

ROMAN COMPLET : LE RELIQUAIRE par Yvonne Schultz

516/K/77/5 -
Juillet 1933

La Revue

15¢

26e ANNEE

Populaire

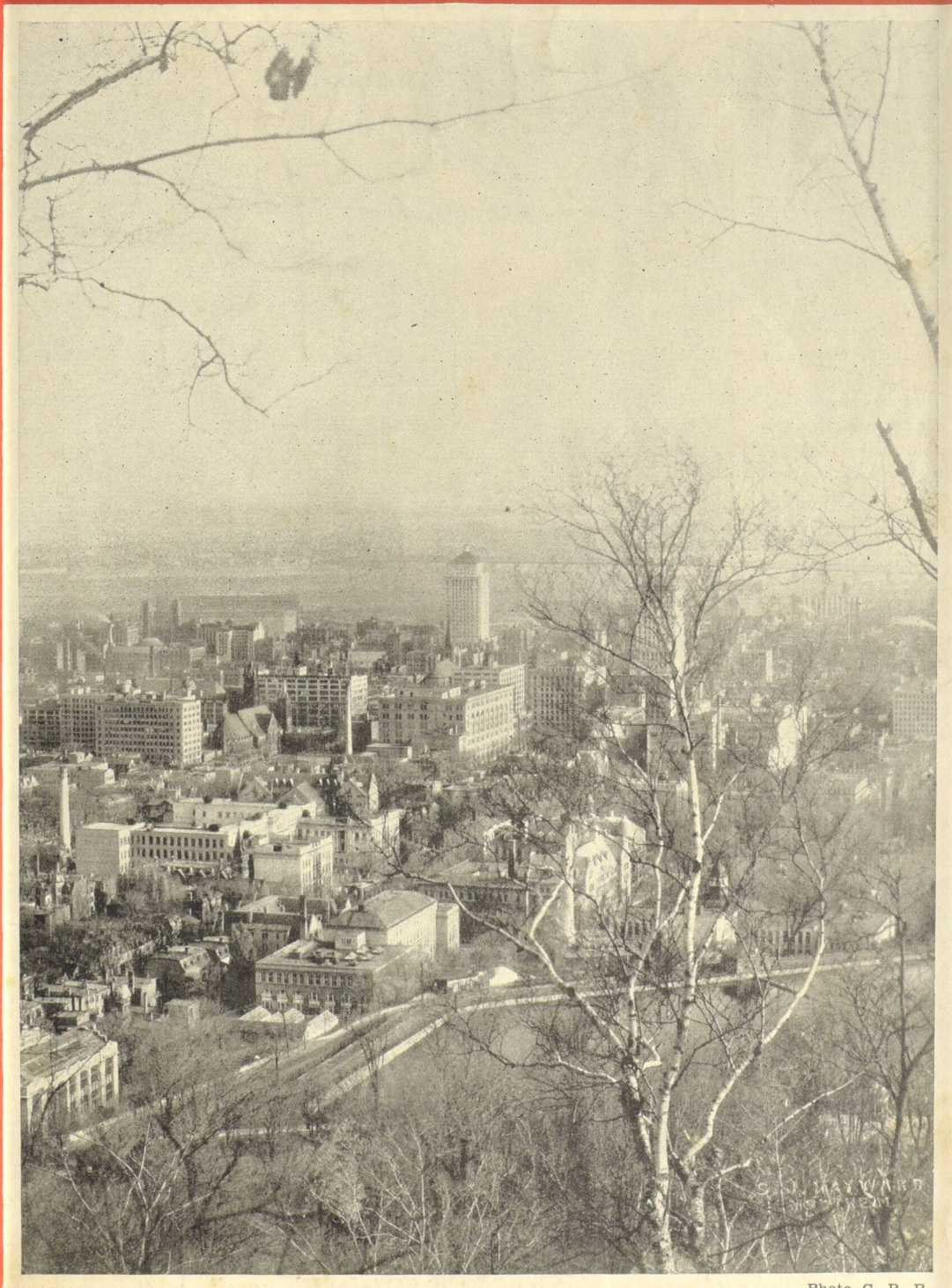


Photo C. P. R.

LA
GRANDE
REVUE
CANADIENNE

MONTREAL, métropole du Canada



CE REFRIGERATEUR



est son Propre Aide-Mémoire

PLEINEMENT AUTOMATIQUE TOUT COMME L'ÉLECTRICITÉ MÊME!

Voilà la seule phrase qui décrit fidèlement ce nouveau Réfrigérateur Northern Electric. Pour la première fois dans l'histoire de la réfrigération électrique, vous pouvez maintenant goûter le plaisir d'un réfrigérateur *qui est son propre aide-mémoire*.

Vous avez le choix de sept, huit ou même plus, de températures différentes. Froid rapide pour desserts à congeler ou pour avoir rapidement des cubes de glace. *Mais, il y a ceci, avec un Réfrigérateur Northern Electric, vous n'avez pas de cadran délicat ni d'interrupteurs à ajuster, pas d'hésitation quant à la température voulue, aucun danger d'oublier de remettre le cadran à la normale.*

Le Réfrigérateur Northern Electric fait tout cela pour vous. Tout comme vous "pesez sur l'accélérateur"

de votre auto en arrivant à une côte, votre Réfrigérateur Northern Electric vous donne automatiquement un froid plus intense pour les besoins spéciaux et revient de lui-même à la réfrigération normale une fois ce besoin passé.

Il y a plus,—vu sa "rapide" action automatique, donnant le plus grand degré de froid, juste au moment voulu, des cubes de glace et des desserts congelés sont obtenus en un temps excessivement rapide... *même en une heure et vingt minutes!*

Décidez donc de jouir dès cet été d'une commodité telle qu'un Réfrigérateur Northern Electric. Voyez votre dépositaire Northern Electric sans plus tarder, avant que les chaleurs accablantes vous arrivent.

SILENCIEUX

COMME UNE MONTRE DE QUALITÉ

Le Réfrigérateur Northern Electric est *silencieux*. Même en écoutant attentivement vous pouvez à peine l'entendre. Le moteur repose sur des coussins en caoutchouc tandis que le compresseur fonctionne sur des coussinets d'arbre de commande d'automobile, éliminant l'usure et la vibration.

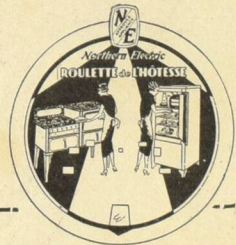
La compacité de l'unité de congélation laisse un espace maximum pour les aliments et les tablettes mobiles sont sur supports en caoutchouc. Pas de crochets, ni de coins carrés. L'espace pour aliments est de 4.2 pieds cubes dans le Modèle 4; de 15 pieds cubes dans le Modèle 15. Le plus petit Modèle fait 56 cubes glacés, le plus grand, 112 cubes.

Cinq modèles, faits en deux finis—de porcelaine à l'intérieur et à l'extérieur, ou de porcelaine pour le compartiment aux aliments et de porcelaine émail à l'extérieur. Les parties métalliques sont magnifiquement plaquées de chrome. Tous les modèles portent la garantie de trois ans du Northern Electric. De \$178 à \$358.

* * *



Pour avoir une cuisine fraîche et commode... le Poêle Northern Electric-Gurney, le seul poêle électrique qui grille et cuit avec un seul brûleur et en même temps. Le Four Automatique élimine les heures de chaleur de la cuisine



Northern Electric

Instigateurs du



"Dial of Pleasure"

NEM35F

GRATIS—ÉCRIVEZ AUJOURD'HUI pour l'unique Roulette de l'Hôtesse, et Recettes Northern Electric. Des plats délicieux en un clin d'oeil. Remplissez le coupon et faites-le parvenir à Northern Electric Company, Dép't L.S.-3, Montréal, P.Q.

NOM.....

ADRESSE.....

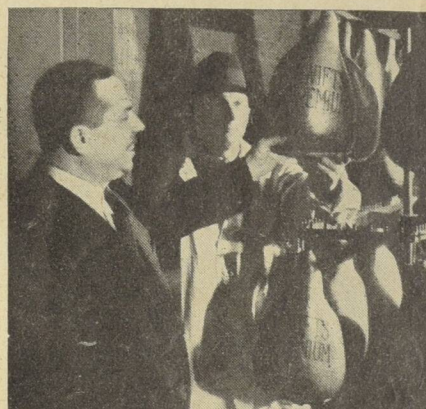
CITÉ..... PROV.....

3

"L'inspiration grande — le fumage de vos jambons dans des fours"

Nous dit LOUIS du
CHATEAU FRONTENAC

"Vraiment remarquable . . .
votre méthode "ovenizing"
qui a donné aux Jambons
Premium, à un prix si écono-
mique, une saveur, tendreté,
couleur et fermeté aussi
améliorées."



Louis voit comment il se prépare

M EILLEUR même qu'autrefois! C'est
le sentiment unanime sur le Jambon
Premium Swift amélioré. Et Louis, chef
de la cuisine du célèbre Château Frontenac
de Québec, un maître en art culinaire,
voulut absolument savoir pourquoi le
Premium est à ce point meilleur.

La réponse à ce "pourquoi" est une
méthode de fumage améliorée — l'"oven-
izing". Apprenant cela, Louis tint à visi-
ter un de nos établissements pour voir
comment les jambons y étaient soumis à
l'"ovenizing".

Nous lui fîmes voir nos fameux fours
de brique à portes de fer, et comment nous
réglons la densité de la fumée de bois dur.
Il examina ainsi attentivement chaque opé-
ration de notre méthode de fumage. Etant
du métier, il vit même des choses que seuls
des experts peuvent voir.

Rien d'étonnant que Louis ait fait tant
d'éloges de cette méthode et de ses résul-
tats. Car la méthode "ovenizing" a amé-
lioré le Premium Swift de quatre façons
différentes!

Il est d'une saveur plus fine et plus
riche, et si doux en même temps qu'il n'a
besoin que d'être bouilli légèrement. Il est
même plus tendre. Sa couleur est plus
belle. Et sa plus grande fermeté implique
une économie sensible, car il y a moins de
perte dans la cuisson.

La prochaine fois que vous ferez cuire
une tranche de jambon, pourquoi ne pas
essayer la recette de Louis, donnée ci-des-
sous? Mais pour cela ne vous servez que
du seul jambon "ovenized"—le Premium
Swift!

Swift Canadian Co., Limited

Au Château Frontenac, Louis sert souvent
du Jambon Premium Swift préparé ainsi :

Faites frire une tranche de jambon
dans une poêle avec du beurre, sau-
poudrez d'un peu de farine, retournez
la tranche et ajoutez un soupçon de
Sherry (ou de cidre) et un peu de
crème. Prenez quelques patates bouil-
lies, pelez-les et coupez-les en tran-

ches d'un pouce d'épaisseur. Trempez
ces tranches dans du sirop d'érable et
saupoudrez-les de cassonade. Mettez-
les dans un récipient et laissez cuire
jusqu'à ce qu'elles aient pris couleur
brune. Servez le jambon sur plat en-
touré d'artichauts. Versez la sauce
sur le jambon et servez.

Jambon Premium Swift

Le Bacon Premium Swift
est aussi "Ovenized"

Ovenized



Le Jambon Premium
Swift se reconnaît faci-
lement au mot SWIFT
répété en petits points
bruns sur tout le côté
du jambon. Vous le
retrouvez même sur une
simple tranche.

FUMÉ AU FOUR . . . D'APRÈS UNE MÉTHODE AMÉLIORÉE

"Partons"

Prenez le chemin long et enchanteur de la possession d'un McLaughlin-Buick

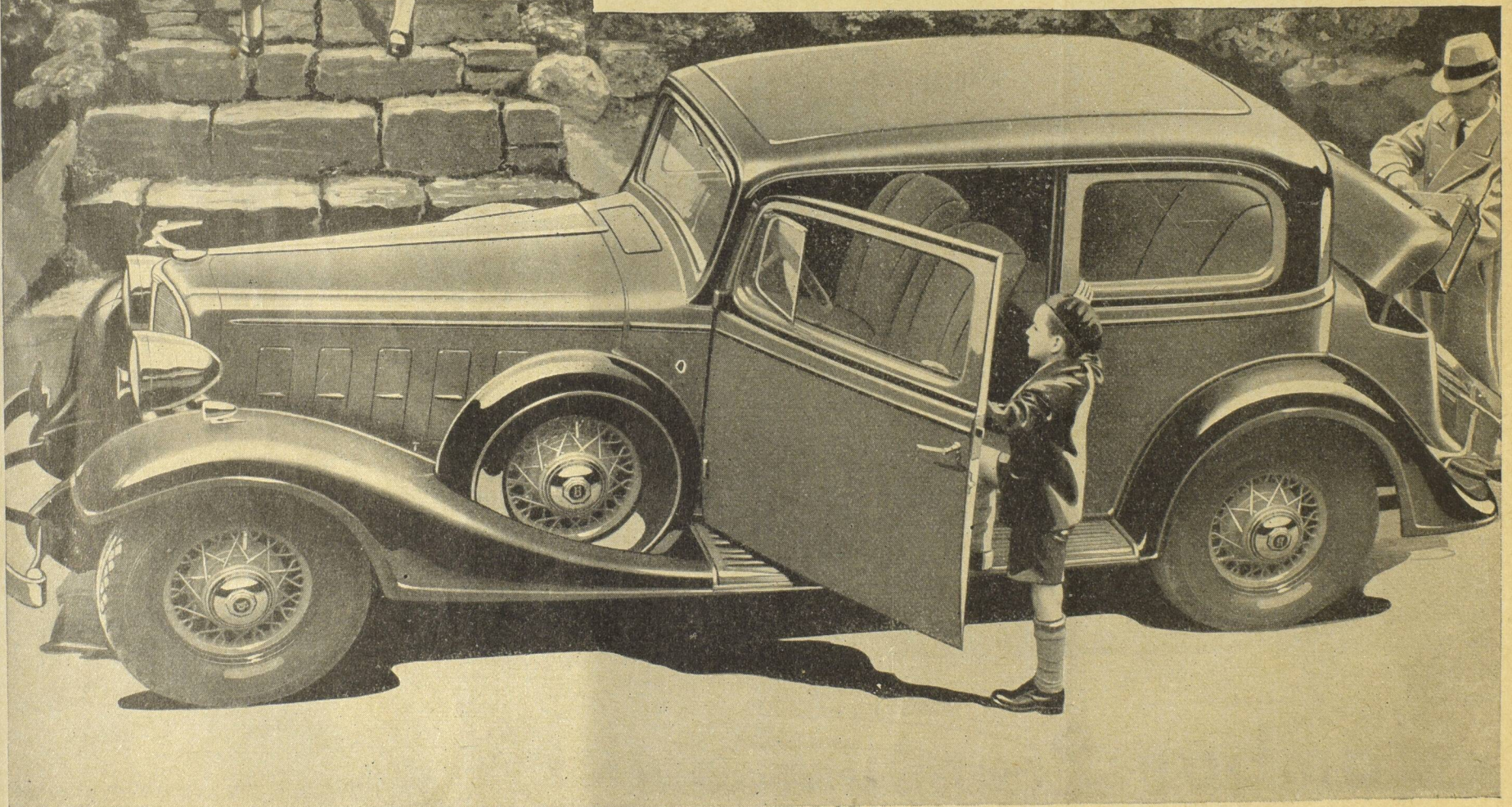
LA possession d'un McLaughlin-Buick pourrait se comparer à une belle route, longue, sûre et de tout repos, se déroulant, comme par enchantement, à travers plusieurs années de service. Le jour de la livraison de votre McLaughlin-Buick en est le point de départ. Elle va se perdre très loin dans le domaine de l'automobilisme le plus agréable, couvrant des milliers de milles additionnels, sans ennui.

Vous n'avez pas besoin d'être riche pour parcourir ce chemin. Beaucoup de gens riches le choisissent pourtant, à cause de sa beauté. Vous pouvez faire le voyage dans un des quatre Huit en Ligne de McLaughlin-Buick qui sont offerts à partir de \$1,546, livrés à l'usine, Oshawa, Ont., fret et licence en plus.

Il se vend deux fois autant de McLaughlin-Buick que de tout autre Huit en Ligne du même prix ou à peu près. Et sur dix de ces propriétaires, plus de huit achètent toujours des McLaughlin-Buick, ne voulant pas s'écarter de la route McLaughlin-Buick.

Il faut que ce soit une route superbe pour attirer et garder un si grand nombre d'automobilistes avertis, d'année en année—Qu'en pensez-vous?

Nous qui fabriquons cet auto, et qui vous l'offrons, avons une invitation à vous faire: *Prenez le chemin long et enchanteur de la possession d'un McLaughlin-Buick!*



McLAUGHLIN-BUICK HUIT

PRODUIT AU CANADA



La Revue Populaire

Organe de la Société des Arts et Lettres du Canada

ABONNEMENT

Canada

Un an \$1.50
Six mois75

Etats-Unis

Un an \$1.75
Six mois90

26e année, No 7 — Montréal, juillet 1933

Directeur: JEAN CHAUVIN

LA REVUE POPULAIRE est
expédiée par la poste entre le
premier et le 5 du mois.

Editeurs-Propriétaires :

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE

975, RUE DE BULLION

MONTREAL : : CANADA

Tél.: LAncester 5819

SOMMAIRE

	Page
L'auteur de notre hymne national : Calixa Lavallée	7
Le mystère de la foudre, par Fernand de Verneuil	9
Une clinique en plein air, par Roland Prévost	11
L'art religieux moderne	13
Les fonctionnaires inutiles, par Louis Sabourin	15
Mannequins ou Athlètes, par Jules Jolicoeur	15
Les premiers temps du cinéma, par Jules Jolicoeur	16
La table bien mise	18

Notre roman complet :

LE RELIQUAIRE

par Yvonne Schultz	19
Le bateau maudit, par Armand Rio	37
Saviez-vous que ?	42
Livres et revues	43
La page pour tous	46
La Radio	48
La mère et l'enfant	49
L'horoscope du mois	50
Nos vieilles familles canadiennes, par Emile Falardeau	51
La chanson française	53
La chronique des collectionneurs de timbres, par Léonide Jasmin	54
La Cuisine	56
Nos concours: Casse-tête et mots croisés	58

Notre prochain roman complet :

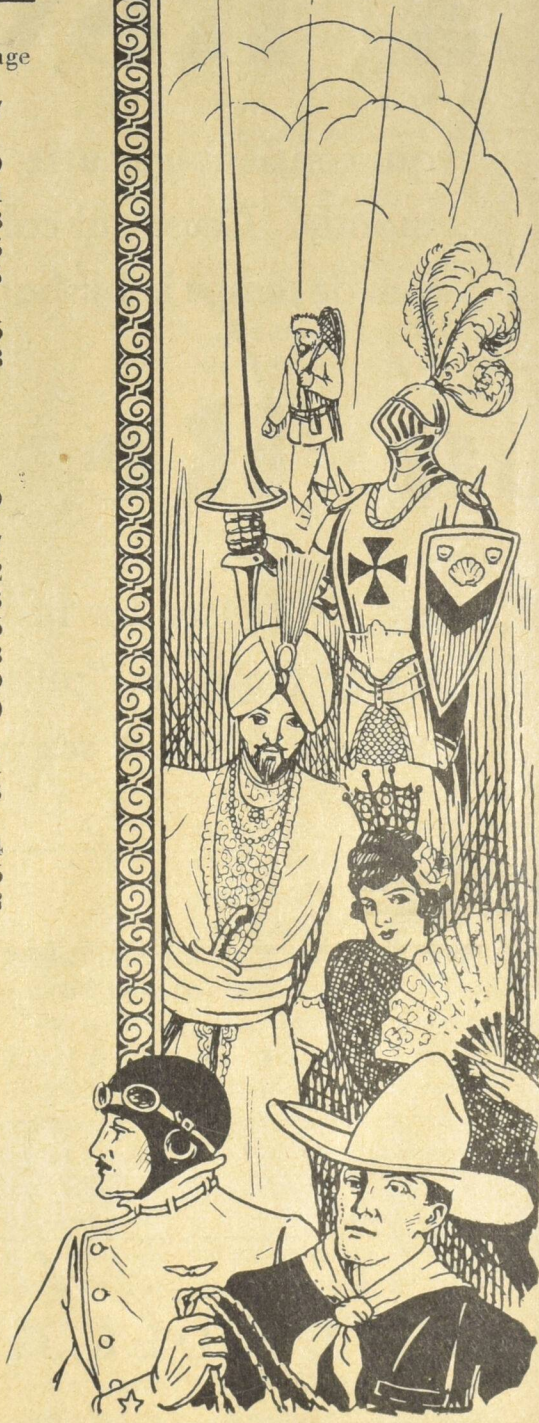
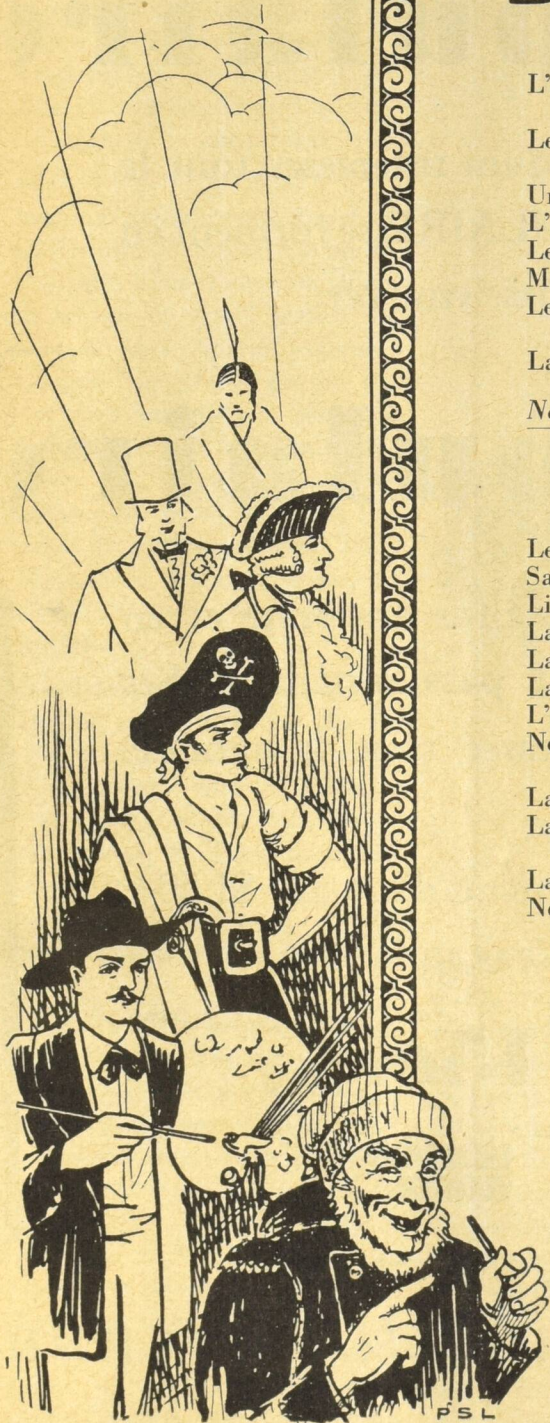
VERS L'UNIQUE

par Max du Veuzit

TARIF D'ANNONCES FOURNI SUR DEMANDE

Les abonnés changeant de localité sont
priés de nous donner un avis de dix
jour, au moins, et tout changement d'a-
dresse doit nous parvenir avec mention
complète de l'ancienne adresse

Entered March 23, 1908, at the Post
Office of St. Albans, Vt., U. S. A., as
second class mater under the Act of
March 3rd, 1879.



6 AIMEZ-VOUS

LES BEAUX ROMANS D'AMOUR ?



Vous en trouvez un, quelquefois deux, choisis avec un soin particulier, dans chaque numéro mensuel de

La Revue Populaire

qui contient en outre, dans ses 60 pages de texte, de quoi intéresser tout le monde. Ceux qui collectionnent LA REVUE POPULAIRE se forment en peu de temps la bibliothèque la moins chère qu'on puisse trouver.

La Revue Populaire

est, de toutes les revues mensuelles canadiennes, la plus ancienne et en même temps la "plus à la page". Ses romans sont passionnants. Ses articles variés et ses photos sont de nature à intéresser tout le monde.

LA REVUE POPULAIRE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Ci-joint \$1.50 pour un abonnement d'une année à *La Revue Populaire*.
(Etats-Unis: \$1.75)

Nom

Adresse

Localité Province

L'abonnement d'un an, \$1.50

L'exemplaire,

15c.



LA REVUE DES GENS ET DES FAMILLES MODERNES

L'Auteur de notre Hymne National

Calixa Lavallée

IL EST de bon ton, dans les discours de la Saint-Jean-Baptiste de déplorer l'insouciance des Canadiens français à l'égard de leurs grands hommes. Cette observation se justifie malheureusement trop. Demandez, par exemple, aux enfants des écoles, qui a composé la musique de notre hymne national: "O Canada". La plupart vous répondront qu'ils l'ignorent. Quant à obtenir quelques renseignements élémentaires sur la vie de ce musicien, il n'y faut pas songer. Et pourtant Calixa Lavallée mérite plus qu'une simple mention dans le catalogue de nos gloires nationales. Comme tant des nôtres, il fut victime de l'indifférence de ses compatriotes malgré ses talents et ses mérites. Exilé volontaire, il a trouvé à l'étranger la subsistance que son pays négligeait de lui procurer.

C'est pour réparer cette injustice qu'un Comité National Canadien s'est formé pour l'érection d'un monument à ce grand artiste, le créateur de notre hymne national. M. Eugène Lapierre, le dévoué directeur du Conservatoire National de musique est l'un des animateurs des fêtes qui accompagneront la translation des restes de Calixa Lavallée, le 15 juillet prochain. Tous les Canadiens français devraient s'intéresser à cette manifestation patriotique.

Quand on étudie, même superficiellement, la vie de Calixa Lavallée, on est saisi par le tragique de cette existence toute dévouée à l'art et surchargée de déboires et de déceptions. M. Jules Bourbonnière, compilateur de grand mérite, a bien voulu nous donner quelques détails sur ce grand artiste.

Calixa Lavallée naquit le 28 décembre 1842, à Verchères, d'Augustin Lavallée et de Marie-Caroline Valentine. Son père, forgeron de son métier, était aussi un habile fabricant de violons. Pierre Casavant, facteur d'orgues, l'appela bientôt à St-Hyacinthe. Calixa montra de bonne heure de grandes dispositions pour la musique. Il marchait à peine qu'on l'entendait frapper en cadence sur les meubles, s'amusant mieux avec des cymbales ou les touches du piano qu'avec des hochets «muets».

Instinctivement, si l'on peut dire, il apprit le piano et l'orgue, si bien que dès l'âge de onze ans il touchait les orgues de la cathédrale de Saint-Hyacinthe.

On raconte que l'abbé Barbarin étant venu à St-Hyacinthe avec la maîtrise célèbre de Notre-Dame de Montréal, fut tout étonné d'apercevoir un bambin sur le banc de l'orgue. Il le fut davantage

Royal, où il remporta d'emblée un grand succès.

Appartenant à une famille pauvre, Calixa reçut l'appui de la famille Derome, bouchers bien connus de l'époque. Il eut toute sa vie la plus grande reconnaissance envers ses bienfaiteurs.

L. O. David écrivait de Lavallée: «Il y avait dans le caractère et les manières de Calixa Lavallée, com-

cession américaine éclate. Lavallée s'engage comme simple soldat dans l'armée du Nord. Blessé à une jambe à Antictan il reçoit les galons de lieutenant. Notre artiste se doublait d'un héros, toujours modeste malgré la gloire de cette courageuse aventure.

En 1867, il épouse une demoiselle Gently, à Lowell, revient à Montréal, et reprend la série de ses concerts. Le bruit de ses succès est si vif qu'on le nomme chef d'orchestre du Grand Opera House de New-York. Il y reste huit années. Le soir même de la représentation d'un opéra, «La Veuve», le directeur du théâtre est assassiné dans la rue. L'établissement est fermé par les autorités et Lavallée se trouve sans engagement. Grâce à l'appui de quelques amis, il se rend à Paris et devient l'élève, pour le piano, de Marmontel, le maître de l'école française de piano, à cette époque, et, pour l'instrumentation, de Bazin et Boieldieu. Deux années durant il travaille avec ardeur car il ne se sent pas en pleine possession de son art. Marmontel est si fier de Lavallée qu'il lui confie la mission de fonder un Conservatoire national de musique au Canada français.

Calixa Lavallée revient au pays, chargé d'illusions et de projets. Il s'installe à Montréal, au 82 rue Cathcart, et publie plusieurs pièces musicales, organise des concerts; il dirige quelques représentations, à Montréal et à Québec, d'un opéra comique, «La Dame Blanche»; ce fut un succès d'estime mais un désastre financier. Plus que de nos jours encore la musique était alors un luxe dont les artistes devaient faire les frais. Lavallée l'apprit maintes fois à ses dépens.

En 1879, le gouvernement demanda à Lavallée de composer une cantate en l'honneur de la princesse Louise et du marquis de Lorne. L'oeuvre fut écrite en un mois et exécutée au mois d'avril 1880, avec le concours de 500 voix et de 80 musiciens. Lavallée reçut beaucoup d'applaudissements et de félicitations... mais il dut solder les frais de cet hommage au représentant du roi.

Malgré ses promesses, le gouvernement ne voulut jamais remettre cet argent à l'artiste.



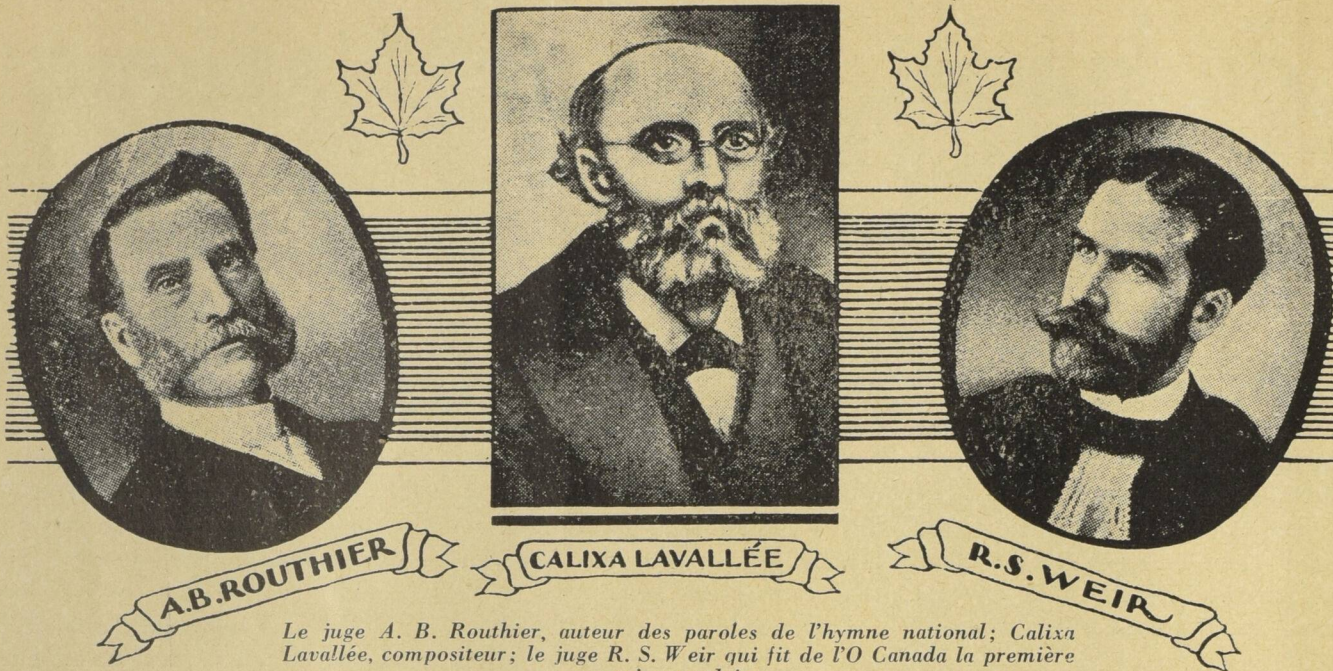
CALIXA LAVALLEE

Auteur de notre hymne national, composé en 1880

quand l'enfant se mit à accompagner, avec une sûreté incroyable, cette chorale qui passait pour l'une des meilleures du temps. Le jeune artiste attira dès lors l'attention du monde musical, et on lui prédit le plus brillant avenir.

Peu après Calixa Lavallée dut suivre son père qui allait s'établir comme luthier à Montréal. Il apprit le violon et la plupart des instruments à vent et continua ses études de piano avec des professeurs aussi réputés que Paul Letondal, le pianiste aveugle, et Ch. W. Sabatier. Il débuta comme pianiste, à l'âge de treize ans, au théâtre

me dans son talent musical, une grande vivacité, beaucoup de spontanéité, de laisser-aller, de mobilité, peu de respect des lois et des règles qui gênaient ses fantaisies de bohème. Fils de ses oeuvres, livré à lui-même dès sa plus tendre jeunesse, il n'avait d'autre discipline que le caprice du moment. On ne s'étonnera donc pas que Lavallée n'ait pu résister à son désir d'aventures. Agé de dix-sept ans, riche d'ambition et de talent, il entreprend une tournée de concerts aux Etats-Unis. Il se rend même aux Antilles et au Brésil. A son retour, en 1861, la guerre de Sé-



La même année, à l'occasion de notre fête nationale, Lavallée composa un hymne national sur des paroles du juge A. B. Routhier. L'exécution de «O Canada» souleva l'enthousiasme général. «Dès les premières notes, de cette musique semi-religieuse, semi-militaire, dit L. O. David, on est empoigné, fortement impressionné, et cette impression, au lieu de diminuer, devient de plus en plus vive et profonde.» Un musicien écrit : «Notre chant national n'est pas caractérisé par une allure martiale, qui force le pas du soldat, comme La Marseillaise, ni par des appels de clairons, qui donnent une pensée aveugle à ceux qu'ils enflamment. Notre hymne devait être, et l'est effectivement, un hymne pacifique... La mélodie s'adaptant bien au texte, le confirme et l'accentue de la façon la plus heureuse.» (1)

Après avoir donné à son pays un chant véritablement patriotique, une oeuvre inestimable pour une nation, Lavallée n'avait plus qu'à s'exiler pour échapper aux créanciers qui le harcelaient. Découragé, il s'engage comme pianiste sur un traversier de Boston. M. Eugène Lapierre a ressuscité ce tragique épisode de la vie de Lavallée dans cette comédie dramatique intitulée «Le Traversier de Boston», qui obtint un si grand succès le 24 juin dernier au théâtre St-Denis.

Un étranger se chargea de tirer de cette position humiliante celui auquel les Canadiens français devaient tant de reconnaissance. Mgr Williams, évêque de Boston, fit nommer Lavallée professeur du conservatoire de musique de Boston en même temps que maître de chapelle et organiste de la cathédrale. L'auteur de notre hymne national remplit cette charge pendant les trois dernières années de sa vie. En 1887 il fut élu président

O Canada

*O Canada! Terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux.
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix.
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits.
Et ta valeur de foi trempée
Protégera nos foyers et nos droits.*

*Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant,
Le Canadien grandit en espérant.
Il est né d'une race fière,
Béni fut son berceau;
Le ciel a marqué sa carrière
Dans ce monde nouveau.
Toujours guidé par sa lumière,
Il gardera l'honneur de son drapeau.*

*De son patron, précurseur du vrai Dieu,
Il porte au front l'auréole de feu.
Ennemi de la tyrannie
Mais plein de loyauté,
Il veut garder dans l'harmonie
Sa fière liberté,
Et par l'effort de son génie
Sur notre sol asseoir la vérité.*

*Amour sacré du trône et de l'autel,
Remplis nos cœurs de son souffle immortel!
Parmi les races étrangères,
Notre guide est la loi :
Sachons être un peuple de frères,
Sous le joug de la foi,
Et répétons, comme nos pères,
Le cri vainqueur : "Pour le Christ et le Roi!"*

des Maîtres de musique des Etats-Unis qui le délèguèrent à Londres l'année suivante au Congrès des musiciens.

Le 21 janvier 1891, à l'âge de 49 ans, Calixa Lavallée s'éteignait, à Boston. Il fut inhumé dans le cimetière Mount Benedict de cette ville. C'est là que ses compatriotes iront chercher ses restes pour les transporter triomphalement à Montréal, le 13 juillet prochain.

Une souscription nationale a été organisée pour l'érection d'un monument à Calixa Lavallée dont le plus beau titre de gloire est la composition de notre hymne national «O Canada». Le Canada français justifiera alors sa belle devise : Je me souviens.

R. P.

Programme des manifestations en l'honneur de Calixa Lavallée

Le 24 juin, a eu lieu au théâtre Saint-Denis, une représentation d'une comédie dramatique inédite : «Le traversier de Boston», due à la plume alerte de M. Eugène Lapierre. Une troupe d'artistes choisis interprétait cette pièce, avec, dans la figuration, tous les élèves des classes d'élocution du Conservatoire national. L'auteur et l'oeuvre ont été chaleureusement applaudis. Un orchestre de 30 musiciens exécuta ensuite quelques pièces inédites de Lavallée..

Le produit de la vente des billets est destiné à défrayer les dépenses de la translation des restes de Lavallée.

Le 10 juillet prochain, un grand nombre de Canadiens français et de Franco-américains se rendront à Boston, où fut inhumé Calixa Lavallée. Le 13, ses restes seront transportés solennellement à Montréal et une cérémonie d'apothéose aura lieu à l'église Notre-Dame.

L'auteur de notre hymne national reposera à Montréal, et non à Verchères, son village natal; les autorités compétentes en ont décidé ainsi à cause de la qualité de ce musicien: les groupements patriotiques pourront alors se rendre plus aisément à son tombeau, chaque année.

Le Comité National Canadien entreprendra aussitôt après une souscription pour l'élévation d'un monument à Calixa Lavallée. On en estime le coût à \$100,000. Dès maintenant, on est assuré de l'appui de l'élément anglais de tout le Canada.

(1) La Marseillaise qu'on cite si souvent comme modèle d'hymne national, n'en est un que par destination d'un régime politique qui l'impose. Ce n'est au fond qu'un hymne guerrier qui n'est pas représentatif des aspirations de toute la race française (note de M. E. Lapierre).

Le Mystère de la Foudre

Par Fernand de Verneuil

UN des phénomènes les plus grandioses de la nature est certainement celui de la foudre; c'est aussi l'un des plus capricieux et des plus terribles. Il arrive que la foudre frappe un homme et se borne à le décoiffer ou encore à le déshabiller complètement sans lui faire aucun mal; elle a parfois la fantaisie de lui dessiner sur le corps des tatouages variés mais elle peut aussi bien le tuer instantanément et même le réduire en cendres. Quant à ses effets sur les arbres et les bâtiments, ils sont assez connus pour ne pas avoir besoin de les rappeler ici.

La formidable étincelle électrique qu'on nomme l'éclair est, en même temps, beaucoup plus et beaucoup moins que ce qu'on croit généralement. En ce qui concerne sa longueur, bien des gens trouveront très suffisant de l'évaluer à un mille au plus; or, les appareils de précision avec lesquels on les observe et les méthodes de calcul employées pour leur mesure permettent d'affirmer que de nombreux éclairs atteignent jusqu'à douze milles de longueur. La tension électrique d'une de ces étincelles géantes est d'au moins cinquante millions de volts!

Il semble qu'un éclair de cette puissance ait assez de force pour détruire une petite ville entière en la frappant et pourtant ses effets destructifs pourront se borner à faire sauter quelques briques d'une cheminée ou à briser deux ou trois branches d'un arbre. C'est ce que nous appelons les caprices de la foudre, ce qui est une manière polie de nous avouer à nous-mêmes que nous ignorons encore à peu près tout de cette fée mystérieuse, l'électricité.

Cinquante millions de volts dans un seul éclair, il y a là de quoi faire rêver surtout quand on pense qu'il suffit d'un courant de 110 volts pour éclairer nos maisons et d'un de six cents pour faire mouvoir les pesantes voitures des tramways même aux heures où les voyageurs sont tassés à la mode sardinière. Quelle force redoutable est donc emmagasinée dans un éclair et quelle doit être, en conséquence, ce qu'on pourrait appeler sa «valeur marchande»? Voyons un peu cela.

Un éclair de belle venue représentant cinquante millions de volts et dix mille ampères ne dure en réalité qu'un dix-millième de

seconde environ. Cette brièveté d'existence lui enlève bien de la valeur. Il est facile de traduire, par le calcul, ces données en chevaux-vapeur et le produit obtenu est un peu désappointant: il est seulement de dix-huit chevaux-vapeur. Au prix moyen du courant électrique qu'on nous fournit, ce magnifique éclair vaut tout juste soixante-dix cents! La foudre de Jupiter est à bon marché.

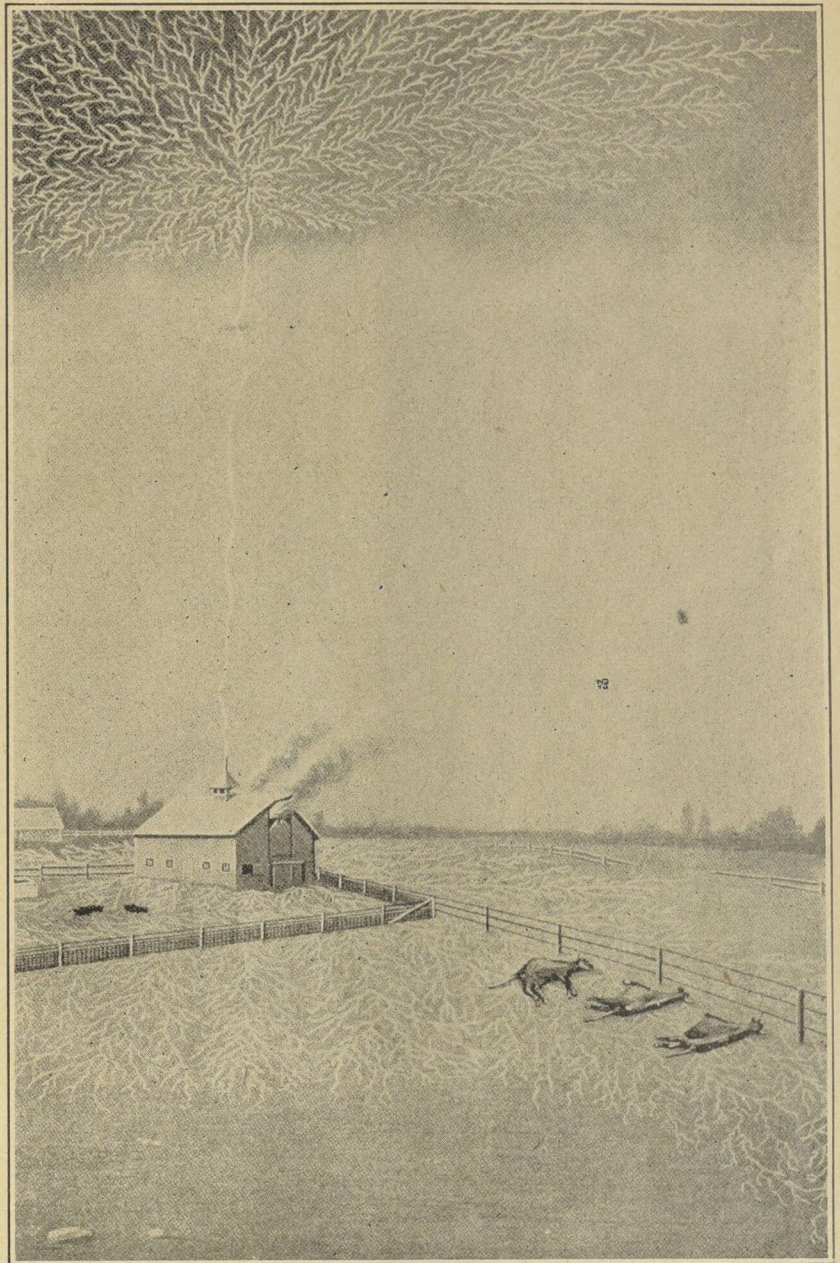
Toutefois les éclairs ont le nombre pour eux; si dans les régions arctiques on ne signale guère qu'un orage tous les dix ou douze ans, dans d'autres endroits — comme au Cameroun — il tonne 212 jours par an; pour la surface entière de notre planète, mers et continents, le nombre des orages, petits et gros, est en moyenne de SEIZE MILLIONS par an. Ce chiffre a été établi avec toute la conscience professionnelle possible par C. E. P. Brooks, savant météorologiste anglais.

Admettons une moyenne de deux cents éclairs par orage; cela nous en donne trois milliards et deux cent millions, en chiffres ronds, par an, ou 360,000 par jour ou encore 100 par seconde. C'est, pour la terre entière, quelque chose comme le crépitement de dix mitrailleuses qui fonctionneraient en même temps, à pleine puissance et sans arrêt.

A 70 cents par éclair, cela fait 70 dollars par seconde, ou deux milliards 207 millions et 520.000 dollars par an. Que d'argent gaspillé! Décidément le foudre de Jupin coûte cher tout de même...

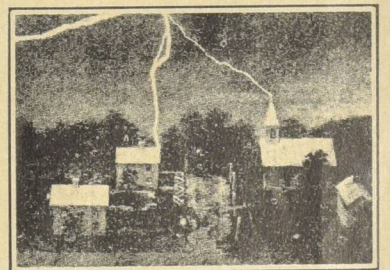
Mécaniquement, c'est une énergie de 1.444.000 kilowatts-heure, soit le plein rendement de ce que pourraient donner les chutes du Niagara!

Tout cela n'est pourtant pas perdu; la foudre qui casse à l'occasion les assiettes dans l'armoire à vaisselle et brûle la maison par dessus le marché, sans compter ses multiples autres méfaits, rend aussi d'immenses services à l'humanité; les seize millions d'orages annuels produisent environ cent millions de tonnes de composés gazeux à base de nitrogène qui fertilisent merveilleusement le sol. L'éclair-agriculteur, voilà ce qu'on ne soupçonnait pas avant les enquêtes perfectionnées de la science!

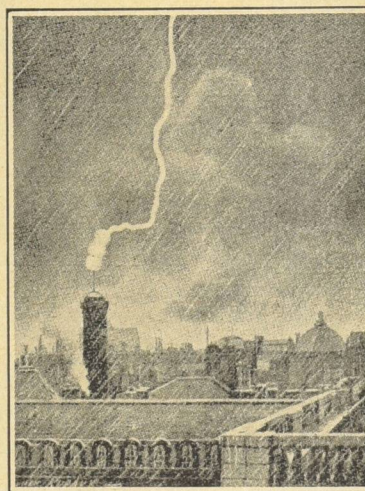


Quand la foudre tombe, le sol est, comme le nuage, électrisé à une grande distance autour du point de chute ou de départ de l'éclair.

Les tableaux anciens et même modernes nous représentent l'éclair comme un trait de feu qui poursuit sa marche en zig-zag; la photographie nous démontre clai-

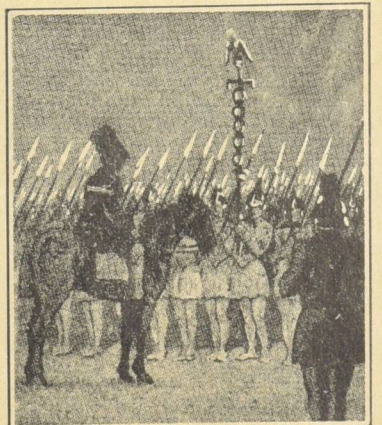


Une photo remarquable prise au cours d'un orage; la foudre frappe en même temps à deux endroits.

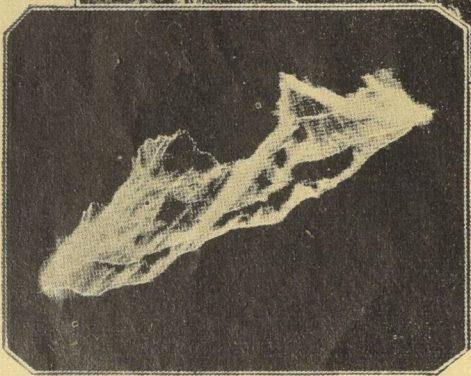
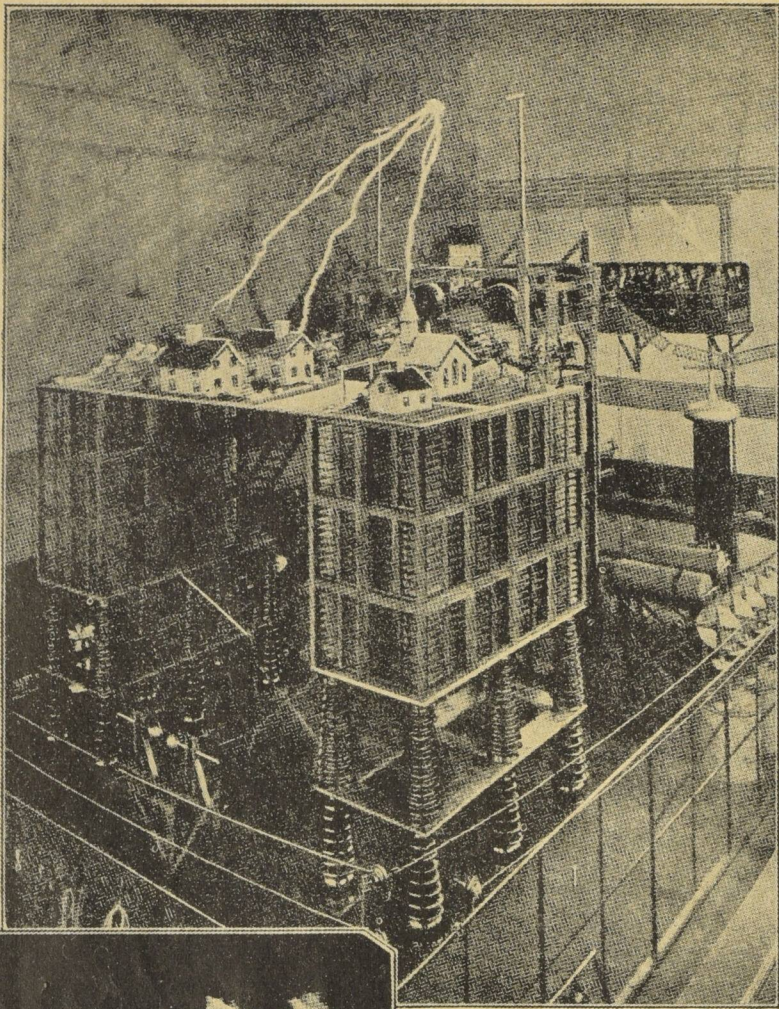


Curieux exemple de foudre globale triple, observé en France.

rement que cette image est fausse et que l'éclair se compose de ramifications souvent très nombreuses et qui se propagent de façon capricieuse. La foudre se manifeste cependant encore de deux autres principales manières: celle de l'é-



Un incident célèbre dans l'histoire romaine, le feu de St-Elme brillant à la pointe des lances des soldats de César.



Le condensateur géant avec lequel on est arrivé à produire des étincelles de deux millions de volts. En bas, la photo plus visible d'une partie de ces étincelles qui sont de véritables éclairs en réduction.

clair en boule et celle du feu St-Elme.

La foudre en boule, ou globulaire, est assez rare mais on en a fait néanmoins de bonnes observations. On a vu, au cours d'un orage, des boules de feu grosses en apparence comme la tête d'un homme, descendre des nuages ou apparaître subitement à peu de distance du sol, se promener lentement pendant vingt ou trente secondes, puis éclater avec fracas, souvent sans causer de dommages. On a observé une fois, en France, une de ces boules descendre sur un toit où elle se sépara en deux autres qui roulèrent rapidement sur la pente du toit, tombèrent et rebondirent sur le sol et disparurent. Un autre cas, très curieux, fut observée le 10 juin 1905 à Paris; la foudre frappa un paratonnerre installé sur une haute cheminée et l'on vit se former, à la pointe de ce paratonnerre, trois grosses boules de feu qui demeurèrent là, les unes sur les autres, pendant plusieurs secondes. Le dessin que nous publions a été fait d'après un croquis pris immédiatement par un témoin oculaire.

On donne de ce phénomène une explication scientifique assez rationnelle: lorsqu'à l'extrémité d'un nuage vient de partir un éclair, il reste encore parfois une tension électrique importante mais insuffisante pour engendrer un nouvel éclair; dans ce cas il y a accumulation d'ozone, gaz plus lourd que l'air et qui descend donc vers le sol après avoir pris la forme sphérique d'équilibre. Cet ozone a la propriété de pouvoir se transformer très facilement en oxygène, ce qui explique la disparition subite de la boule ou son éclatement.

Le feu St-Elme est, lui, non pas une manifestation directe de la foudre, mais la preuve visible d'une forte charge électrique dans l'atmosphère. On le voit alors avant, pendant ou après les orages, quelquefois même en l'absence de ceux-ci et il peut accompagner les chutes de pluie, de grêle ou même de neige. Il apparaît sous la forme d'aigrettes lumineuses aux angles des édifices, au sommet des arbres, à la pointe des mâts des navires et même sur des personnes ou les objets qu'elles portent. L'histoire a noté un incident fa-

meux à ce sujet; ce fut quand les troupes de César étant en marche pendant un violent orage, on vit tout à coup toutes les pointes des lances des guerriers s'illuminer et sembler faites de feu. La superstition de l'époque en tira naturellement un excellent présage.

Il était tout naturel qu'après avoir contemplé le feu du ciel l'homme se sentît l'ambition de reproduire cet impressionnant phénomène; on peut dire qu'il y est presque parvenu et que, sous ce rapport, les laboratoires modernes n'ont rien à envier à la mythologie des anciens.

A ceux de la General Electric Company, à Pittsfields, Mass, on a construit un condensateur géant, de trente pieds de hauteur, qui peut emmagasiner une charge de deux millions de volts. Il est possible ainsi d'obtenir de véritables éclairs en réduction, ayant une longueur de 15 pieds seulement, il est vrai, mais une puissance extraordinaire. Il est à prévoir que, le progrès aidant, l'homme se servira un jour de cette foudre artificielle pour s'entre-détruire ainsi que d'ailleurs il le fait avec à peu près toutes ses autres inventions.

Il se forme incessamment une énorme quantité d'électricité dans l'atmosphère, nous en avons la preuve par les seize millions d'orages annuels que le savant Brooks a enregistrés, on trouvera certainement un jour le moyen de domestiquer cette force, de la «harnacher» pour employer l'équivalent d'une expression anglaise et de la faire servir à l'industrie.

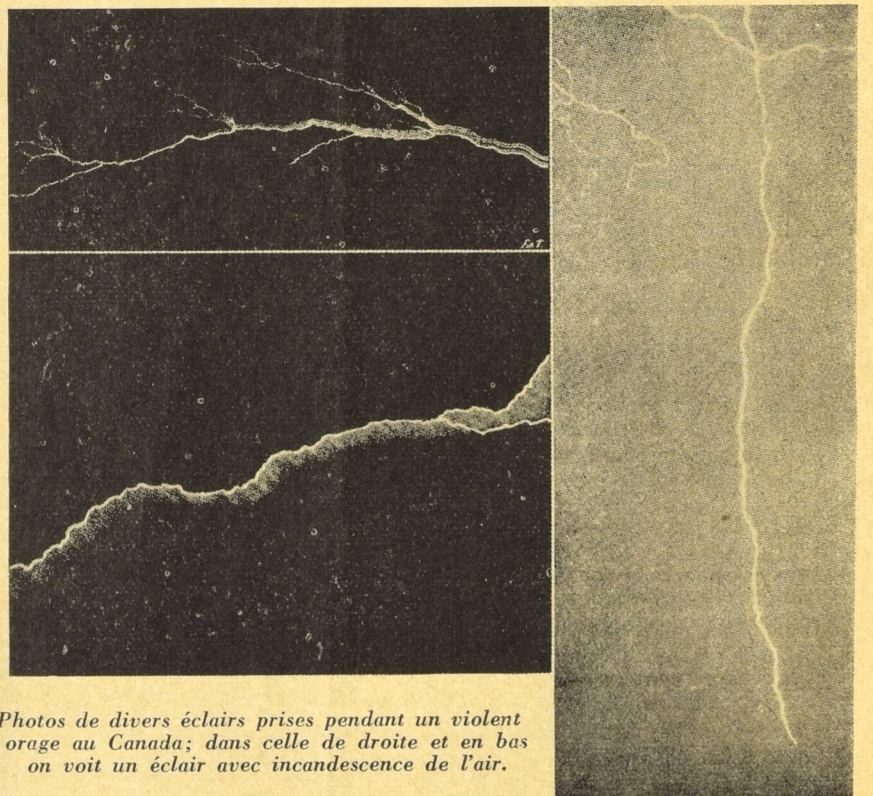
De la foudre qui épouvante encore — et souvent avec raison — bien des gens aujourd'hui on fera de la lumière, de la chaleur et de

l'énergie applicable à des machines. En vertu de la loi d'équilibre universel, ce sera alors la suppression des orages car une même force ne peut pas se manifester deux fois en même temps. Ce jour là l'homme aura réellement vaincu la foudre mais on ne viole pas impunément l'ordre naturel des choses et l'on peut se demander avec un peu de scepticisme si ce sera bien une amélioration.

En attendant, l'homme se borne à faire son petit Jupiter dans les laboratoires.

Déchaîner la foudre artificielle c'est bien, peut-être, mais se protéger contre la naturelle c'est assurément mieux et l'on ne saurait trop, à ce sujet, multiplier les bons conseils; en premier lieu celui de ne jamais s'abriter sous un arbre, surtout isolé, en cas d'orage; celui également de munir les maisons de «bons» paratonnerres car ceux qui sont défectueux ne font qu'accroître le danger. Il est prudent aussi de relier à la terre les clôtures métalliques car le sol est toujours électrisé fortement à une assez longue distance du point de chute de la foudre. Il serait enfin à désirer que toutes les mesures utiles de précautions à prendre fussent portées à la connaissance des populations dès le temps de l'école et bien des accidents regrettables seraient ainsi évités.

Le Ministère de l'Agriculture de la Province de Québec est en mesure de fournir d'excellents renseignements sur la pose des paratonnerres efficaces et nous conseillons bien vivement à tous ceux que la chose intéresse de s'adresser à lui. Ils ne pourront que s'en bien trouver.



Photos de divers éclairs prises pendant un violent orage au Canada; dans celle de droite et en bas on voit un éclair avec incandescence de l'air.

Une Clinique en Plein Air

Un simple médecin de campagne canadien attire chaque jour à Williamsburg, Ontario, des centaines de patients venus de tous les coins du Canada et des Etats-Unis.

Par Roland PREVOST

DEPUIS quelque temps on parle beaucoup, dans les cercles médicaux, d'un médecin canadien dont les succès dans la guérison de l'arthritisme et du goître sont presque merveilleux. Diverses publications du Canada, des Etats-Unis et même d'Angleterre lui consacrent des articles élogieux écrits, pour la plupart, par d'anciens patients. Le représentant de *La Revue Populaire* est allé rencontrer, à Williamsburg, ce modeste médecin de campagne dont la clientèle se recrute dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis, et il consigne ici le résultat de ses observations, sans commentaires.

Williamsburg est un petit village situé à 111 milles de Montréal, non loin de la route Montréal-Toronto. On s'y rend par bateau jusqu'à Prescott, par chemin de fer jusqu'à Morrisburg, ou par automobile. De plus, un autobus spécial part deux fois la semaine de la maison Simpson, à Montréal.

Rien de plus saisissant que l'arrivée à Williamsburg par une belle journée d'été. On se croirait dans un lieu de pèlerinage. On est tout surpris de n'y voir aucune grande église, aucun signe religieux. Longues files d'automobiles encombrant la voie unique; beaucoup de chaises roulantes pour les malades; des infirmes s'appuyant

sur des cannes ou des béquilles. Puis, dans une cour ombragée par de beaux arbres, un grand nombre de patients, des femmes surtout, stationnant sur une plate-forme d'environ vingt-cinq pieds carrés. Les groupes sont séparés par des

Au bout de quelques instants paraît un homme d'une taille assez forte, tête nue, cheveux blancs. Tous les regards convergent vers lui. C'est le docteur Locke. Simple-ment, sans pose aucune, il vient s'asseoir au milieu du groupe. Il



Le docteur Locke au milieu des centaines de patients qui viennent chaque jour, de partout, le consulter.

clôtures en tuyauterie rayonnant vers une modeste chaise de bureau. Ici et là, à l'entour, d'autres chaises roulantes portant des malades dont quelques-uns semblent incapables de bouger.

commence aussitôt les traitements. Les patients lui tendent leurs pieds; il les palpe, leur imprime une pression ou une torsion. On entend parfois un cri de douleur mais le docteur Locke encourage d'un sourire. Sans rayon-X, sans aucun appareil, il diagnostique, par simple attouchement, les cas les plus divers d'arthritisme. Cette clinique au grand air semble avoir le meilleur effet sur le moral des malades. Malgré la vue des membres horriblement difformes, chacun est souriant. Beaucoup sont venus de très loin, de l'Ouest canadien, de tous les coins des Etats-Unis; c'est une confiance inébranlable qui les a poussés à s'exiler dans ce village tranquille, où les distractions sont toujours les mêmes. Mais on rapporte, avec preuves, tant de guérisons étonnantes que les victimes de l'arthritisme ou de la paralysie accourent de partout. Durant les mois de l'été, le Dr Locke reçoit plus de mille patients par jour. L'an dernier, il eut la plus forte clientèle individuelle



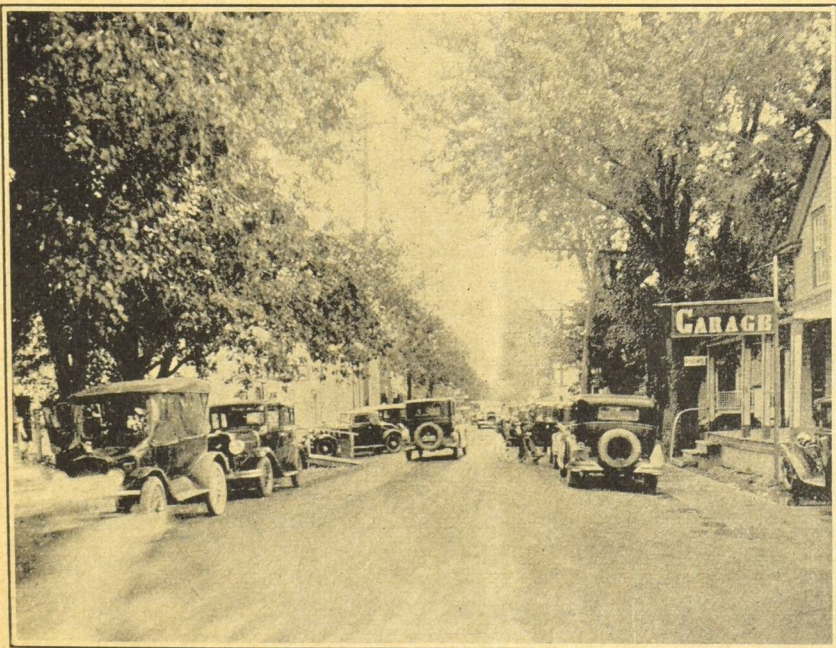
Le docteur M. W. LOCKE, de Williamsburg, Ont.

de tous les médecins de l'Amérique du Nord. Tous les patients, riches comme pauvres, sont reçus avec le même sourire et le même empressement.

Mais qu'est-ce que le docteur Locke? C'est un simple médecin de campagne qui traite spécialement l'arthritisme et le goître. Canadien de naissance, il est diplômé de Queen's University, de Kingston, ainsi que des Universités d'Edimbourg et de Glasgow, en Ecosse. «Je ne prétend pas, dit-il à notre représentant, avoir découvert des méthodes nouvelles. Le système que j'emploie est le système enseigné dans les écoles de médecine. Si je l'ai appliqué avec succès c'est parce que, pendant vingt ans, j'ai travaillé incessamment à le connaître. Lorsque j'étais à Glasgow, j'ai vu un grand nombre de pieds plats. Je les ai étudiés et, grâce à une certaine habileté manuelle, je me suis intéressé davantage à cette chirurgie. Je n'ai aucun don spécial. Je ne fais rien de miraculeux. Bien plus, n'importe quel médecin assez vigoureux pourra, avec une étude sérieuse et de l'expérience, répéter mes traitements.»

Ce que le Dr Locke, trop modeste, ne dit pas, c'est qu'il a acquis une habileté vraiment exceptionnelle. Des chirurgiens l'ont vu travailler et ont été émerveillés de la rapidité avec laquelle il diagnostique. On compte par milliers les malades soi-disant incurables qu'il a remis «sur pieds». Un jeune garçon de douze ans est arrivé à Williamsburg incapable de remuer bras et jambes. Il marche maintenant à l'aide de deux béquilles et bientôt ses jambes pourront le porter sans danger. C'est le propre fils de l'éditeur du *Williamsburg Times*. Il serait trop long d'énumérer ici tous les cas très sérieux traités par le Dr Locke, la liste s'allonge chaque jour.

Le principe sur lequel se base le docteur Locke est le suivant :



Aux abords de la clinique, les rues de Williamsburg servent de garage aux autos des patients.



Les patients attendent leur tour dans la clinique en plein air.

«L'affaissement et le déplacement de la voûte proviennent d'une pression sur le nerf tibial postérieur qui se rattache au pied. Cette pression irrite différents nerfs, empêche la libre circulation du sang et conséquemment affecte des muscles, des tendons et des jointures... La pression qui s'exerce sur le nerf sous l'arche du pied a sa répercussion dans le système nerveux et peut produire des douleurs dans les yeux, le cou et presque dans tout le corps».

Il n'y a donc là rien de merveilleux. Ce qui est merveilleux, c'est la dextérité avec laquelle il guérit complètement des arthritiques qui ne croyaient plus à une guérison possible. Certains même avaient aggravé leur cas en se confiant à des médecins incompetents dans le traitement de cette maladie.

Le docteur Locke, au contraire de tant de ses confrères, ne veut pas aller demeurer dans une ville. Il aime son village, s'intéresse à l'élevage des bêtes à cornes; il veut rester, en dépit de sa renommée qui s'étend au-delà du continent, un médecin de campagne. Ceci en dit assez sur le caractère de cet homme charitable, modeste et dédaigneux de toute publicité. Il n'est intéressé en aucune façon dans les industries qui fabriquent la chaussure Lockwedge dessinée par lui-même.

Cette chaussure, dont la vente exclusive est confiée aux magasins Simpson de Toronto et de Montréal, met en pratique les principes appliqués par le Dr Locke dans ses traitements: relèvement de l'arche du pied, redressement du gros orteil, et le reste.

Ce qui étonne et émerveille à la fois le visiteur, c'est la grande sim-

plicité de tous à Williamsburg. Sans gêne aucune les patients sou-



La grange que l'on a transformée en entrepôt pour les chaussures créées par le Dr Locke.

mettent publiquement leurs malaises au médecin. Entre tous règne une franche camaraderie.

Plusieurs groupements philanthropiques ont été créés: Community Hall Fund, Bridge Club, etc. Il n'y a pas cette odeur de remède, cette atmosphère scientifique que craignent tant les malades. Des observateurs superficiels en ont conclu que le Dr Locke n'était qu'un vulgaire «rebouteux». Celui-ci a laissé dire, convaincu que la vérité se ferait jour tôt ou tard. Mais à tous les médecins qui l'ont questionné, il a expliqué sa méthode, les raisons de son succès, se gardant bien de s'attribuer des connaissances inédites. Tous les traitements se font à la vue de tous, ce qui explique la confiance que des milliers d'infirmités ont mise en cet humble médecin de campagne.

Quels sont les symptômes des pieds plats ou affaissement de la

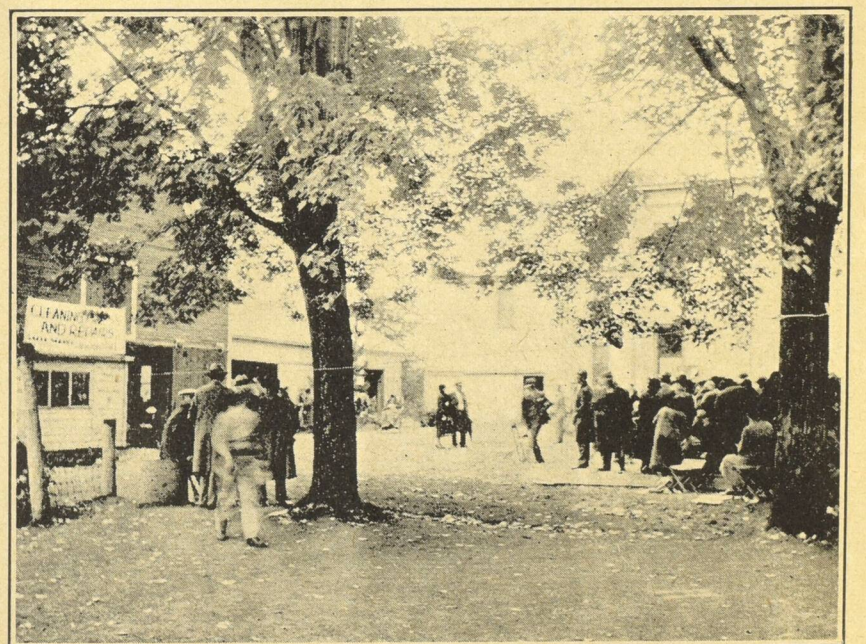
voûte plantaire, dans les premiers stages? Douleurs sous le talon, à la cheville, dans les jambes; cheville enflée; pieds froids; douleurs dans la cuisse, dans l'aîne; irritation du nerf sciatique; maux de reins; engourdissement des doigts souvent suivi de douleurs; douleurs entre les omoplates, dans les épaules, dans le cou, dans les yeux; maux de tête.

On a calculé qu'environ quarante pour cent des patients du Dr Locke souffrent d'arthritisme. Il fut un temps où on considérait l'arthritisme comme une épreuve envoyée par la Providence. Une des pires maladies qui affligent l'humanité! Les meilleurs médecins d'Europe et d'Amérique ont si souvent échoué dans la recherche de la cause et des traitements

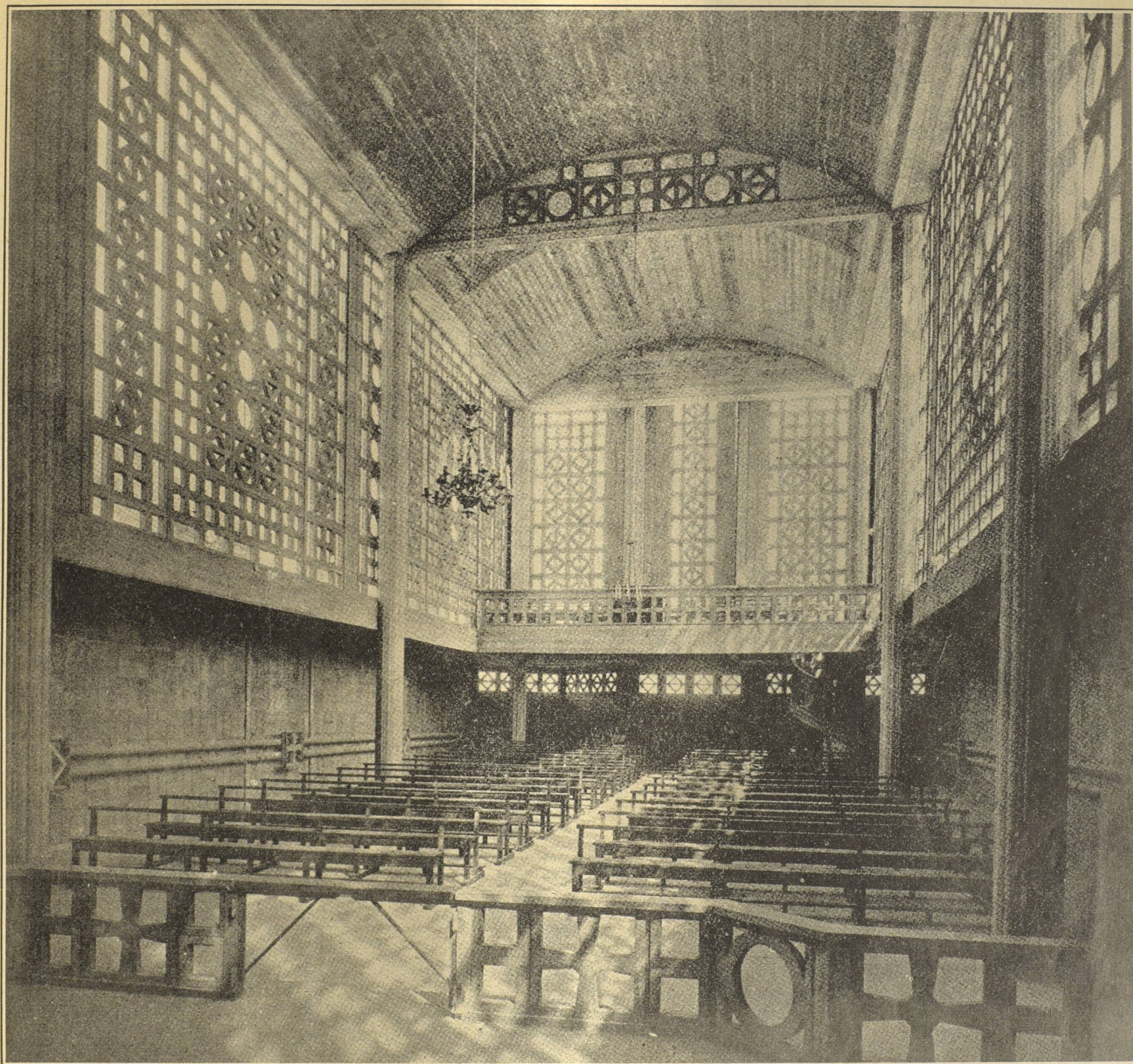
guérir ceux qui en souffrent.

Suivons, étape par étape, un cas d'arthritisme, de ses commencements jusqu'à sa guérison complète. Les voûtes plantaires se sont affaissées, exerçant une pression sur le nerf tibial postérieur. L'irritation du nerf produit une contraction des artères du pied, et comme conséquence immédiate, la circulation s'affaiblit. Puis, à cause de cette mauvaise circulation, le sang n'est pas suffisamment purifié. Et il arrive bientôt que l'acide urique s'introduit peu à peu dans le système, affectant la peau et l'enveloppe des nerfs. Conséquence: la transpiration diminue ce qui, avec l'infection du sang, ne fait qu'augmenter la quantité d'acide urique dans le sang. Cette acide urique attaque l'organisme aux endroits les plus faibles: les jointures, produisant alors des protubérances de cartilage. Ces protubérances empêchent le libre mouvement des jointures jusqu'à les rendre tout à fait immobiles. La croissance incessante du cartilage produira le déplacement douloureux des membres.

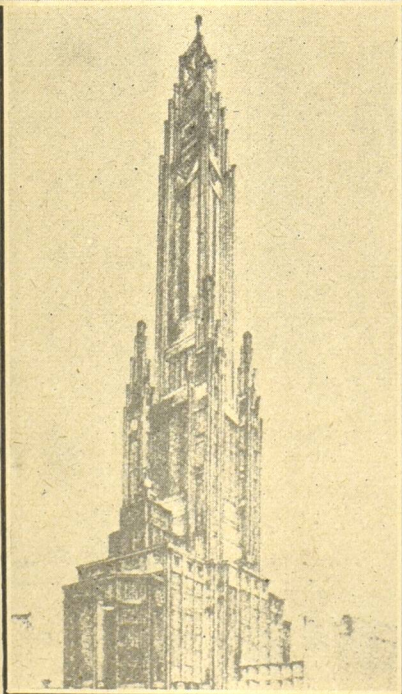
Pour débarrasser le système de ces malaises il faut d'abord remplacer la voûte plantaire. Dans les cas d'arthritisme, la voûte a perdu sa position normale depuis des années. Il s'agit aussi de faire disparaître graduellement les adhérences qui nuisent au fonctionnement des muscles et des artères. Par des torsions et des exercices appropriés, le pied prend peu à peu sa forme naturelle. Le nerf tibial postérieur est libéré. Mais ces traitements sont inefficaces si l'on n'a soin de porter des chaussures scientifiquement adaptées aux pieds.



Autre aspect de la "cour de consultation". A droite, la résidence du médecin; à gauche, l'abri où il donne ses traitements les jours de pluie.



Intérieur de l'église Sainte-Thérèse, à Montmagny, France. Cet intérieur est entièrement en béton avec remplissage de verre blanc dans les immenses vitraux. C'est la "cage de verre", simplifiée à l'extrême et inspirée de la Sainte-Chapelle de Paris. L'idée, ici, est de donner tout le développement possible aux vitraux.

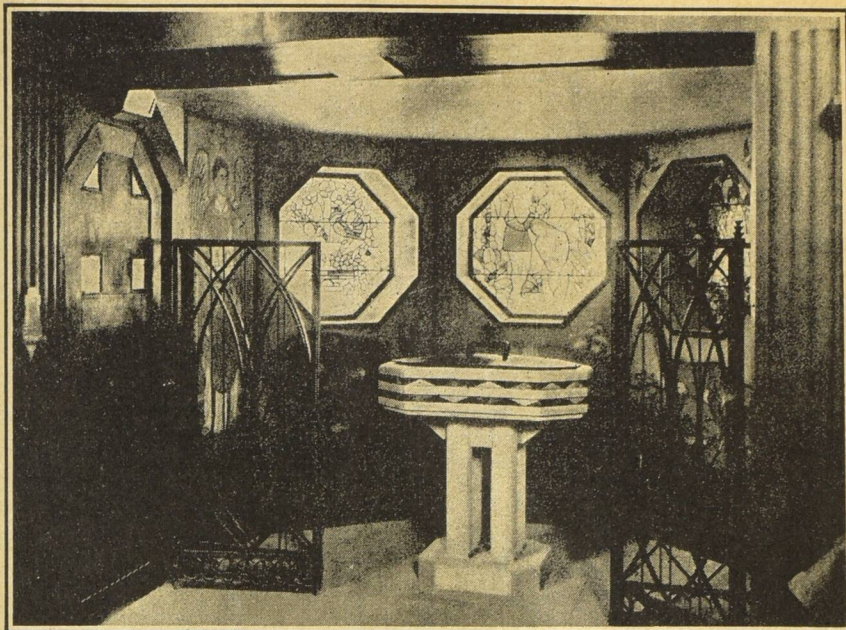


L'Art Religieux Moderne

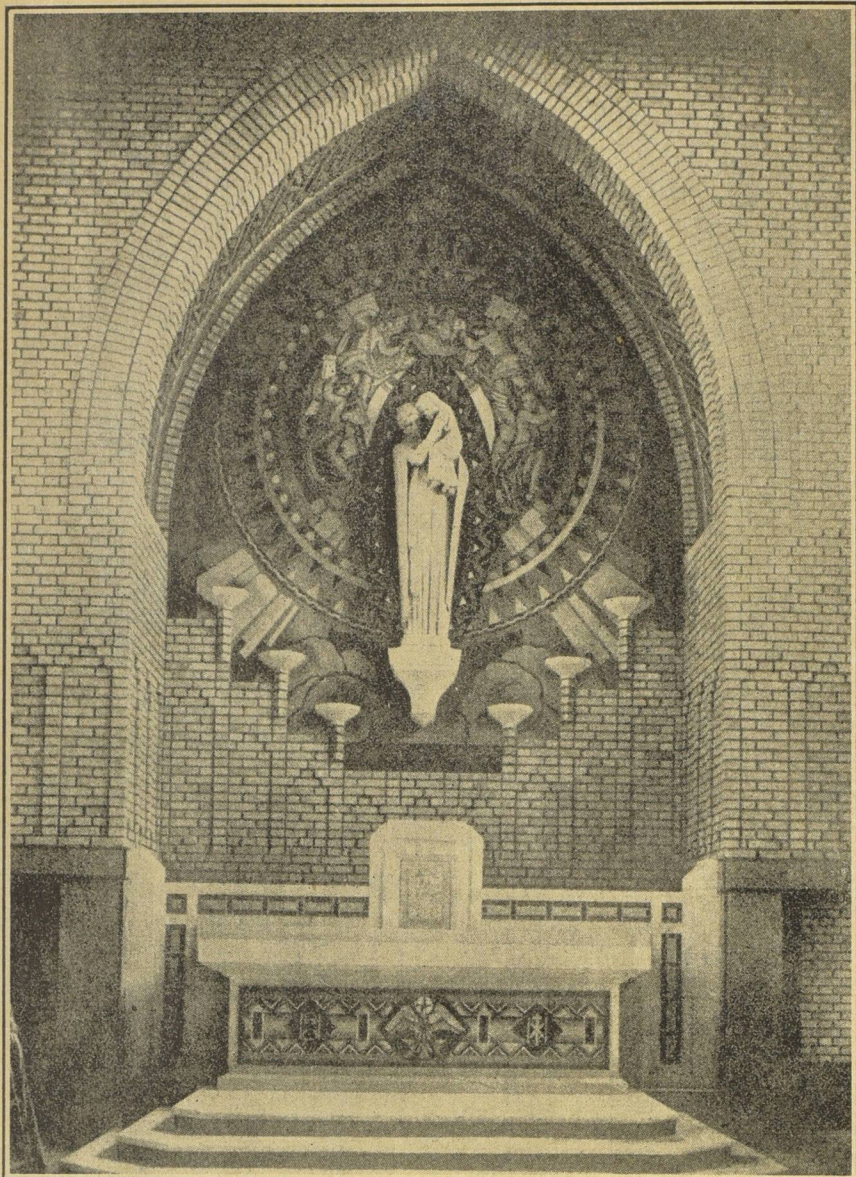
Basilique Sainte-Jeanne d'Arc — Projet des frères Perret, architectes.

Cette tour rappelle par ses proportions les hautes flèches qu'essayent d'élever en pierre ou en bois les architectes du siècle.

LE BAPTISTERE DE LA CHAPELLE DU DJEBEL-KOUJF, EN ALGERIE

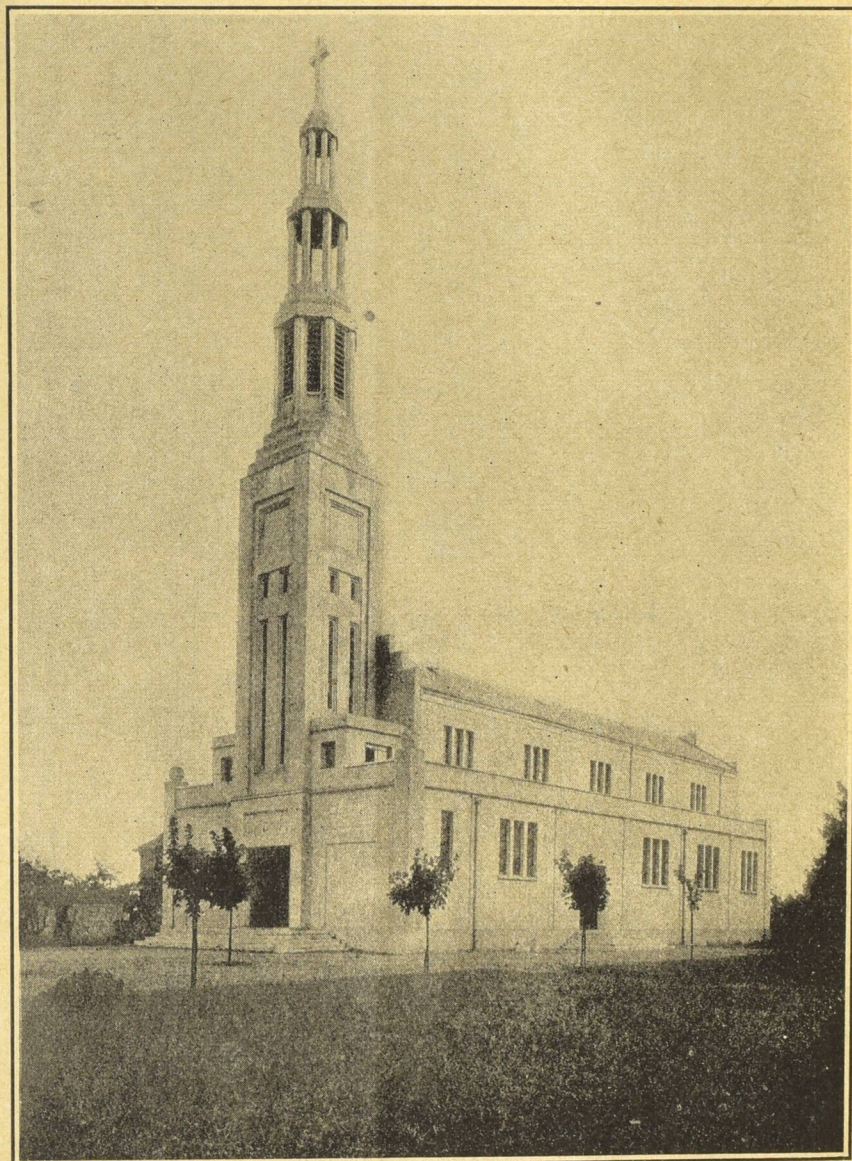


Exemple de construction moderne, aux portes mêmes du Sahara, dans le diocèse de Constantine. Chapelle destinée au personnel catholique d'une grande entreprise minière. Oeuvre inspirée d'un oratoire de l'Exposition des arts décoratifs de 1925 et exécutée en 1927 par le Groupe d'Art Georges Merklen, d'Angers. L'aspect extérieur, sans prétention, est conforme aux "exigences du climat". L'emploi de la tuile romaine verte est des plus heureux.



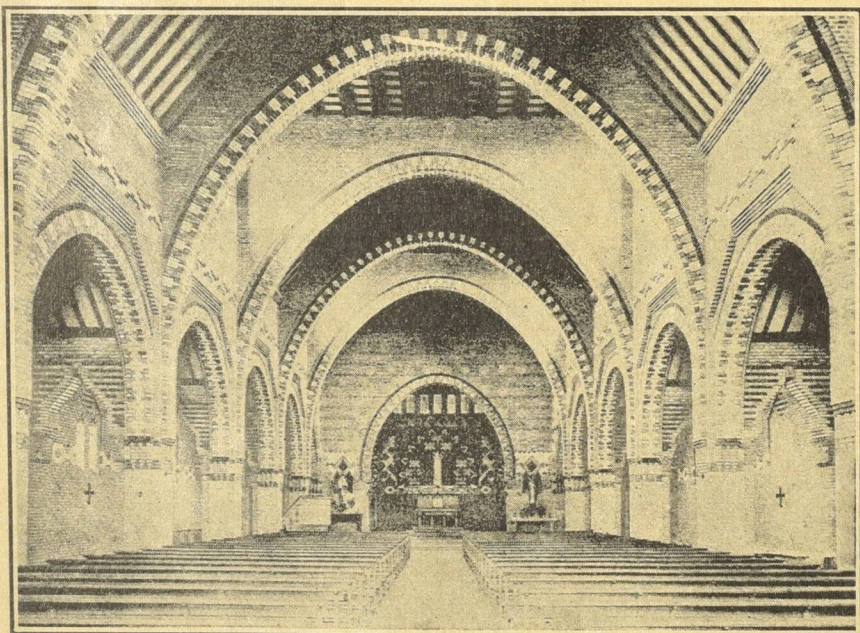
Le maître-autel de l'église de Quessy, France.
Edouard Monestès, architecte.

LA PREMIERE EGLISE ALSACIENNE DE STYLE MODERNE



Une église où le béton a été la seule matière employée, ce qui permet des lignes simples, droites, verticales ou horizontales. En outre, l'édifice est spacieux, clair et d'un prix peu élevé. Pas de grandes verrières à cause des hivers rigoureux d'Alsace. Le ciment a reçu un badigeon uniforme et propre. Le clocher en fait une oeuvre d'une conception bien moderne. Voilà le genre d'église qui répond le mieux aux exigences du Canada.

LES EFFETS QU'ON PEUT TIRER DE LA BRIQUE DE COULEUR



Intérieur de l'église de Noordhock, oeuvre de Dom Paul Bellot, architecte. Les églises de ce religieux architecte montrent une parfaite maîtrise de la décoration de la brique. Une véritable mosaïque de briques colorées où se joue la lumière.

Mannequins ou Athlètes?...

DEPUIS le jour où je vis quatre-vingt mille Sokols défiler dans les rues de Prague aux acclamations d'une foule enthousiaste et dix-sept mille de ces gymnastes manoeuvrer ensemble dans l'immense arène de cette ville, capitale de la Tchécoslovaquie, la procession de la Saint-Jean-Baptiste ne présente plus à mes yeux aucun intérêt et je me réjouis qu'on l'ait supprimée, cette année, par mesure d'économie.

Ce que j'aimerais voir défiler dans nos rues, ce sont, non pas des personnages historique vêtus des costumes du dix-septième et dix-huitième siècles, non pas des écoliers en tenue du dimanche, non pas des soit-disant militaires affublés des uniformes les plus invraisemblables, mais des cadets, des scouts et des gymnastes, soit une dizaine de milliers de garçons et de jeune gens, en tenue de sport, qui marcheraient d'un pas vif, précédés du drapeau canadien. Rien que ça! Pas plus.

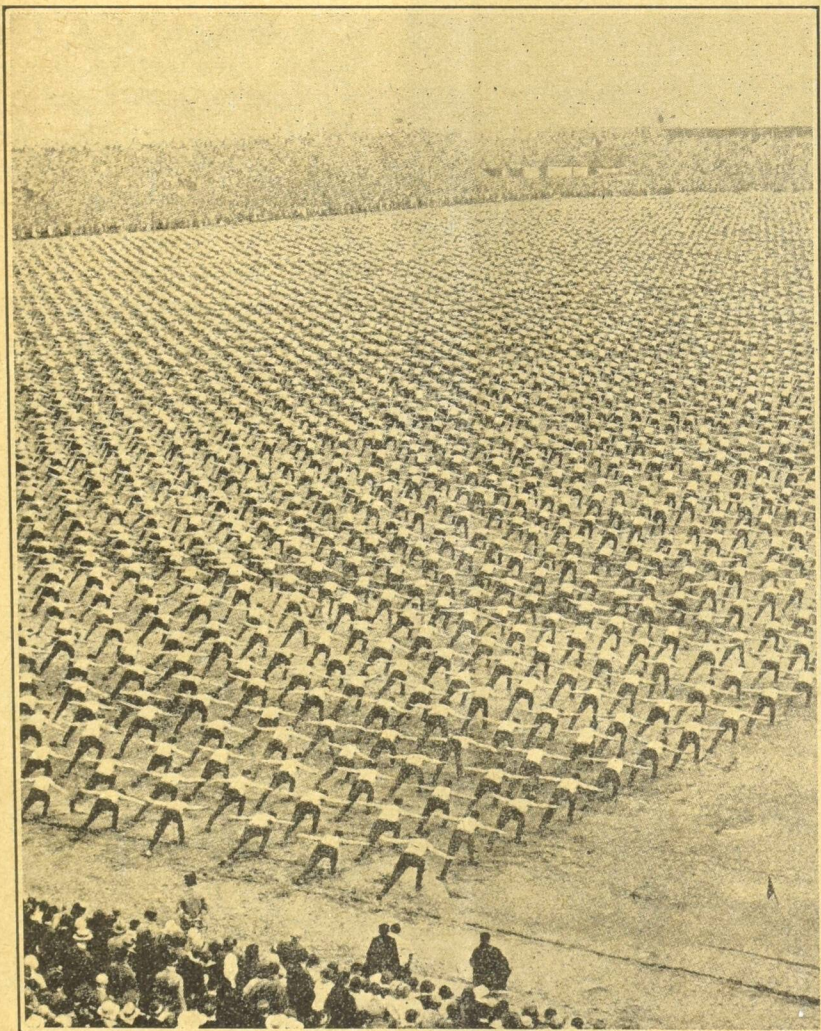
Vous avez là le motif d'une fête qui ne coûterait pas cher et qui donnerait aux étrangers comme à nos frères anglais, irlandais et

écossais du Canada, une idée de notre force autrement plus convaincante que les défilés en travestis les plus coûteux du monde.

Les *Jeune-Canada* pourraient peut-être réaliser quelque chose dans l'esprit des Sokols tchèques. Pour ceux qui en entendent parler pour la première fois, voici quelques précisions.

Le but premier du mouvement sokol, lancé il y a soixante-dix ans, au temps où les Tchèques étaient sous le joug autrichien, c'est le développement de la culture physique. Mais, comme le faisait remarquer l'écrivain français Pierre Bost dans une étude sur cette Association, cela c'est le but tout extérieur, son but plus profond étant la culture morale de la race. «Être Sokol, écrit-il, ce n'est pas seulement pratiquer la gymnastique, c'est aussi accepter toutes les disciplines d'une association puissante, à caractère nettement national, c'est s'engager à ne rien faire qui puisse porter atteinte à la réputation et à la noblesse de ce groupe immense. Les Sokols se reconnaissent des chefs, acceptant leurs dé-

(Suite à la page 47)



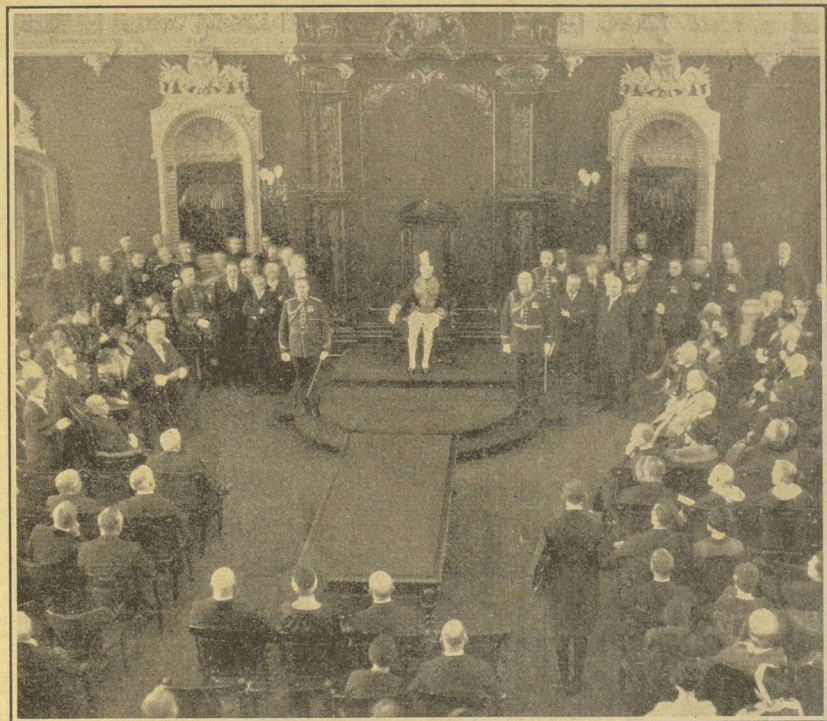
Dix-sept mille gymnastes Sokols manoeuvrent sur l'arène du grand stade de Prague.

Les Fonctionnaires Inutiles

DE GROS fonctionnaires inutiles, on pourrait en trouver des milliers au Canada et quelles belles économies à faire à leurs dépens! Mais un dictateur seul, un Mussolini, un Hitler, un Roosevelt, serait assez honnête et courageux

sur le même ton du gouverneur-général dont il ne pouvait admettre la présence dans un pays qui se dit et se croit libre. Il écrivait, en 1868 :

«Si nous donnons 10,000 louis (\$50,000) par année à notre gou-



Le Conseil législatif de la province de Québec dont de nombreux députés, aussi bien libéraux que conservateurs, ont demandé la disparition. Québec est la seule province de la Confédération qui ait maintenu son Conseil législatif.

pour exécuter le geste salutaire. Contentons-nous, pour l'instant, de demander la tête du gouverneur-général et des conseillers législatifs de la province de Québec!...

Nos relations avec Londres exigent que S. M. le roi George V soit représentée au Canada. Fort bien! Mais pourquoi faut-il que ce soit par un citoyen anglais nommé par le Secrétaire d'Etat anglais? Un Canadien ferait aussi bien l'affaire. C'est ainsi que l'entendit l'Australie qui, l'an dernier, se nomma un gouverneur-général en la personne d'un Australien. L'Angleterre accepta la chose très poliment, ce qui prouve que l'Angleterre sait estimer les gens qui savent se comporter courageusement et intelligemment et qu'au fond elle doit avoir bien plus d'admiration pour les Australiens que pour les Canadiens. Mais nos compatriotes de langue anglaise souffrent d'un tel complexe d'infériorité coloniale que nous nous comporterons encore longtemps comme des coloniaux bien que le Statut de Westminster fasse du Canada, non pas une Colonie, mais une Nation.

Arthur Buies, le célèbre pamphlétaire du siècle dernier, parlait

verneur-général, c'est pour qu'il en fasse quelque chose; c'est pour qu'il donne des dîners, des soupers, des bals et des levers... puisqu'un gouverneur-général n'a guère autre chose à faire et que nous sommes tenus de l'avoir. Au premier abord il semblerait que, puisque c'est nous qui payons, c'est à nous à décider combien et pourquoi nous payons. Pas le moins du monde! Nous sommes dans l'erreur. Le premier devoir d'un colon, c'est de payer sans savoir; ce devoir, nous le remplissons fidèlement. Celui qui décide en cette matière, c'est le Secrétaire d'Etat anglais. Il est vrai que nous nous appelons Puissance; mais, jusqu'à présent, nous n'avons pas encore la puissance de disposer nous-mêmes de notre argent.»

Il écrivait encore, de lord Monck cette fois: «C'était un bon père de famille qui fut six ans gouverneur du Canada pour assurer l'avenir de ses enfants.»

Dans une petite chronique, il s'amuse de la suite qui accompagne au Canada le gouverneur-général, suite composée de secrétaires et d'officiers anglais, et non cana-

(Suite à la page 47)

Les Premiers Temps du Cinéma

Par Jules Jolicoeur

LE CINEMA est certainement le plus précoce enfant qu'aient donné au monde l'art et l'industrie. Quoique jeune d'âge, il a grandi avec une rapidité anormale. Les artistes qui sont aujourd'hui les grandes vedettes de l'écran se rappellent très bien le temps où les gens de théâtre ne voulaient rien avoir de commun avec les artistes qui vivaient du cinéma naissant qu'on con-

films étaient tournés en plein air parce qu'on ne possédait pas encore le moyen de faire de la bonne photo dans des intérieurs. Toute la lumière que recevaient les studios entraient par un puits de lumière ou une grande verrière, exactement comme dans un atelier de photographe.

Les films étaient écrits et tournés dans la même journée. Les producteurs (qui ne portaient pas encore le nom de directeurs) arrivaient au studio le matin sans bien savoir ce qu'ils allaient faire dans la journée. On discutait du film sur le terrain.

Les rôles étaient toujours les mêmes. C'est ainsi qu'on retrouvait dans chacun l'héroïne défendant son honneur contre un «villain» qu'on reconnaissait tout de suite et qui ne cachait aucunement son jeu. Ce villain portait une moustache noire et riait d'un rire satanique. Le héros était toujours un gaillard d'une taille et d'un torse impressionnants. Tout ce qu'on attendait de lui, c'est qu'il fût fort et silencieux; il n'avait pas du tout besoin de bien jouer.

Tout ce passait à la bonne franquette entre producteurs et interprètes et les petites compagnies de cinéma arrivaient difficilement à payer leurs employés le vendredi.

Les artistes n'avaient aucun rôle à apprendre par coeur; ils disaient, en jouant, tout ce qui leur passait par la tête, l'important était de remuer les lèvres. Le public n'y voyait que du feu! Mais il n'était pas

prudent de montrer aux sourds-muets des films ainsi tournés, car la plupart des sourds-muets lisent sur les lèvres. Ils devaient donc s'amuser beaucoup d'«entendre» aux moments pathétiques les bouffonneries que disaient les interprètes.

Il y a vingt ans, le gros et jovial Eugène Pallette tenait les grands premiers rôles avec Norma Talmadge, au salaire princier de \$30 par semaine. Norma Talmadge même, alors âgée d'une vingtaine d'années, était l'étoile du Studio Vitagraph et touchait des cachets de \$75 à \$100 par semaine, ce qui était considéré comme un salaire colossal. Elle jouait dans tout:— comédie bouffe, comédie légère, drame, tragédie, vaudeville, tout ce qu'on voudra. Quant à Constance Talmadge, sa soeur, elle préférait le gros drame.

Vers la fin de 1912 et au cours de 1913, le cinéma fit tout à coup de grands progrès. C'était l'époque où Maurice Costello et Antonio Moreno faisaient battre le coeur de toutes les femmes; où Alice Joyce et Gloria Swanson déjeûnaient d'un sandwich au studio même en tournant des films grotesques sous la direction de Mack Sennett, l'homme qui introduisit au cinéma les baigneuses et les tartes que les artistes (si on peut les appeler ainsi!) se lançaient constamment à la figure. Une foule d'actrices



Dans le médaillon, Constance Talmadge, aujourd'hui disparue du monde cinématographique. Au-dessous Lilian Gish.

sidérait comme un art archi-vulgaire.

C'est la pauvreté, pas autre chose, qui conduisit Mary Pickford au cinéma et D. W. Griffith, le premier grand directeur de films, fut maintes fois sur le point de renoncer au cinéma, dans les débuts, pour retourner au théâtre, si petite était sa confiance dans le cinéma. De fait, les seules gens qui fondaient quelque espoir sur cet art nouveau étaient les acteurs et les actrices qui en vivaient. Mais personne, absolument personne, ne sut prévoir l'importance énorme que devait prendre le cinéma en si peu d'années.

Aux premiers temps, la plupart des



Douglas Fairbanks et Mary Pickford sont aussi populaires aujourd'hui qu'hier. Tous deux jouaient aux premières années du cinéma américain. Joan Crawford, contrairement à ce que pensent généralement les amateurs, fait du cinéma depuis longtemps. Regardez-la à la page ci-contre.





Les baigneuses de Mack Sennett furent longtemps à la mode. Celle que vous voyez ici est Gloria Swanson, une marquise s'il-vous-plaît, que le rappel de ses premières années de cinéma n'amuse aucunement. Elle a beaucoup changée d'allure en vingt ans, comme vous pouvez voir par notre photo de droite.

aujourd'hui célèbres ont débuté comme baigneuse (on disait: *bathing beauty*), Gloria Swanson, Bebe Daniels, etc.

Aux premières années de la guerre on vit apparaître les films à épisodes avec Mary Fuller et Pearl White. L'épisode s'arrêtait toujours sur une scène palpitante, comme celle de l'héroïne qu'on laissait suspendue par les dents au-dessus d'un précipice, et on avait toute la semaine pour se demander comment elle allait pouvoir se tirer de cette situation embarrassante.

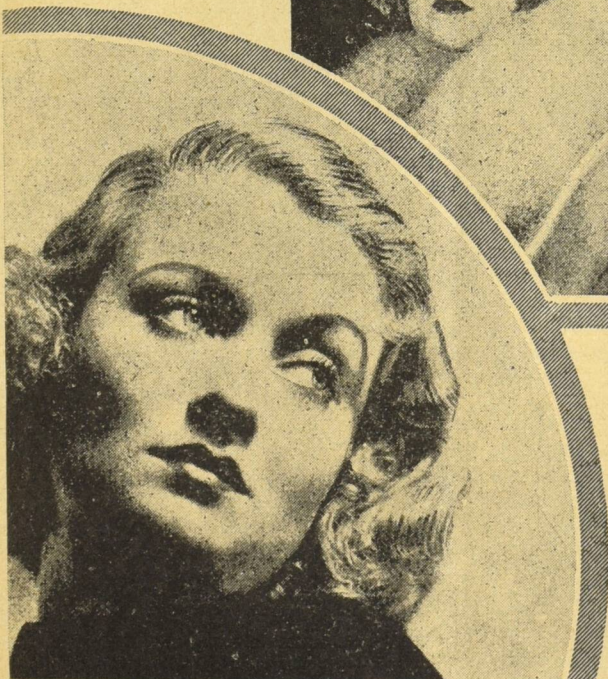
C'était le bon temps! Peut-être, mais j'aime mieux le cinéma d'aujourd'hui.

Depuis la guerre seulement, les progrès du cinéma sont quelque chose d'inouï. On puise aux meilleurs ouvrages de toutes les littératures le sujet des films, — d'un grand nombre de films, sinon de tous, — les artistes ne sont plus des marionnettes, ni encore des personnages guindés comme on en voit tellement au théâtre, mais des êtres comme vous et moi et se comportant sur l'écran avec autant de naturel que dans l'intimité. Le dénouement des films n'est plus toujours heureux; on pourrait citer plusieurs films à «fin triste» qui eurent du succès. C'est là un progrès énorme, au point de vue art cinématographique pur.

Quant à la technique du cinéma, elle s'est tellement perfectionnée en quelques années que les films vieux seulement de dix ans nous font rire! Reste à savoir maintenant si le cinéma parlant a porté au théâtre son coup de mort. Quoi qu'on pense du parlant et du sonore, il faut admettre qu'il a ajouté au cinéma une valeur éducatrice très importante.



A gauche une étude de la jolie Constance Bennett; à droite, Joan Crawford il y a disons une quinzaine d'années. Au-dessus, Constance Bennett et Joan Crawford qui furent toujours de grandes amies, au début de leur carrière comme aujourd'hui.

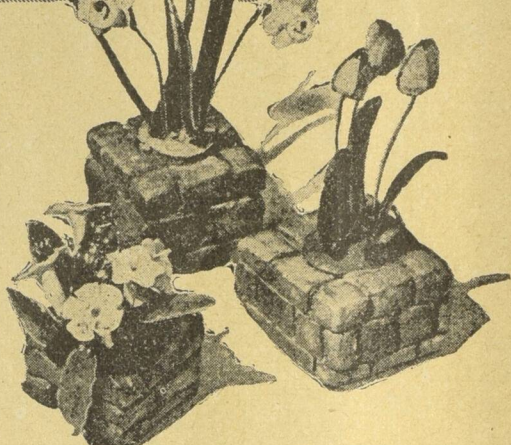


Norma Talmadge dans un de ses rôles préférés. Norma Talmadge fut probablement la plus grande star de son temps. La famille Talmadge a été remplacée par la famille Bennett.

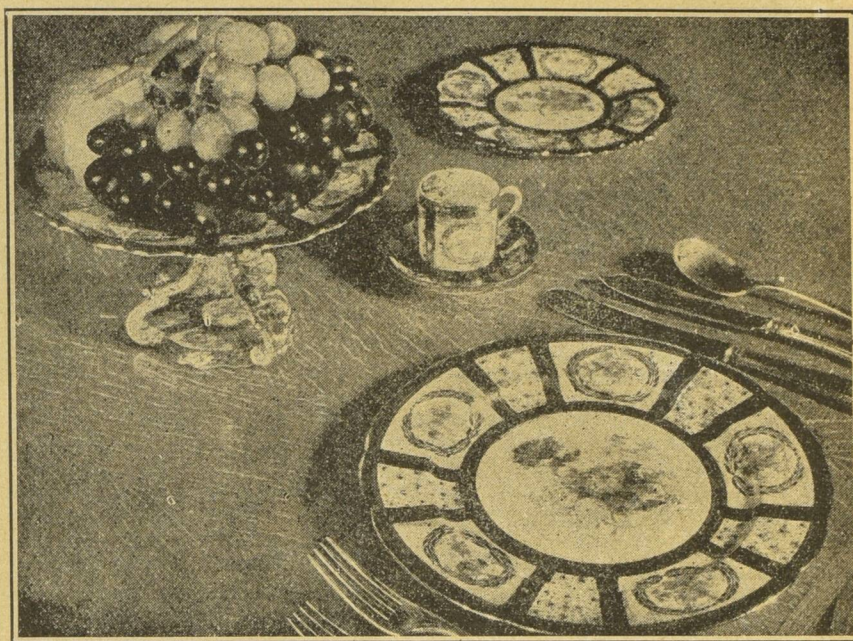




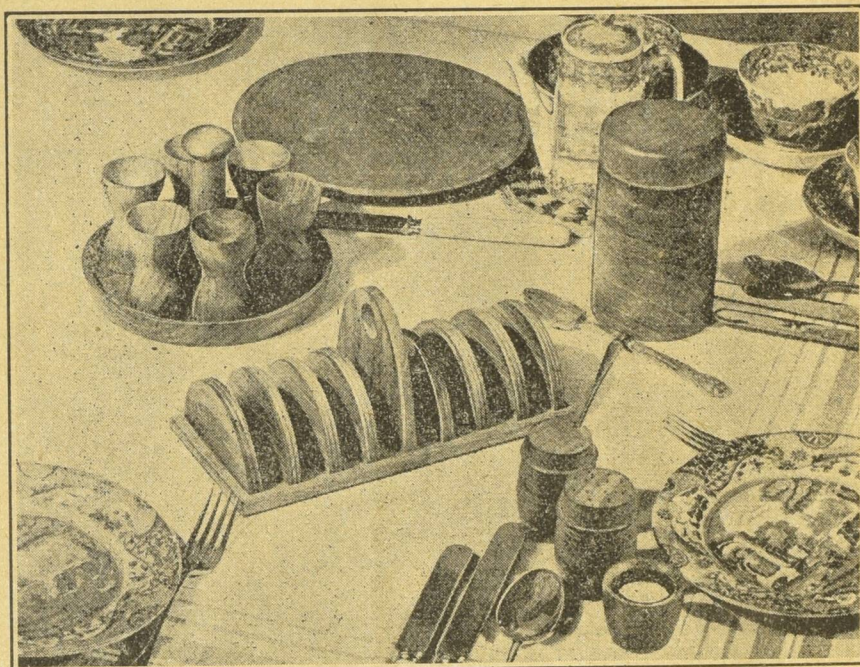
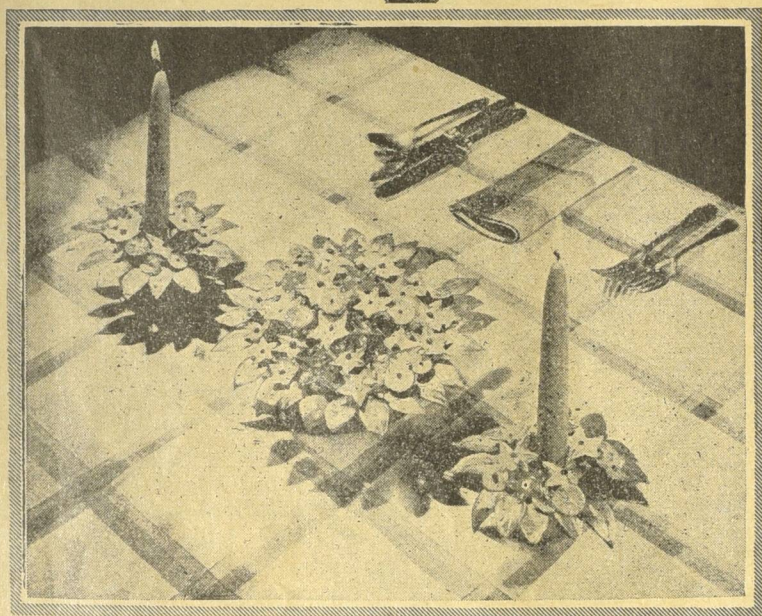
Une décoration de table pour les jours de réception. Les petits appuis des menus et cartes portant le nom des invités sont ornés de vos fleurs préférées. Vous pouvez encore faire vous-même la décoration de table ci-dessous.



LA TABLE BIEN MISE



Une des plus belles porcelaines qui soient au monde, la porcelaine anglaise. Celle-ci est très coûteuse, mais on en trouve de fort belles, dans les grands magasins, à des prix abordables.



Les ustensiles en bois, pour la table du déjeuner et du lunch, sont en ce moment à la mode en Angleterre. Tout est en bois sauf les couverts.



Que pensez-vous de ce cabaret à déjeuner garni d'un pot à marmelade, ou sucrier, et de petites assiettes en bois ?



LE RELIQUAIRE

Par YVONNE SCHULTZ

I

MAGUELONE

—Toro! Toro! Bravo toro!

Des cris en rafales sous un déluge de soleil, un nuage de poussière blonde dans l'arène où galope le taureau, luisant comme bronze poli, du sang sur ce beau corps noir, du sang comme un chiffon rouge collé à son poil. Sur le sol spongieux, du sang encore, de l'urine, des viscères veinés, l'odeur fade et si puissante des entrailles dénudées, l'odeur qui dilate les narines des "afficionados", ces passionnés des corridas.

Le ciel était d'un bleu andalou au-dessus des arènes de Béziers.

Assis à l'ombre sur les gradins, Henri Brienne suivait attentivement les phases de la corrida. Ce Parisien n'en comprenait pas toujours la technique ou les périls. Du reste, en homme du Nord, il pensait moins aux hommes qu'aux malheureux chevaux dont les ventres cédaient sous la corne du taureau comme des sacs de caoutchouc. Brienne, assimilant les passes flexibles de la cape rouge à une figure gracieuse et sans danger de ballet, ne trépignait pas d'enthousiasme. Mais, soudain, quand le gentleman Canoro exécuta une périlleuse "faena" dans le berceau des cornes, un homme, au-dessus d'Henri, donna le signal des ovations par un beuglement qui le fit sursauter.

Debout, arrachant son chapeau, cet enthousiaste le lança dans l'arène, fou parmi les fous, taureau humain applaudissant à la défaite du taureau et qui, dans son emportement, faillit jeter aussi sur le sol souillé le feutre de Brienne.

Celui-ci se retourna et, après une seconde d'examen, dit avec une froideur exagérée :

—Du calme!... Du calme, Michel Lérrouville!

Ainsi interpellé, l'enthousiaste abaissa un regard embrasé vers son interlocuteur et éclata d'un grand rire :

—Toi! Toi ici, mon vieux! Comme on se retrouve!

—Ma présence ici, dit Henri, est moins surprenante que la tienne, espèce de Normand!

—C'est vrai, tu as une propriété dans la région... à Maguelone, je crois...

—C'est ça. Mon père, et moi n'y venions jamais. Cette année, pour la première fois, nous nous y sommes installés pour surveiller nous-mêmes les vendanges. Nous sommes de piètres viticulteurs, du reste, et si nous n'avions pas le modèle des métayers...

—Ah! dit machinalement Lérrouville qui n'écoutait plus...

Car c'était le moment, tendu jusqu'au spasme, de l'estocade quand le matador, face au taureau, pointe son épée, fine comme une antenne, vers le front de l'animal hébété.

Enfin, la brute tomba, d'un bloc, toute beauté enfuie de cette masse lourde

qu'on emportait, et dans une pause — vibrante d'une musique métallique et des "zou!" rauques de vingt mille spectateurs — les deux jeunes gens causèrent.

—Tu as déserté Paris et ton atelier de sculpteur pour te rôti ici, disait Brienne... Veux-tu étudier la musculature des taureaux et devenir un animalier?

Lérrouville secoua négativement la tête en glissant vulgairement ses pouces dans ses entournures. Robuste, blond, on lisait dans ses yeux clairs comme sur un certificat d'origine: race normande.

—Mon cher, dit-il, je ne suis pas venu seul!

—Raconte, tu en meurs d'envie.

—Tu vas être déçu: j'ai accompagné ma dernière oeuvre, la statue médaillée au Salon et qu'un amateur biterrois m'a achetée.

—Félicitations. Je croyais que le gouvernement te l'avait demandée. Car tous les journaux ont parlé de toi... Tu es très connu.

—Amen! En réalité, j'ai donné la préférence pécuniaire à l'amateur. Les artistes actuels ont, plus que leurs aînés, le sens du commerce, ce sixième sens qui pousse à la faim. Étais-je assez insouciant à Louis-le-Grand, avant la déconfiture financière de mes parents!... Tu te souviens de nos farces?

Ils rient tous deux; les souvenirs de leur enfance bruissaient dans la musique de l'orchestre biterrois. Depuis ces années de collège, leurs vies avaient évolué en se tournant le dos. Henri vivait seul avec son père, à Paris l'hiver, à Deauville l'été, vie molle et voyageuse d'homme riche. Michel luttait. Ils s'étaient déjà retrouvés une fois par hasard, un après-midi à Bologne, dans un café qui, logé sous le palais du Podestat, est frais comme une cave.

Enfin, Michel venait d'être médaillé au Salon. C'était la notoriété, les ailes brusquement éployées pour un vol. On devait le rechercher, l'accaparer, disait Henri.

—Mon vieux, la statuaire est un art austère, répondit Michel, c'est la couleur qui fascine!

Peut-être était-il marié? Non, il aimait trop ses modèles et ferait un mari exécrable.

—Tu as dû amener ici quelque petite amie... celle qui a posé pour ta dernière statue...

—Ah! celle-là...

Michel devint mystérieux et, comme une autre course commençait, il se tut, se désintéressa de Brienne qui, pendant la corrida, superposa à la vision rude du bovidé l'image imprécise et excitante de quelque beau modèle...

Mais la "faena" traînait en longueur, le public s'impatientait. L'estocade fut courte et sans péripéties, le matador presque hué. Henri se tourna vers Michel:

—Alors ce modèle?

—Elle est ici, mais rien à faire avec elle... C'est une femme du monde, mon cher.

—Et elle a posé devant toi? En Vénus émergeant de l'Onde, peut-être!

—Non. Je ne veux rien te dire... Je me refuse à déflorer la première impression... Viens voir ma statue.

—Comment?

—L'acquéreur, qui est aux arènes avec mon modèle, — Non, tu ne peux les voir de ta place — donne une réception après les courses, dans son hôtel du vieux Béziers... Je te présenterai.

Ils se levèrent.

La corrida s'achevait: les acclamations enrouées avouaient le dessèchement des gorges par le soleil et la poussière combinés. Les musiciens escortaient les parlants de leurs rugissements cuivrés et l'océan humain se déversait sur la ville comme un flot crevant un réservoir.

Les jeunes gens gagnèrent la vieille ville, au haut de Béziers.

Presque, en face de la Préfecture, calme comme un évêché provincial, à deux pas des ruelles du Quartier juif, la maison de Marius Pesquidou, l'amateur d'art biterrois, dressait sa façade sombre où grimaçaient des mascarons.

Les jeunes gens s'étaient attardés, les invités de Pesquidou étaient déjà entrés dans une grande salle.

—C'est bien, dit Michel, nous sommes tranquilles.

L'intérieur de l'hôtel était classique, accumulant peut-être trop de trésors et rappelant ce musée Poldi-Pezzoli de Milan, au luxe étouffé par des plafonds trop bas.

Ils montèrent jusqu'à une petite pièce carrée ouvrant par une baie sans vitres sur la campagne verte qu'on apercevait par-dessus les toits voisins. Et, tendant les bras vers le soleil, aspirée par l'espace, la statue.

Voilée des pieds à la tête, la multitude des plis délicats adhérait au corps nerveux dans l'impulsion de la marche. Tout le visage était couvert. Seule nudité: la bouche avide, prête à mordre dans un fruit et, nus jusqu'à l'épaule, les bras tendus fortement pour étreindre, deux bras jeunes, exigeants, appelant l'avenir aussi nettement qu'un cri. On ne pouvait regarder qu'eux. Ils retenaient comme retiennent les ailes de la Samothrace, la main de Moïse ou le front du Penseroso.

Henri demanda:

—Vers quel but court-elle ainsi, aventureuse et aveugle?

Michel indiqua ces mots gravés sur le socle :

VERS LA VIE

—N'est-ce pas, dit-il, avec cette impétuosité que, jeunes, nous marchons vers la vie avec un sourire affamé, une hardiesse portée par la certitude du bonheur? Pourtant, comme ma statue, on est voilé, on ignore si l'on va soudain

refermer les bras sur un trésor ou un buisson d'épines. Je n'ai jamais vu mourir ou souffrir un être jeune sans penser que, quelques mois plus tôt, il était avide de courir vers son affreux destin.

—Il y a du vrai, dit Henri.

Il méditait. Du salon montait vers eux une mélodie fluide, semblable à une poésie de Musset écrite avec des notes de musique. Henri cita les paroles de Pétrarque :

—La condition de l'homme, disait-il, est d'autant plus triste qu'à la souffrance d'un mal présent il joint le souvenir d'un malheur passé et l'appréhension d'une calamité future.

—Pas de pessimisme! dit derrière eux une voix volontaire.

—Mon modèle! souffla Michel.

Elle arrivait, et l'on sentait que tout, en cette femme de vingt-cinq ans, malgré, laide de visage, sauf la bouche, était impulsion. Impulsion physique qui donnait à sa marche l'essor d'un vol, quelque chose de rapide, de direct et de dévorateur.

Michel présenta Henri à Mme Muriel.

—Henri Brienne! s'écria-t-elle... Mon mari et moi avons connu l'an dernier, à Deauville, un Raoul Brienne... Serait-ce un parent?

—C'est mon père, madame.

—Un homme charmant, ancien ségime. Il nous parlait souvent de son fils qui faisait alors de l'alpinisme.

—C'était exact. Mais nous nous séparons rarement, nous sommes très unis.

—Je suis enchantée de vous connaître. M. Raoul Brienne serait-il dans la salle? Je m'en suis échappée. Il y faisait atrocement chaud. Vous regardez ma soeur, la statue? Depuis que je suis ainsi immortalisée, j'ai fait vœu de ne plus porter de manches, quelle que soit la mode!

Elle fit glisser son écharpe et apparue, svelte comme une cravache, dans une robe noire d'où, très blancs, émergeaient les bras nus.

—Etes-vous de Béziers, monsieur?

—Madame, je suis Parisien, mais j'ai une propriété à Maguelone.

—Maguelone, dit-elle, la ville morte au milieu des miroirs d'eau?

—Vous la connaissez, madame?

—Je crois la connaître, puisque j'ai visité Ravenne et les lagunes.

—Vous intéresserait-il, demanda Henri, de visiter les Acanthes?... C'est le nom de ma demeure, modeste, mais dans l'ombre d'une basilique qui est auguste puisqu'elle est la seule, en France, avec Avignon, à posséder un autel papal.

—Un autel papal, et dans une ville morte!... Cela doit être curieux!

—J'irais vous chercher en auto à Montpellier, nous passerions par Palavas... Mon père serait enchanté de vous revoir.

—J'accepte, dit-elle avec enthousiasme.

Ils convinrent d'un jour. Michel et M. Muriel seraient de la partie. Mme Muriel riait. Henri ne la trouvait plus laide. Avec son nez busqué, les angles brusques de son visage, ses mouvements larges, elle s'apparentait à un oiseau de grand vol.

Mais une rumeur monta vers eux. On sortait de la salle de musique. Ils descendirent dans l'étroite cour envahie par des torses anciens en pierre et par les invités.

Michel présenta Henri à Marius Pesquidou, petit vieillard amenuisé. Le jeune homme voulait rentrer aux Achantes avant la nuit et prit congé. En quittant Mme Muriel, il baisa sa main. Les doigts nerveux s'appuyèrent à ses lèvres, il crut recevoir une commotion électrique. Il l'enlaça d'un regard de convoitise crue, sans se soucier du mari, un homme long et plat.

Maintenant, il descend rapidement les rues du vieux Béziers, gagne le garage où il a remis sa torpédo, saute lestement dedans, irrité d'être entravé par la foule qui le contraint de stopper et de corner sans cesse alors qu'il voudrait s'élançer sur les routes à la conquête de l'avenir... Un avenir proche, lundi, jour fixé pour la visite des Muriel. Il présentait à ce jour-là un goût délicieux et un peu âcre, un arôme de cigare fin.

Inconsciemment, Henri modéra son allure... L'extraordinaire sérénité de ce pays pénétré de ciel, allégé de reflets, s'opposait à son effervescence, détruisait le souvenir de la journée ardente et de la femme virile. Autour de lui les étangs devenaient d'immenses flaques d'huile rose lubrifiante et enfin Maguelone se dressa sur cet évanouissement de coloris, gerbe d'arbres, reliquaire de frondaisons, clos sur un joyau sévère: une basilique romane, seul reste, avec quelques chapelles, de l'antique Maguelone.

Maguelone-la-Moniale, ville ardente et étrange qui fut tout entière, au moyen âge, un immense monastère. Tout ce qui bruit et s'agite, profane dans les villes, était ici sanctifié. Un évêque la gouvernait.

Maintenant Henri marchait lentement comme s'il eût craint de déchirer par la course les gazes superposées de l'avant-nuit.

Et, soudain, il pensa que Mme Muriel ne serait pas à sa place dans ce cadre. Si brusque, elle déplacerait les couches de silence et de mystère poétique accumulées à Maguelone. Maguelone, pays de la tendresse, qui eut son renom d'amour quand, jadis, Pierre de Provence retrouva ici Maguelone de Naples, la fiancée qu'il croyait perdue. Alors, l'âme tendue vers les jours futurs, il souhaitait maintenant aimer une douce adolescente. Quand surgirait-elle dans sa vie? Bientôt, demain, ce soir, peut-être... Il avait l'impression de courir vers elle.

Mais comme il pénétrait sous les premiers arbres de son domaine, il vit que les travailleurs aux vignes étaient encore là malgré l'heure, en groupe devant la maison et que, de bouche en bouche, couraient sur un ton insolite ces mots:

—Vé, lou meste!

Au même instant, Rosa Roussou, la criant:

—Monsieur, qué malheur! Votre père qu'est tombé dans les vignes tout à l'heure!

—Tombé!... Comment?

—C'est "la névrise", dit le médecin.

Avenir, avenir, vers qui l'on court et contre quoi l'on se heurte...

II

LA REVELATION

Dans la nuit, le rapide semblait se forer de vive force un chemin au travers des ténèbres...

Dans un compartiment de première classe, deux oncles Brienne et un cousin: Georges, somnolent. Ils vont assister aux funérailles de Raoul Brienne, mort subitement d'une rupture d'anévrisme.

Dans un compartiment de seconde classe, un oncle Brienne, sa femme et leur fils Roger sommeillent aussi. Et dans les deux classes les mêmes réflexions s'échangent parfois, d'une voix fade, écoeuvée de fatigue:

—Encore longtemps avant d'arriver à Montpellier?

—Voici le petit jour.

—Ce pauvre Henri doit être désespéré, lui qui aimait tant son père!

Et la philosophie facile et obligatoire:

—Comme on est peu de chose! Qui se doutait, il y a huit jours!...

—Espérons qu'Henri sera moins prodigue que son père...

—Les Acanthes sont lourdement hypothéquées.

Les Brienne lère classe ajoutent:

—Il n'avait qu'à nous écouter.

(Ils sont banquiers.)

Et les Brienne 2e classe soupirent:

—Si j'avais tout l'argent qu'il a gaspillé!

(Ils sont fonctionnaires.)

Enfin, c'est le Languedoc et l'aridité de la campagne nîmoise, sous un ciel presque aussi beau que celui de l'Helade. L'aurore brasse des roses au-dessus des campagnes muettes et des trains affairés.

Montpellier.

A cette heure matinale, la gare est déserte et tous les Brienne se retrouvent sur le quai. Devant la gare, Marius Roussou les attend dans l'automobile d'Henri. Ils se serrent dans la torpédo.

Peu à peu, dans un désert de clarté, grandit l'ombre des arbres des Acanthes. Quelques hectares de vignes entourent le domaine. Les vendanges commencées ont été abandonnées. On aperçoit dans les sillons des comportes et des foudres. Deux chiens surgissent, deux policiers hurleurs baptisés Castor et Pollux par Raoul Brienne et que Marius renvoie en criant:

—Zou! Nestor et Colus!

—Oh! cette église!

C'est la cathédrale Saint-Pierre, haute, et grise. Les futaies l'enveloppent et elles l'amoindrissent, car cette basilique n'était pas faite pour trôner, sultane, dans cette molle oasis, mais pour être sur ces landes humides et promontoire et un phare pour ceux dont l'âme s'enlise.

Enfin, apparaît la maison en surcot de lierre dans l'ombre même de la cathédrale.

Et, au premier étage, les Brienne fraternisent avec Henri qui veille le cadavre de son père.

Henri sort de la chambre mortuaire. Désormais, son père n'est plus à lui seul, mais à tous les parents venus pour l'accompagner au cimetière et, auparavant, le juger et le condamner...

Tout ce qui peut être dit par des gens avarés sur un bon et charmant prodigue, ils le disent en termes voilés de crêpe. Oraison funèbre. Henri est écoeuré de leurs multiples: "Mon pauvre enfant, tu vas avoir des surprises avec ton patrimoine."

Que lui importe sa fortune réduite? Il a, tout autant que son père, le mépris un peu bohème de l'argent, étant de ceux qui savent s'en passer et qu'un beau livre, sous un beau ciel, console de tout. Comment ces banquiers, ces fonctionnaires comprendraient-ils ce dédain? Son père écornait le capital? A lui, Henri, de le reconstituer s'il le désire. François Verdier, un ami d'enfance de Raoul, installé à Sao Paulo, au Brésil, lui a souvent proposé de venir tripler sa fortune là-bas, dans ses plantations de café. Si cela est nécessaire, il ira. Mais qu'on le laisse tout entier à sa douleur filiale, au regret d'avoir perdu l'homme généreux et délicieux qui fut le dieu de son enfance et l'ami de son adolescence!

Il descend dans le salon. Il vient, en ouvrant le tiroir d'un bonheur-du-jour, de trouver une lettre de Raoul Brienne ainsi libellée: "Pour mon fils Henri. A ouvrir après ma mort."

Il s'agit sans doute de dispositions funèbres pour l'enterrement. Le jeune homme ne veut pas en prendre connaissance dans ce salon où tout l'offusque aujourd'hui: les chapeaux de paille des oncles et des cousins coiffent les bustes de terre cuite: la tête de la Lamballe ou celle de la fille de Houdon. Il y a un parapluie et des valises sur le lit de repos. C'est l'invasion familiale despotique. Tout à l'heure, on le forcera à manger; la tante Jeanne voudra le "soutenir" avec des oeufs battus dans du lait comme elle le fit quand, à sept ans, il perdit sa mère. Il veut échapper à ces contingences, aux conseils et aux allusions. Il sort de la maison et soupire.

Il veut se terrer dans une tombe. La basilique est là, énorme, impénétrable à la candeur matinale.

Il entre.

Tout ici est un long aveu de résignation. Une paix morne suinte des ossements des trente-trois évêques allongés sous les dalles. Accoté à la muraille, perforcée régulièrement par le rongement des siècles et pareille à de la pierre ponce, Henri décachète la lettre et lit:

"Maguelone, avril 19..."

"Mon cher enfant,

"Quand tu liras ceci, je serai parti pour le voyage sans retour, et je souhaite que ce soit le plus tard possible. Ne crois pas que ce vœu banal soit uniquement le désir humain de vivre longtemps, bien que l'existence avec toi, mon fils devenu mon ami le plus cher, soit trop bonne pour que je n'aie pas répulsion à la quitter. Cependant, mon désir correspond à un autre sentiment: plus tu seras avancé en âge quand tu déchèreras cette lettre, mieux tu comprendras, moins tu seras enclin à juger sévèrement ma faiblesse qui fut et sera toujours celle de tant d'hommes.

"J'ai — tu commences à la pressentir — une révélation à te faire. Avant, je veux te répéter ce que tu sais: tu m'es infiniment cher, mon sang se retrouve en toi et mon cœur bat dans le tien. Je t'ai vu parfois, toi aussi, sans volonté, par bonté. Et loin de t'en vouloir, je constatais alors que tu étais comme moi, sans défense contre la douleur du prochain et qu'une larme, véritable ou fausse, chez un quémendeur aurait toujours raison de ton énergie. Il faut être dur pour réussir. Sois-le, mon enfant... si tu le peux. Sinon, cela te rappellera le père qui t'a chéri aussi passionnément qu'une mère.

"Hélas! mon Henri, pendant de longues années nous avons été séparés moralement. Quand tu n'étais qu'un petit garçon, j'ai beaucoup souffert de la solitude où me laissait la mort de ta pauvre mère. Un jour, j'ai rencontré une femme: Thérèse Miron, une créature charmante et sans protection, à laquelle je me suis beaucoup attaché. Cependant, je ne l'ai point épousée, par amour pour toi, mon Henri. Et ne sois pas jaloux de cette jeune femme qui est morte il y a de nombreuses années en laissant une fille, une enfant de nous, née aux Acanthes et que nous avons appelée: Maguelone.

"Je ne l'ai pas reconnue, mais — et pourrais-tu m'en vouloir? — je n'ai pu abandonner cette petite. Elle est élevée chez une parente de sa mère: Mme Donat Miron, à Saint-Landry-le-Sauvage dans les Causses, à une soixantaine de kilomètres de Montpellier.

"Aujourd'hui, Maguelone est une adolescente. J'espère vivre assez longtemps pour la marier et, dans ce cas, tu ignoreras toujours son existence. Mais si je dois mourir avant qu'elle ne soit établie, Henri, mon enfant, quelle que soit ta façon de juger ma conduite dans cette circonstance, jure-moi de veiller sur cette jeune fille. Ne l'abandonne pas. Sois un guide, un protecteur. Je te lègue toute ma fortune; je lui laisse cependant une somme de vingt mille francs. N'en sois pas jaloux, toi, mon second moi-même. J'ai si grande foi en ton honnêteté profonde que, sans crainte, je te la confie."

Henri tomba assis sur une pierre tombale.

Une soeur... il avait une soeur! Dans le cœur de son père, un autre amour avait toujours côtoyé le sien sans qu'il le sût. Il sentait maintenant, comme un fantôme brusquement incarné, cette soeur inconnue attachée désormais à lui, pareille à son ombre. Une soeur...

Des larmes de douleur chauffèrent ses yeux. Il éprouvait une peine déchirante en apprenant l'existence de cette jeune fille. Jalousie! Il n'avait pas l'âme mesquine, mais à la pensée qu'une créature avait eu le droit d'écrire à Raoul Brienne: "Cher papa", comme lui-même, il souffrait d'une sorte de trahison. Lui, avait uniquement aimé son père. Raoul connaissait toutes ses amitiés et devinait ses brèves aventures. Tandis que ce père l'avait frustré, trahi positivement avec cette petite!

L'antipathie gonfla le cœur d'Henri. Le nom romanesque et géographique de sa soeur l'irritait. Maguelone!... S'appelle-t-on Maguelone? Quel genre de femme était cette fille? Effrontée et paresseuse, comme tant de ces créatures

vouées dès l'enfance à une vie débauchée. Et la parente? Quelles mœurs? Quel entourage? Cultivée ou ignorante, cette Maguelone? Tenterait-elle de se rapprocher de son frère, de se mêler despotiquement à sa vie, voyant en lui une proie à émouvoir?

Henri suffoqua de colère et de rancoeur. Il se releva, marchant au hasard dans cette basilique dénudée. Le bruit de ses pas lui tenait compagnie. Puis il relut la lettre, la médita... Mais il ne pouvait rester là indéfiniment. Il sortit.

Le bourdonnement de l'oasis pénétrée par l'été l'assaillit, le meurtrit comme un éclat de rire au milieu d'un "Requiem". Entre les arbres, il aperçut les silhouettes de Roger et de Maurice, ses cousins, courant après Gillette, une des filles du métayer. Les jeunes gens la rejoignirent et disparurent dans les ruines de l'évêché. La mort voisine ne les détournait pas des joies viagères. Henri, blessé, s'éloigna et vit Michel Léroutille qui venait à sa rencontre.

—Laisse-moi seul quelques minutes, dit-il vivement au sculpteur.

Dans la maison, toute la famille se restaurait au rez-de-chaussée. Il monta dans la chambre, courut jusqu'au lit. Un gaze voilait le visage luisant et comme humide. Il souleva ce voile. Sur les traits flottait une immense confiance...

Henri soupira. Il savait que cette sérénité classique des visages morts est sans aucune signification. C'est un pur effet physique. Les muscles, noués dans la vie, se relâchent et l'Européen crispé par l'existence occidentale retrouve soudain la placidité des Orientaux, des solitaires, de tous ceux qui ne laissent jamais leurs nerfs se contracter.

Il le savait... Et pourtant son raisonnement s'amollissait au contact de sa douleur. Il ne pouvait s'empêcher de croire que cette confiance exprimée reflétait la pensée même du mort. Non, Raoul n'avait pas trahi son fils, le jeune homme avait été l'enfant chéri, mais il ne doutait pas que Henri protégerait la fille de celle qui avait consolé son veuvage.

Le cœur du fils s'ouvrit de tristesse. Il ne jugeait plus son père. Et penché sur le pauvre être sans volonté désormais, il lui jurait de veiller sur celle qui portait le nom même de la ville morte où elle naquit: Maguelone...

III

A SAINT-LANDRY-LE-SAUVAGE

La torpédo haletait sur la route montante, resserrée entre des mamelons de pierre, couloir où le vent sagittaire jetait sa flèche aiguë. Henri était transpercé par cette pointe et son âme n'avait pas moins froid que son corps.

Son père était mort depuis plus de cinq mois... Jamais encore il n'était allé voir sa soeur, ne pouvant admettre cette rivalité ni lui pardonner son intrusion dans sa vie. D'abord, les vendanges l'avaient retenu aux Acanthes, puis le règlement de ses affaires requit sa présence à Paris. Il ne lui restait plus que quelques centaines de milliers de francs, de quoi se refaire des millions au Brésil, dans les cafètières, lui avait affirmé François Verdier qui, de passage en Europe, offrait de l'emmener avec lui à la fin de l'automne. Il irait. Huit mois encore le séparaient de cet automne.

Il revint aux Acanthes. Et, peu à peu, dans la solitude de la ville morte et malgré les oeillades de Gillette Roussou, il s'ennuya. Alors, une curiosité s'insinua en lui. Il souhaita connaître sa soeur, quitta à se dérober ensuite pour jamais. Sa demi-soeur... Il éprouvait de la répulsion et une fluide attirance.

Enfin, il écrivit à Mme Donat Miron, la parente qui l'élevait, annonçant sa visite. Il était sur le chemin... Et voici qu'une grande pitié l'attendrissait. Habitué à une existence molle, il souffrait que tant de gens vécussent dans ces Causses où la Nature est dure comme un éclat de silex et sur laquelle pèse la discipline protestante.

Et Maguelone, que pensait-elle? Était-elle catholique ou huguenote?

Pas une âme dans ces ruelles. Une odeur de châtaigne grillée sortait d'une maison. Il devait faire bon près de là-tre...

Devant une demeure moins indigente que les autres, il vit une fillette qui, un

morceau de ficelle entre ses dents, un autre dans la main, raccommoait un loquet. Entendant marcher, elle tourna sa figure jouffle de paysanne vers le jeune homme.

Il demanda :

— Madame Donat Miron, s'il vous plaît ?

Il crut d'abord que la fillette ne comprenait que le patois, car ses yeux s'arrondirent et elle considéra Brienne sans répondre. Cependant, elle exhuma de sa bouche près d'un mètre de ficelle qu'elle y avait emmagasiné et dit :

— Té! C'est-y la soeur Donaté que vous voulez dire ?

Soeur Donaté? Mme Miron était-elle religieuse? Il aperçut une petite croix semblable à une girouette surmontant le toit et dit :

— Mademoiselle Maguelone Ferrer habite-t-elle ici ?

— C'est-y que vous êtes M'sieur Brienne ?

Il fut pour dire : "Et vous, gamine, seriez-vous ma soeur?", mais n'en eut pas le temps, car la paysanne poussait la porte et entra en courant dans la maison, criant de toutes ses forces :

— Ma soeur, le v'là! Le v'là, ma soeur!

Henri n'eut qu'à la suivre pour entrer chez Mme Miron.

Au fond d'un couloir il aperçut une grosse femme en tablier bleu qui pétrissait de la farine. En le voyant, elle essuya vivement ses mains et dit :

— Vous êtes sans doute M. Brienne. Nous pensions que vous arriveriez plus tard... Voulez-vous attendre un instant ici ?

Elle s'exprimait bien et la salle où elle l'introduisit était moins barbare que le reste du village. Une vieille et ample commode Louis XV ventrue supportait sur un tapis au crochet une Vierge de Lourdes qui le renseigna sur la religion de son hôtesse. Par la porte entrebâillée, il entendait des voix d'enfants — cinq ou six peut-être — chantant une ronde. Il comprenait. Soeur Donaté devait tenir une petite classe. Maguelone était-elle élève ou monitrice? A la pensée de la voir bientôt, sa curiosité se changeait en émotion, car le lieu si âpre de son enfance l'émouvait et il lui plaisait qu'elle eût été élevée par une religieuse.

Enfin, Soeur Donaté reparut, débarrassée de son tablier et sa forte poitrine asservie par un châle noir. Elle s'excusa de l'avoir fait attendre et lui parla de son ordre religieux laïcisé depuis vingt-cinq ans. Ayant de très petites rentes, elle s'était retirée dans son village natal :

— Cette maison fut celle de mes parents, dit-elle, mais je n'ai retrouvé personne. La mort avait tout fauché. J'apprends à lire aux enfants du pays et je fais le catéchisme à quelques-uns, car je suis une des rares familles catholiques au milieu de protestants.

Puis, abordant le sujet réel :

— C'est ici que j'ai élevé ma petite-cousine Maguelone quand sa mère fut morte. Deux ou trois fois M. votre père est venu la voir.

Deux ou trois fois seulement! Henri fut à la fois surpris, heureux et attristé. Il n'avait pas à être jaloux d'une enfant abandonnée dans ce dur village.

— L'hiver doit être rigoureux à Saint-Landry, dit-il, retardant par une timidité subite le moment de connaître sa soeur.

— Il est terrible. Peu de neige, mais un vent qui vous coupe comme une faux. Par contre, en été, on mange de la poussière. Mais votre soeur vous racontera tout cela mieux que moi. Elle pense beaucoup à vous depuis que le testament de M. Brienne lui révéla votre existence... Nous ne savions du reste ni l'une ni l'autre quels étaient vos sentiments à son égard. Votre lettre annonçant votre venue lui fit grand plaisir. Elle craignait que vous vous refusiez à la connaître.

— Cela n'a jamais été mon intention, dit-il vivement.

Soeur Donaté ouvrit la porte et fit un geste dans le couloir. Une jeune fille parut.

Il la regarda avec une surprise peu à peu enchantée...

Cette enfant née à Maguelone, au bord des étangs, semblait porter sur elle comme un collier de tubéreuses, leur alanguissement passionné. Dans son visage d'ivoire lisse, la bouche petite et vive s'arrondissait en fleur de grenadier et les

yeux, revoilés de paupières bleuâtres, les yeux trop longs, expirants et brillants entre les cils compacts, étaient chargés d'une nostalgie de captive.

Mais l'émotion esthétique fut de courte durée. Il prit les mains de la jeune fille, l'amena près de la fenêtre, cherchant vainement sur le pur visage d'une coulée sarrasine les traits de son père. Non, rien, rien de Raoul Brienne, ni ses cheveux châtain, ni ses yeux gris. L'île de France d'où venaient tous les Brienne n'avait laissé aucune empreinte. Pourtant elle était, elle devait être, puisque son père le lui avait dit, la fille de Raoul, la créature du même sang que lui, Henri. Sa soeur... était-ce vraiment possible?...

Pour la première fois, ce mot de "soeur" l'emplit de douceur; son hostilité mourait devant cette brune adolescente effarouchée. Il était donc le soutien naturel, le guide, le protecteur de cette Maguelone, en dehors du notaire indifférent qui remplissait les fonctions de tuteur légal. Alors une affection soudaine, forte et émue comme celle qui, en une seconde, lie le père à son enfant nouveau-né, le pencha sur Maguelone, et il dit son nom qui le charmait maintenant, tant il la trouvait à l'image du pays languide, enveloppé de rêves...

Spontanément, il attira sa soeur dans ses bras et l'embrassa.

Elle éclata en sanglots. Interdit, il se recula un peu. Il avait cependant l'habitude des jeunes filles, mais celles qui venaient travailler dans ses vignobles étaient vives, hardies, vibrantes de rires; les autres, de son monde, à Paris, parlaient et se coiffaient bizarrement. Maguelone était différente comme un arbre exotique au milieu des fleurs connues.

— Elle est très émue, disait Soeur Donaté. Je vous l'ai dit, nous ne savions pas du tout quels étaient vos sentiments à son égard.

Il regretta de ne pas être venu tout de suite vers cette jeune soeur captive dans la prison de rocs. Il prit sa pochette de soie et, doucement, essuya les beaux yeux, les longs cils lustrés, murmurant :

— Je vous en prie, ne pleurez pas. Vous sentez bien que je ne vous suis pas hostile. Mon père vous a confiée à moi et il faut désormais me considérer comme votre frère et votre plus sûr ami. Maguelone.

Elle joignit les mains — geste familier aux jeunes filles pieuses — et le regarda avec une reconnaissance éperdue. Puis :

— J'ai reçu votre lettre me donnant quelques détails sur la mort de mon père. Il est enterré au cimetière de Ville-neuve-lez-Maguelone ?

— Oui. Il y avait fait construire une chapelle pour être plus près des Acanthes qu'il aimait beaucoup.

— Pourrais-je vous prier de mettre des fleurs de ma part sur sa tombe ?

Il ne répondit pas, ému par cette pensée. Elle interpréta mal son silence et ajouta très vite :

— J'ai quelques économies que je vous remettrai pour cela.

— Oh! dit Henri, ne parlez pas ainsi... Un jour, je vous emmènerai là-bas en auto avec Mme Miron. En trois heures, vous y serez.

— Merci, dit-elle... Comme vous êtes bon!

Brienne sourit. Toute cette gentillesse — voulue peut-être, mais si timide — plaisait au jeune homme. Il avait devant lui une adolescente qui baissait les yeux comme une jeune fille de 1850 et sans hypocrisie mais par obéissance à des principes devenus une seconde nature à laquelle elle céda spontanément.

Soeur Donaté disait :

— Maguelone est en train de peindre un très joli cadre pour le portrait de son père.

— Elle sait donc peindre ?

— Oh! un peu d'aquarelle, mais votre soeur a reçu une instruction poussée... Mag, allez chercher le cadre dans la salle d'études.

Pendant l'absence de la jeune fille, il souleva le rideau de mousseline de la fenêtre et regarda dehors.

De ce côté, la maison dominait un ravin. En face, un mamelon pierreux, couleur de plomb. Le ciel, plombé aussi, pesait dessus. Les mots du poète lui vinrent à l'esprit : "O désolation, désolation sans beauté!..."

— C'est le Mur des Huguenots, dit la religieuse en désignant le mamelon abrupt. Sous Charles IX, du sommet du plateau, on a précipité dans le ravin des centaines de protestants!

Et c'était devant ce dur rappel des guerres civiles que Maguelone avait passé son enfance. Comment n'aurait-elle pas été imprégnée de nostalgie, cette jeune captive qui peut-être se souvenait, devant cette muraille, du jardin des Acanthes et de tout le libre horizon en écharpe bleue à l'entour...

Mais la jeune captive reparut, souriante, animée maintenant en présentant le cadre qu'elle peignait. Avec un pinceau mouillé d'or, elle esquissait sur la soie des couronnes de lauriers charmantes.

— Vous avez pu vous procurer de la poudre d'or ici? interrogea-t-il en riant.

— Ici, dit-elle, oh! non. C'est Didier qui me l'a rapportée de Montpellier avec le cadre.

Il allait demander qui était ce Didier complaisant quand Victorine, la gamine qui l'avait annoncé, entra, tenant sur un plateau les gâteaux que Soeur Donaté avait préparés. La religieuse invita Brienne à goûter avec elles et Maguelone sortit de la commode des serviettes dont l'une servit de napperon. Au lieu de thé, ce fut du café qu'on apporta. Maguelone servit.

Henri examinait ces deux femmes vivant dans ce village grelottant, n'ayant pas de relations, forcées de s'occuper du ménage et de coudre leurs robes et qui, pourtant, connaissaient les usages. Excellente bourgeoisie française qui ne perd jamais sa bonne grâce. Il souriait d'être servi par cette jeune sarrasine aux cils pudiques et suivait des yeux sa mince silhouette un peu inclinée, fléchissant sous une dolence béréditaire. Il eût voulu connaître les pensées de cette petite tête chargée de cheveux noirs aux reflets d'écaïlle comme des traces de henné et une telle douceur l'envahissait qu'il eût aimé rester là dans ce lieu vieillot et pur...

Mais il fallait repartir dans la nuit, sur les routes en couloir où s'élançait le vent. Sa soeur lui dit, quand il se leva pour prendre congé :

— Embrassez pour moi Maguelone et ses vieilles pierres dont je me souviens si mal! Embrassez le soleil!

Il promit de revenir bientôt. Et, disparaissant dans la nuit lacérée de mistral où tombaient les premiers flocons de neige, il souffrait de laisser derrière lui, dans l'ombre huguenote, la jeune captive aux longs cils...

IV

DIDIER

Quinze jours plus tard, Henri retournait à Saint-Landry.

Il gelait. Le ciel, d'un bleu coupant, luisait au-dessus des rocs trop gris pour refléter le dérisoire soleil. Les Causses ne sont le miroir d'aucune saison : le printemps y écorche ses ailes, l'été y déchire sa robe. "Comme je m'ennuierais dans ces affreux villages!", songeait le jeune homme opposant à ces steppes la vision des étangs mêlés de ciel où le mot "suave" acquiert toute sa valeur. Tandis qu'ici...

Saint-Landry parue et Maguelone, ayant aperçu son frère, vint à sa rencontre. Il lui dit :

— Vais-je vous emmener aujourd'hui faire une promenade aux environs ?

— C'est impossible, dit-elle, je suis seule à la maison. Soeur Donaté a été appelée tout à l'heure près d'une malade. Mais je puis faire quelques pas dans le village.

Il n'osa objecter que les buts immédiats lui semblaient peu attirants. Maguelone, sous son chapeau orné d'un voile de crêpe, avait l'air d'une Pharaonne. Il mit son bras sous celui de la jeune fille. Par une ruelle où picoraient des poules, ils gagnèrent une espèce de balcon dominant le ravin pas assez profond pour être impressionnant. Au fond, une rivière solidifiée par la gelée demeurait immobile. En face, le Mur des Huguenots se haussait, plombé et de mauvaise humeur. Maguelone dit à son frère :

— Un touriste affirmait l'année dernière que cette vue rappelle Tolède et ses précipices arides.

Il se récria. Il connaissait la sèche et exaltée ville espagnole, couleur de gre-

nade et de cuir de Cordone et, comme ce cuir, toute gaufrée de beaux monuments et patinée d'ors fauves.

— Par temps gris, Saint-Landry est à l'image de ces vers du Dante : "Il est en enfer un lieu appelé Malebalge, tout de pierre couleur de fer..."

Mais, craignant d'attrister sa soeur, il changea d'entretien :

— Maguelone, soyez sincère : saviez-vous que vous aviez un frère ?

— Non, dit-elle, je ne m'en doutais pas. D'après quelques paroles de mon père, je pensais avoir des soeurs et ajoutait-elle naïvement, je rêvais tant d'un grand frère!

— Vraiment? dit-il en riant, amusé d'étudier pour la première fois une jeune fille qui, ne voyant pas en lui un prétendant possible, laissait glisser tous les voiles charmants de son âme.

— Je m'imaginai, reprit-elle avec vacuité, qu'un grand frère était un peu comme un chevalier, toujours prêt à vous défendre, à vous gâter!

— Détrompez-vous! Rien de plus mal élevé, en général, qu'un frère avec sa soeur, surtout quand la différence d'âge entre eux est minime. Monsieur a été trop grondé devant Mademoiselle pour qu'elle le respecte et ils se sont trop battus pour éprouver beaucoup de tendresse.

A part lui, il ajouta : "Quant à gâter leur soeur, jamais! Quand ils ont un peu d'argent, ils achètent des femmes."

Elle répondit, pensive :

— J'envisage toujours Marthe, une de mes amies, qui parfois se promène avec son frère aîné, un lieutenant!

— Enfin, vous l'avez ce compagnon désiré! Rien ne vous empêchera de vous promener avec moi si vous le voulez.

Il pensait, maintenant qu'elle avait sans doute voulu sortir pour faire voir son frère à ses amies embusquées derrière les vitres. Cette ruse innocente l'amusait. Il fut surpris qu'elle acceptât sa proposition de promenade avec ce petit air mélancolique qui, en l'étreignant souvent, accentuait la moue de ses lèvres.

Maguelone rêvait...

Elle le trouvait séduisant, ce grand jeune homme, mais elle songeait avec détresse, qu'ils ne vivraient jamais ensemble et que, dans son monde, il rougissait de cette demi-soeur. Sans doute n'avait-il jamais parlé d'elle à quiconque et Maguelone n'osait l'interroger sur sa famille, sur ses oncles et ses cousins... Elle baissa ses paupières aux longs cils d'ombre et soupira. Henri lui demanda de raconter sa vie.

La douceur de la voix de son frère le détendit. Elle lui conta l'emploi de son temps. Elle faisait la classe toute la journée, sauf le jeudi et le dimanche, et déjeunait toutes les semaines chez des amies, loin du village. Quelquefois, elle était allée jusqu'à Montpellier avec Soeur Donaté pour des achats.

— Il y a douze ans que je n'ai vu la mer! dit-elle.

— Est-ce possible! Et Palavas-les-Flots est à trois kilomètres de Montpellier.

Un quart d'heure en train, vous y étiez!

— Oh! je rêve tant d'un horizon sans limites! dit-elle, animée et semblant émerger des siècles de rêves... J'imagine une clarté suspendue et rien au-dessous que des couleurs irisées, opalisées.

Brienne sourit aux "opales" et aux "irisations" de cette pensionnaire et, apercevant à trente mètres de lui la frontière morne du Mur des Huguenots, il comprit subitement pourquoi cette enfant, parfois ardente comme une braise vive, s'éteignait souvent. Ce Mur étouffait la flamme. C'était de trop soupir vers un horizon sans bornes qui donnait à son étroit visage cette expression de captive. Jamais sultane derrière les grilles des moucharabiens n'avait été plus prisonnière que cette enfant exilée dans cette bourgade.

Henri pensa de nouveau à sa villa cernée de lumière et trouva que son père avait été cruel avec Maguelone. Mais, ne voulant pas se plaindre, elle ajoutait :

— Heureusement, je lis beaucoup pendant les veillées avec Soeur Donaté.

— Justement, je vous ai apporté deux livres... Vous feront-ils plaisir ?

Il alla chercher dans l'auto un paquet contenant "Les Vivants et les Morts" de la comtesse de Noailles et "La Petite Fille de Jérusalem" de Myriam Harry.

Elle connaissait déjà ces deux auteurs, elle les aimait comme des magiciennes qui lui apprenaient à métamorphoser sa vie et répandaient sur elle les jardins de France et de Sicile, les souffles des roses persanes et des magnolias hindous.

Cela, Maguelone l'exprimait avec gaucherie à son frère et lui la sentait affluée par la solitude. Avec joie il eût causé longuement avec elle, feuilletant son esprit comme on feuilletait un livre de contes. Entre chaque repli de la pensée de la jeune fille, de belles lectures avaient laissé une fleur séchée ou un peu de poudre odorante...

Mais Soeur Donat parut devant eux. La malade qu'elle était allée soigner était toujours en danger. Elle chargea Maguelone de la remplacer et le jeune homme admira la docilité de sa soeur partant sans protester près de la payanne. Dès qu'elle se fût éloignée, Soeur Donat dit à Henri en l'entraînant vers la maison :

— Je l'ai envoyée là-bas parce que je désire vous entretenir à son sujet.

— Je vous écoute.

— Lors de votre première visite, nous n'avons guère eu le temps de causer. Il fallait que vous fissiez connaissance avec votre soeur.

— Elle me devient très chère; je la sens douce et bonne.

— Son avenir vous intéressera donc.

— Elle est encore bien jeune...

— Elle a plus de dix-huit ans.

— S'agirait-il d'un mariage?

— Précisément. Mag est recherchée par un jeune homme d'ici, Didier Paurel, un propriétaire bourgeois, assez belle fortune, excellente famille, seul enfant et vivant avec sa mère. Il adore ma petite-cousine. Et je me hâte d'ajouter que Mme Paurel l'aime aussi. C'est un parti. Du reste, M. votre père était enchanté de cette solution.

Henri écoutait, surpris que sa soeur ne lui eût pas parlé de ce projet. Mais il dit, spontanément :

— Chère madame, je n'aurai qu'à approuver cette union si elle plaît à Maguelone et à votre agrément.

— Vous connaissez sans doute la future demeure de votre soeur, dit la religieuse. N'avez-vous pas remarqué, en venant, un peu avant le village, une grande maison grise?

— Oui, une bâtisse rude et sans caractère.

— Ici, on appelle cela "le château". Quant au Paurel, je n'en puis dire que du bien. Didier est depuis longtemps épris de Mag; c'est un garçon sérieux. Je ne regrette qu'une chose: son protestantisme. Mais il y a si peu de choix, dans ce pays de parpaillots! Vous allez le voir aujourd'hui avec sa mère.

— Ah! dit Henri.

— Ils vont ont vu passer en automobile et m'ont fait dire qu'ils désiraient faire votre connaissance. Ils seront ici tout à l'heure, avant le retour de Maguelone.

Brienne demeura silencieux. Assez imaginaire, il ne put s'empêcher de se représenter le prétendant de sa soeur. La maison des Paurel lui semblait morne et bien huguenote... Comment était le conquérant du cœur nostalgique de la jeune captive? Il fallait être un peu artiste pour lui plaire. Était-ce par pudeur amoureuse qu'elle lui avait caché ce projet?

Soeur Donat, qui regardait par la fenêtre, interrompit la rêverie du jeune homme.

— Les voilà! dit-elle.

Elle alluma une lampe à pétrole puis se précipita pour ouvrir.

Il entendit :

— Quelle bonne surprise, chère madame Paurel, si je m'attendais...

— Ma Soeur, je viens par hasard...

La religieuse s'effaçait pour laisser entrer dans le parloir.

Mme Paurel, grande, sèche, le front haut sous une toque noire, avait l'air despotique de Jeanne d'Albret. Derrière elle, Didier.

De taille moyenne et déjà menacé d'embonpoint, avec la face large de Silène, l'homme avait le teint congestionné d'un fort mangeur et l'habillement d'un chasseur. Henri devina un être d'une grosse sensualité qui, matée par la discipline religieuse, s'épanchait en chasses et en repas plantureux.

Soeur Donat fit les présentations. Didier ouvrit la bouche. Probablement pour parler. Mais sa mère dit aussitôt :

— Nous avons bien connu votre père, monsieur, et nous déplorons sa disparition soudaine... La mort fut-elle vraiment subite?

Henri donna des détails, ces détails qui semblent chaque fois soulever le couvercle de la bière. Mme Paurel soupira.

— La dernière fois, dit-elle, qu'il vint à Saint-Laudry, nous l'avions invité au château avec Maguelone pour lui présenter mon fils et lui soumettre nos projets.

Henri répondit courtoisement qu'il était heureux que sa soeur fût recherchée par une des notabilités du pays.

Au mot "notabilités", Didier eut un sourire satisfait. De nouveau, il ouvrit la bouche et prononça :

— Je connais...

Ce fut sa mère qui acheva :

— Maguelone depuis sa petite enfance. C'est une enfant excellente et qui nous aime beaucoup.

Elle commença en litanie l'éloge de la jeune fille. Mais elle envisageait son charme sous un angle spécial. L'élégance exotique de cette adolescente, la somme de poésie qu'elle recelait comme un parfum ne séduisait point Mme Paurel. Approuvée par Soeur Donat — que ces louanges atteignaient par ricochet — elle parla de ses vertus ménagères. Mme Paurel se promettait de lui communiquer des secrets culinaires et Didier poussa alors quelques "hans" de satisfaction. Enfin, Mme Paurel s'arrêta, disant :

— Ne pourrions-nous parler plus longuement au château?... Venez déjeuner avec nous un jour de la semaine prochaine. Mardi, mercredi... Préférez-vous mercredi? Mais si! Soeur Donat viendrait avec Maguelone et nous vous ferons voir nos vignobles, les seuls de la région.

— Oh! dit Paurel, tandis que sa mère parlait à la religieuse, nous faisons un petit vin pierreux pas fameux mais qui, même en piquette, a du goût!

— On gagne mieux dans les vins bon marché que dans les autres, dit Henri. Chez moi, j'ai des plants américains passables.

Il ne put continuer, Mme Paurel prenait congé et ils se séparèrent.

Mais quand ils eurent disparu, Henri se tourna vers Soeur Donat.

— Chère madame, pourriez-vous me dire franchement pourquoi Mme Paurel, de qui le fils est riche et point bossu, désire le marier à Maguelone, enfant naturelle, sans fortune?

La religieuse avoua :

— Elle a été longtemps opposée à ce mariage... Avez-vous remarqué son despotisme?

— Il est criant. Elle coupe la parole à son fils comme à un palefrenier!

— Didier n'est pas un sot, croyez-moi. Seul, il est assez entendu. En présence de son excellente et terrible mère qu'il appelle la Régente, il a l'air d'un imbécile... Parfaitement, d'un imbécile! Eh bien! l'idée qu'elle pourrait avoir une bru qui voudrait commander au château met Mme Paurel en fureur. Elle recherche Mag parce qu'elle la sait douce, passive. Avec elle, sa régence durera tous les jours. Ah! j'entends ma grande fille qui rentre. Attendez-nous un instant... Elle n'est pas bien remise d'une grippe récente et je vais lui faire boire du lait chaud.

Elle sortit du parloir. Henri demeura seul, attristé.

Didier... Était-ce le jeune émir rêveur qu'il avait imaginé pour sa soeur! Était-il possible que la mince sultane fût éprise de ce garçon encombré de matérialisme? Elle, pensive, mal réveillée d'un songe millénaire, près de ce Didier déjà bedonnant? Il ne pouvait l'admettre. Il était choqué. Si elle rougissait d'amoureuse confusion en tendant parler de Paurel, il sentait qu'elle perdrait toute valeur poétique à ses yeux. Puis il s'accusa de "littérature" et de manquer d'esprit pratique: ce mariage n'était-il pas la meilleure solution? Mais Maguelone, au nom fluide comme les étangs, embrassée par ce Didier!...

Elle entra dans le parloir.

— J'avais peur de ne plus vous retrouver, dit-elle avec un demi-sourire inquiet.

Sans la quitter des yeux, épiait son impression, il dit :

— Je viens de voir une personne qui vous est bien chère: Didier Paurel.

— Lui! dit-elle vivement. Avec sa mère?... Ce sont bien eux que j'ai aperçus en auto dans la grand'rue.

Une anxiété remplissait les yeux exultants et brillants. Il ajouta, hypocrite :

— Il était regrettable que vous ne fussiez pas à la maison.

— Ils vous ont parlé de moi?

— Certes, et ils m'ont invité à déjeuner chez eux, mercredi prochain, avec vous et Soeur Donat.

Les yeux baissés, ses cils battaient faiblement sur ses joues roses de froid. Puis, brusquement, regardant Henri bien en face, elle dit, forçant sa timidité :

— Si Didier voulait que je l'épouse maintenant, que diriez-vous?

— Maguelone, c'est à moi à vous demander ce que je devrais répondre!

— Vraiment, vous me laisseriez choisir la date? demanda-t-elle, soudain ardente, flambante tout entière.

— Certainement.

— Alors, dites que vous me trouvez trop jeune, allégez mon grand deuil, dites tout ce que vous voudrez, mais reculez la date!

— Vous ne l'aimez donc pas, Maguelone? interrogea-t-il avec joie en prenant les mains de la jeune fille.

— Mais si, dit-elle vivement, mais si... Je l'aime bien. Je l'estime. Enfin, je n'oublierai jamais qu'il a pensé à moi qui suis sans nom ni dot. C'est très bien de sa part.

— Bah!

— Aussi, reprit Maguelone gravement je l'épouserai plus tard. Mais, justement, puisque nous devons être ensemble toute la vie, inutile de se presser... N'ai-je pas raison?

— Ma petite soeur, dit Henri avec une joyeuse douceur, ce n'est jamais moi qui vous forcerai à vous marier, contre votre gré. Je ne veux pas sceller sur ma petite Sarrasine la lourde pierre du mariage sans amour!

Il songeait au sombre château des Paurel, à tout le village verrouillé dans ces Causses et suant la laide tristesse des prisons. Il était heureux que sa soeur fût d'âme aussi fine qu'il l'avait supposé et que les avantages matériels de son mariage avec Didier ne la tentassent point. Et une pensée le traversa: faire évader la captive, lui révéler les grands horizons fleuris de beaux nuages, les étangs où se dilue l'arc-en-ciel... Brusquement, sans plus réfléchir, il dit à Soeur Donat qui entra :

— Madame, vous m'avez dit tout à l'heure que Maguelone se remet mal d'une grippe. Savez-vous ce que j'ai résolu? Avec votre agrément, je vais traiter cette fillette comme on traite les petits coqueluchoux: en la changeant d'air, en l'emmenant aux Acanthes pendant quelques semaines.

— Aller aux Acanthes! s'écria Maguelone... Vous ne dites pas cela par jeu?

— Je dis cela parce que j'estime qu'un tel séjour vous est nécessaire... N'est-ce pas chère madame, que cette petite fille doit faire une cure de soleil et d'espace? Vous me la confiez?

— Mon Dieu, dit Soeur Donat, laissez-moi réfléchir. Votre proposition m'ahurit un peu. Maguelone et moi ne nous sommes jamais quittées. Alors...

Mais, devant le regard suppliant de la jeune fille, elle ajouta, tout en remuant la mèche de la lampe pour cacher le tremblement de ses mains :

— Je ne voudrais pas la priver d'un changement d'air et je suis persuadé que je ne saurais la confier à personne de plus sûr qu'à son frère. Mais pour peu de temps: huit jours...

— Vingt et un, le temps d'une cure!

— En tout cas, elle ne peut partir maintenant.

— Remettons cela à mercredi prochain, après le déjeuner chez les Paurel.

Maguelone dansait, petite fille affolée de joie. Enfin, elle se jeta au cou de la religieuse en répétant :

— Je reviendrai bientôt... Je ne voudrais pas vous laisser longtemps seule.

— Mais, objecta la religieuse, qui m'aidera à faire la classe? Et qui s'occupera des lapins? Et les carreaux que tu devais polir?

Henri n'écoutait pas les réponses de sa soeur. Ces humbles détails de ménage

dépoétisaient la mince sultane, mais, en même temps, la rendaient plus vivante, moins conventionnelle. Maguelone lisait la comtesse de Noailles... et, montée sur un escabeau, elle nettoyait les vitres! Il allait la débarrasser de toutes ces scories et dit :

— Aux Acanthes, ce sera le repos complet!

Elle le regarda, animée, et dit :

— Ah! je pensais bien que ce devait être charmant d'avoir un grand frère, mais je ne croyais pas que cela fût aussi délicieux!

Et elle se sauva hors du parloir, intimidée par cet aveu tandis qu'il riait, s'amusant franchement.

Mais Soeur Donat, silencieuse, regardait vers le passé, quand elle avait à elle seule la jeune fille. Maguelone s'évadait; son frère, hier encore inconnu, surgissait dans sa vie, l'enlevait et sa tendresse — plus intuitive que tous les raisonnements — pressentait un péril, là-bas, dans le pays des miroirs allongés.

V

METAMORPHOSE

Il enlevait la captive, l'emportait vers la lumière et, tandis que son auto suivait les routes déjà chargées de nuit, il sentait à son flanc cette présence délicate.

Soeur Donat, à l'arrière de la voiture, lui semblait la duègne du répertoire. La voyant inquiète au moment du départ, il avait prié la religieuse de venir passer quelques jours aux Acanthes. Il désirait qu'elle se rendit compte par elle-même que Mlle Ferrer serait dans un lien respectable. Les fameux lapins faillirent retenir Soeur Donat. Heureusement, Victorine, la mangeuse-de-ficelle, promit de s'en occuper chaque jour. Les préparatifs furent vite faits. Ils partirent. Maintenant, les cris étouffés de la bonne Soeur pendant les virages le divertissaient. Et puis ce Parisien assez libertin s'amusait d'être subitement un jeune homme "comme il faut" et il se plaisait à outrer sa solennité, étant encore à l'âge où l'on exagère facilement toutes ses attitudes. N'avait-il pas subitement chargé d'âme? Quel changement pour un garçon accoutumé à effeuiller la vertu des femmes! Mais, pour lui, sa soeur n'était pas une "femme".

— Ces lumières, là-bas, serait-ce déjà Montpellier? demande Maguelone.

C'était Montpellier. Ils atteignirent la ville de grâce et de force. Construite en grande partie sous Louis XIV par l'architecte Daliver, elle recèle un peu de la royale élégance — si fastueuse — de Versailles dans les frontons de ses hôtels particuliers. Mais le moyen âge vit encore dans sa cathédrale, héritière de Maguelone-la-Moniale, et dans son Université. Bastille de l'intelligence au milieu des vignobles trop enivrants, Montpellier est un cerveau sous une perruque du Grand Siècle.

— J'ai fait mes études ici, dit Soeur Donat.

Les éclairages des magasins flambaient, les réchauffant. Une brise molle soufflait de la mer voisine et, par contraste avec le froid anguleux de Saint-Laudry, semblait chaude.

Très vite, ils dépassèrent la ville. Comme ils plongeaient dans la campagne, la lune émergea à l'horizon.

Maguelone regardait autour d'elle: la nuit claire flottait en poudre bleue, sans peser sur la terre. Pas une montagne pour murer l'horizon, une immensité peu à peu blanchie par la brume lunaire.

Alors, de chaque côté de la route conduisant à Palavas, elle distinguait les étangs. Envahis de lune, ils s'épalaient en flaque de mercure; ils touchaient à la route, et l'auto semblait filer à la surface même de leurs eaux. C'était une randonnée aérienne au pays des ombres. La mer approchait. La tiédeur augmentait.

Jamais la jeune fille n'avait senti autour d'elle un aussi vaste espace. A Saint-Laudry-le-Sauvage, le clair de lune était tout de suite étranglé par des pans d'ombre. Ici, il nageait librement dans la lune.

— Maguelone, la mer!

Elle se haussa. Ce n'était qu'une bandelette d'un bleu clair-obscur, la lune y dessinait un chemin pâle qui remontait vers l'infini.

—Comme ce pays est doux! murmura-t-elle.

—Il est à votre image, Maguelone.

Brienne pensait profondément ces mots et se rappelait un crépuscule d'été, quand, en apercevant cette contrée d'eaux sereines, il avait compris qu'elle était le lieu de la tendresse et souhaité voir un jour dans ce cadre une telle créature. Le rêve se réalisait. Que l'adolescente aux longs yeux fût sa soeur, qu'elle fût brune comme une Sarrasine et non claire comme un lis des sables ainsi qu'il l'avait imaginée, cela ne retirait rien à la suavité. Il ajustait son rêve à la réalité.

Enfin, sur l'horizon cendré, un panache noir se précisa. Il murmura le nom de la ville-morte: Maguelone.

L'auto atteignit les premiers arbres, un groupe de pins parasols de velours sombre, arbres aussi fiers que les plus beaux de la campagne romaine.

Dans la nuit, deux fenêtres brillent, une voix cordiale s'élève au milieu des aboiements de Castor et de Pollux.

—Monsieur a fait un bon voyage? Et les dames aussi?

—Oui, Marius... Occupez-vous de l'auto, nous gagnons la maison.

Tout engourdi, Maguelone descend de voiture. Sur le seuil de la maison, Rosa les accueille avec des exclamations et s'essuie les yeux — machinalement — en rappelant qu'elle a vue "la millette" à sa naissance. Maguelone sourit et tombe enfin dans la rose lumière d'un salon.

De grosses bûches flambent dans la cheminée et elle admire ravie — âme et corps pénétrés de bien-être — cette grande pièce tendue d'une cretonne à rinceaux fleuris. Des détails frappent cette enfant naïve comme des signes de splendeur délicate: un lit de repos encombré de coussins où bassillent des broderies métalliques, l'épaisseur du tapis sous ses souliers rustiques.

Brienne entraîna ses invitées dans la salle à manger.

—Comme c'est joli, ici! dit Mlle Ferrer d'un ton respectueux.

Il s'amusa franchement:

—Mon père serait flatté de vous entendre. Amateur de vieilleries, il en a rapporté de tous les coins de France. Voici la huche à pain provençale et des pichets de Rouen. Père prétendait que les hommes savent aussi bien que les femmes disposer un intérieur.

—Il s'y connaissait certainement mieux que moi ou Mme Paurel, dit Soeur Donat.

—Vous faites du feu dans toutes les pièces? disait Maguelone en regardant admirativement la cheminée de la salle à manger, combien de fleurs de flamme.

—En l'absence du chauffage central, c'est encore le plus sûr moyen d'avoir chaud!

—Oh! à Saint-Laudry on trouvait le froid si naturel!

Elle remonta ses minces épaules au souvenir du manteau de fonte qui souvent tombait sur elle, là-bas, dans les Causses.

Si le salon était un bosquet, la salle à manger ressemblait à une volière car, sur la cretonne vieil or, jouaient des paradisiers aux teintes vives, rappelant ces chinoïseries qui faisaient fureur sous Louis XV.

—Avec ses cheveux, ses yeux sombres, son teint orangé par la lumière, Maguelone a l'air d'une petite idole fardée d'or, n'est-ce pas ma soeur? dit Henri.

—Idole? Non: un ange, rectifia Soeur Donat.

Il sourit. Ange, idole... Décidément, il était emporté sur les ailes de la poésie. Mais il toucha brusquement la terre en entendant la religieuse qui disait, inquiète:

—Pourvu que Victorine ne ferme pas le soupirail de la cave!... Blanchet ne pourrait pas rentrer!

—Qui est Blanchet? demanda Henri.

—Un chat borgne et adoré, répondit Maguelone.

—Maguelone, dit Soeur Donat, on n'adore que Dieu!

—Oh! fit le jeune homme, il est d'usage d'outrager ses paroles en parlant des animaux. Cela fait partie du plaisir d'en avoir! Et Maguelone retrouvera ici de puissants et nombreux motifs d'adoration, car nous sommes infestés de rats!

Puis, pour complaire à son hôtesse, il mit la conversation sur la ville morte!

—Vous n'ignorez pas, ma soeur, que Maguelone-la-Moniale était jadis une rose ardente de charité? Les pauvres avaient ici un sûr asile. Ainsi cette petite cité était d'âme franciscaine bien avant que saint François eût crié: "La pauvreté est une soeur divine."

—Mais jadis elle fut sarrasine, phénicienne même! dit Mag.

Il approuva.

Soudain, Henri demanda à sa soeur: —Regrettez-vous le déjeuner au château Paurel.

Ils éclatèrent de rire tous deux, revoyant en pensée la grande bâtisse glaciale.

Sombre extérieurement, elle était encore plus sombre à l'intérieur. Considérant le jour comme suspect, les Paurel ne l'admettaient dans les pièces qu'avec circonspection. Doubles rideaux, vitrages et stores, comme autant d'octrois, le dépouillaient au passage de sa luisance. A l'absence de tapis on devinait l'avarice, et à l'absence de tout objet d'art, le manque de goût.

Cependant, Mme Paurel avait soigné le menu et Didier sortit des vins d'une chaleur toute catholique. Mais quelle pauvre conversation, et de quel poids était sur les convives le sourire restreint de Mme Paurel! Henri admirait la douceur de Maguelone écoutant sans impatience la conversation utilitaire et sans un mot superflu de la Huguenote. Enfin, Didier, très bon tireur, parla chasses. Brienne devinait en lui le mari pesant qui abandonne sa femme toute la journée pour s'enfoncer dans les taillis humides et qui, le soir, honore sa compagne, en guise de cour, des bouffées de sa pipe, de quelques grognements et de l'odeur de ses bottes fumant sur les chenêts.

Après la visite aux vignobles fort importants, Didier prit le bras de Maguelone tandis que Mme Paurel entretenait Brienne.

—Elle a insisté sur un mariage prochain, redisait maintenant Henri à sa soeur, mais j'ai objecté notre deuil. Didier est impatient, paraît-il. Il vous aime depuis l'enfance!

—Non, Didier ne me courtise que depuis deux ans. Avant, il était épris d'une jeune fille de Beujaloux: Henriette Monnet qui, dit-on, ne se console pas d'avoir perdu son amour!

—Affaire de goût.

En silence, Rosa desservait autour d'eux, puis elle demanda la permission de présenter à l'ancienne religieuse ses trois garçons et ses deux filles. Joseph, l'aîné, était de passage dans sa famille. Débardeur au port de Sède, c'était la gloire des Roussou car, au moment des Joutes, il se révélait le meilleur jouteur de la région. Gilles et François travaillaient aux Acanthes ainsi que Maria et Gillette. La beauté commune et fraîche de cette dernière, son air dévêtu même dans le corsage le plus montant choquèrent Soeur Donat et sa petite cousine.

Mais le voyage en auto avait fatigué les deux femmes, elles refusèrent le café. Henri croyait voir sa soeur s'enliser sous le sable léger du sommeil...

—Je vais vous montrer vos chambres.

Elles le suivirent, s'arrêtant à chaque marche de l'escalier devant les aquarelles qui répandaient sur les murs tous les tons des étangs: couleur de chrome à midi, vert véronèse, garance, bleu Murillo à grandes coulées d'ombre quand vient la nuit.

La chambre destinée à Maguelone était également tapissée de toile de Jouy.

—Oh! dit-elle, j'aurai l'air de vivre dans un livre d'images!

Elle examina les petites scènes Louis XVI pleines de cornemuses et de houlettes: "Le joueur de vielle", "Le doigt coupé", "Dites merci!"... Puis elle s'écria:

—Oh! du feu même ici!

Enfin, tournant sur elle-même, elle demanda ingénument:

—Et le lit?

Il rit en écartant des rideaux qui, dans une alcôve, dissimulaient un lit à l'ancienne, véritable boîte d'étoffe.

—Comme on doit bien dormir!

Maguelone exulta. Cette élégance provinciale lui semblait l'apogée du luxe, car elle ignore les marqueteries, les lampas et les tapisseries. Aussi le bonheur la suffoqua. Elle a envie de pleurer. Ah! si son frère était une soeur! Elle lui sauterait au cou et, se révélant ardente, cette

A qui était cette dent?

N'IMPORTE —
le Film l'a maintenant!

Enlevez le film . . . sauvegardez la beauté de votre sourire

LES dents sont naturellement brillantes, perlées. Graduellement le film les couvre . . . les rend foncées . . . ternit leur éclat. Le pis de l'affaire, c'est que ce film contient les microbes qui causent la carie.

Qu'est-ce que le film ?

Le film est un dépôt visqueux provenant de la salive et qui s'attache aux dents; il abrite de nombreux microbes et absorbe des substances qui sont tantôt tachantes, tantôt invisibles.

Ce sont les millions de microbes dans le film qui causent la carie; ils se multiplient et décomposent les particules d'aliments; ils produisent des acides puissants qui rongent l'émail, puis qui détruisent la partie inférieure. Bientôt la carie est trop avancée pour sauver la dent.

D'autres microbes dans le film sont associés avec la redoutable "trench mouth". D'autres encore ont rapport à la pyorrhée. Et l'incubation de tous ces microbes se fait dans cette couche qu'on appelle le film.

Comment combattre le film ?

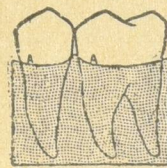
Pour combattre le film employez le Pepsodent au lieu des dentifrices ordinaires. Pourquoi? Parce que la valeur réelle d'une pâte à dent est déterminée par son poli détersif.

Le nouveau poli détersif du Pepsodent est une des plus grandes découvertes du jour. Il est deux fois plus doux que les polis communément employés. Il libère les dents du film et polit merveilleusement leur émail.

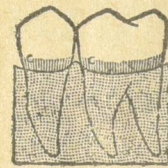
Quand vous êtes tenté d'essayer un dentifrice bon marché et inefficace, souvenez-vous que le seul moyen sûr de combattre le film est d'employer le Pepsodent — la

pâte dentifrice spéciale pour enlever le film. Servez-vous de Pepsodent deux fois par jour, consultez votre dentiste au moins deux fois l'an.

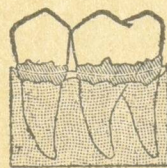
Comment le Film mène au saignement des gencives



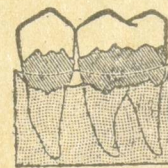
1 Des dents normales, propres. (A) la ligne de gencive.



2 Le Film (C) commence à se former près de la gencive. Les microbes commencent à se développer dans le film.



3 Le Film s'unit à la substance calcaire dans la salive et forme le tartre qui irrite et fait retirer les gencives.



4 Le tartre continue à se former, irritant davantage les gencives. Elles saignent et s'exposent à une infection sérieuse.

Pepsodent — pâte dentifrice spéciale pour enlever le film

LA PÂTE DENTIFRICE PEPSODENT EST FABRIQUÉE AU CANADA

jeune ensommeillée, elle l'étoufferait de baisers, l'étourdirait de caresses. Mais elle n'ose même pas saisir la main d'Henri et se tord les doigts, ondulant comme un arbuste sous la brise, en balbutiant : —Comment vous remercier?

Alors lui-même place autour de son cou les bras de Maguelone et elle l'embrasse fougueusement, tandis que, point troublée mais délicieusement charmée, il songe tout bas ce qu'elle disait tout haut huit jours plus tôt :

—Je ne croyais pas qu'il fût si gentil d'avoir une sœur !

—Colette, mettez dans un carton les robes de Mademoiselle : un tailleur, une robe plissée, un fourreau blanc à broderies noires...

Debout à côté d'Henri, Maguelone regarde Colette pliant dans un carton les robes que Brienne vient d'acheter chez Sylvie, une couturière de Montpellier. Sylvie propose :

—Et un chapeau?... Il faut un autre chapeau pour Mademoiselle... J'ai là quelque chose de délicieux.

Maguelone convoite le chapeau et l'avoue par le rose de ses joues et l'éclat de ses yeux, mais elle se tait. Brienne croit voir Eve au Paradis terrestre pleine de désir devant le fameux arbre. Il murmure :

—S'il te plaît, prends-le, ce chapeau.

—Et un sac?... Que dites-vous de celui-ci. Voyez l'intérieur!

Elle vend de tout, cette Sylvie. Maguelone se tait toujours, mais elle tourmente la cordelière usée de son cabas de cuir.

—Il faut que tu aies ce sac, décide Henri.

—Oh! merci! merci!

—J'ai de ravissants colliers de fantaisie...

Sylvie désigne des cristaux de toutes couleurs, une bimbeloterie charmante et semi-barbare. Cette fois, la jeune fille proteste.

—Vraiment, je n'en ai pas besoin...

Mais elle caresse le collier proposé comme elle devait, à Saint-Landry, caresser Blanchet, le chat borgne et adoré.

—Je te l'offre, dit Henri.

Cette fois, Sylvie ne présente plus rien. Maguelone met le collier de cristal fait "de larmes de nymphe" dit-elle. Puis, quand elle sort, elle balbutie :

—Henri, c'est trop, beaucoup trop! Il ne faut pas vous ruiner pour moi!

Il a envie de riposter : "Ruiné? C'est à peu près fait! Plus ou moins ne compte plus." Mais il s'amuse de l'effroi de la jeune fille devant une note somptuaire de quinze cents francs. Il se rappelle les exigences de la moindre conquête parisienne et ce que représentent un manteau de fourrure ou un bijou, ces cadeaux obligatoires. Il goûte, à notre époque d'ardent féminisme, d'avoir près de lui une douce créature qui, avant de rien décider, lève sur lui de tendres yeux d'esclave. Ce garçon, sincèrement bon, fut souvent la proie de filles sans vergogne. Cette fois, il protège un être craintif et charmant.

Maguelone, avec un fiancé ou un mari, montrerait plus d'assurance, car elle saurait qu'elle peut rendre en joie ce qu'on lui a donné. Mais sa délicatesse s'alarme d'une bonté qu'elle ne peut reconnaître que par des paroles. Elle ignore quel plaisir éprouve un homme à parer et à gâter comme une suave idole une jolie fille. Si Brienne comble sa vie de bonheur, elle parfume celle d'Henri.

Sœur Donate est repartie pour Saint-Landry tout à fait conquise par la délicatesse du jeune homme. Et la ville-morte, pour elle, n'est ni phénicienne, ni sarrasine, mais encore imprégnée d'encens, croix de bois du royaume de saint François d'Assise. En pleine sécurité, elle y a laissé "sa fille".

Les jeunes gens se promènèrent un peu dans Montpellier avant de retourner aux Acanthes. Un ciel élégant, un ciel d'Ile de France, bleu semé de nuages blancs en bouquets, couronne le Peyrou, le jardin public de Montpellier, et ses parterres à la Française, lignes pompeuses et raides comme des cassures dans un lampas. La statue de Louis XIV en occupe le centre; le geste de sa main royale semble commander la majesté des lignes.

Ils gagnent le Château-d'Eau qui ressemblent à un temple de l'Amour et est

en réalité une machine hydraulique gouvernant les eaux du grand aqueduc. Maguelone se penche entre les colonnes de marbre de ce temple de l'Onde. On ne voit pas celle-ci, mais on l'entend gronder, captive et révoltée d'abandonner la liberté du val pour alimenter les obscures canalisations d'une ville et finir, poluée, sur les évier.

—Allons au Jardin des Plantes, dit Henri.

Ils s'engagent dans la première allée à gauche qui longe le mur; des cyprès de profond velours suivent cette allée en procession.

—Maguelone, dit Henri, cela rappelle les avenues du Jardin Boboli à Florence...

Florence... Elle rêve. Mais l'enchantement tombe, car Henri ajoute subitement :

—Demain, les Paurel viennent déjeuner aux Acanthes.

—Ah! mon Dieu, c'est vrai! Ils voudront m'emmenner avec eux à Saint-Landry.

—Pourquoi cela? Tu n'es à la maison que depuis onze jours!

—Tout au moins fixer la date de mon retour. Et cela va vous débarrasser de moi, puisque cette dame... Mme Muriel, vous a écrit qu'elle compte sur vous pour sa croisière aux Baléares dans une quinzaine. Il faut que vous ayez le temps de vous préparer.

C'est exact. Mme Muriel le réclame. Il a été convenu que le séjour de Maguelone aux Acanthes serait de trois semaines... Enfin, il souhaite visiter les Baléares...

Tout au moins, il le souhaitait. Le désire-t-il encore? Pourquoi aller si loin, changer ses habitudes, faire de tels frais? Pour revoir Mme Muriel? Elle a semblé tout lui promettre en l'invitant, mais il ne ressent plus d'impulsion vers elle et répugne à quitter sa maison heureuse, le pays à reflets d'où semble émerger sa jeune sœur, langoureuse comme une sirène palustre... Depuis quelque temps, il baigne dans une tendresse immense et d'une qualité rare, quelque chose de nouveau qui l'émerveille par sa suavité sans désirs.

Parce qu'elle est sa sœur, il peut s'approcher de cette enfant charmante sans autre envie que d'appuyer sa tête sur son épaule et de la respirer comme un oranger fleurissant. Il s'indignerait qu'une pensée sensuelle le traversât.

Sa sœur... Invinciblement, elle lui fait penser à la Bérénice d'Aigues-Mortes que Barrès chérît lui aussi fraternellement, comme la douceur de ce pays s'opposait à la vivacité de l'amour.

Mais Maguelone, cultivée, a plus d'accent que Bérénice. Et ses yeux si longs, voilés de cils et revoilés par les paupières bleuâtres, recèlent, en plus de l'humidité des étangs, la flamme sarrasine.

Sa sœur... Il comprend qu'il vit un moment exceptionnel. C'est, comme il l'a souhaité, la Tendresse dans toute sa plénitude et que jamais on ne connaît quand la sensualité s'y mêle.

Pour ne pas amoindrir ce transparent bonheur, jamais il n'a parlé de son départ pour le Brésil, à l'automne. D'ici là, sans doute sera-t-elle mariée... Brusquement, il l'interroge :

—Tu seras contente de revoir Sœur Donate?

—Elle doit s'ennuyer de moi, dit-elle en baissant la tête, s'enlisant tout de suite dans la résignation.

—Tu es impatiente de revoir tes compagnes... Blanchet... les lapins... et ton Didier! continue Henri, devenant sarcastique.

—Ah! ne parlez pas ainsi! implore-t-elle.

—Ne préférerais-tu pas rester quelques mois aux Acanthes, avec moi?

—Oh! s'écrie la jeune fille.

Elle émerge de sa langueur : c'est le coup de mistral qui avive la braise, sa bouche décroise brûle sur les petites dents.

—Je serais trop heureuse!

Et, se rappelant ses souvenirs scolaires, elle ajoute, puérile :

—Je vous aime comme Marguerite d'Angoulême aimait son frère François Ier!

—Je ne suis pas roi, dit-il en riant, mais tu es un petit rameau de jasmin trop odorant pour une maison huguenote.

Que n'ai-je un ami de mon monde pour te donner à lui!

Ainsi il fait bon marché des pseudo-fiançailles de sa sœur parce qu'elles ne sont pas scellées par l'amour. De plus, bien qu'il ne soit point pratiquant, il lui semble anormal que cette catholique fervente épouse un protestant.

Ils sortent du Jardin et elle lui dit :

—Je voudrais aller à la cathédrale.

—Vas-y, mon enfant.

Mlle Ferrer lui jette un coup d'oeil implorant. Elle voudrait qu'il l'y accompagnât. Mais il résiste à cette muette injonction et tandis qu'elle disparaît dans la basilique montpelliéraine, il se promène de long en large sous le porche soutenu par deux piliers moyenâgeux aussi gros que des tours.

—Vous sortez du confessionnal, mon ami?

Une railleuse voix féminine interroge Brienne qui se retourne et aperçoit, plantée derrière lui, Mme Muriel.

—Comment, vous ici, chère madame! Je vous croyais à Paris!

Elle rit, un rire dru qui agite sur son front comme une huppe les aigrettes de son chapeau. Combien cette créature réaliste, brutale, cocasse, est différente de Maguelone!

—Nous sommes venus, mon mari et moi, à Marseille afin de voir le yacht pour la fameuse croisière, dit-elle. Mais nous voilà en difficultés avec le capitaine. Mon mari est resté là-bas. Je suis venue ici et, comme nous renoncerons peut-être à ce voyage, j'ai loué un appartement meublé à Montpellier... il faut venir m'y voir.

Il acquiesce, rempli d'un empressement réel. Autant il lui répugnait de quitter les Acanthes pour une croisière, autant il aimera aller voir Alix Muriel à Montpellier. Enfin, elle n'a pas perdu tout pouvoir de séduction sur Brienne et le voici qui, de nouveau intéressé, suit des yeux ses mouvements angulaires d'oiseau de grand vol.

—Si toutefois, reprend Mme Muriel avec un clin d'oeil en coin, votre suzeraine vous le permet!

—Quelle suzeraine?

—Le jeune homme qui vous accompagnait tout à l'heure.

Subitement grave, il répond :

—C'est ma sœur.

—J'aurais dû m'en douter en la voyant entrer dans l'église.

—Elle est jeune et fort dévote.

—Et elle habite aux Acanthes?

—En ce moment.

—Eh bien! vous devez être en état de grâce, mon cher, entre une basilique célebre et une soeurlette pétrée dans la cire des vierges! Je gage que chez vous ça doit sentir l'encens!

Il riposte, hardi et gai :

—On dit bien que chez vous ça sent... l'opium!

—Qui vous a dit cela? Michel Léroutville? Pft... Et voilà qui, sans doute, va vous empêcher de venir me voir, vertueux homme!

—Me croyez-vous si craintif? Je suis sûr, du reste, que chez vous on ne fait que ce que l'on veut bien faire et je n'ai aucun goût pour les drogues.

Elle secoue sa tête huppée, agacée par l'ambiguïté de ce jeune homme qui lui plaît et qu'elle veut attirer. Incapable de diplomatie, elle fonce droit sur l'obstacle comme un oiseau nouvellement encagé se rue sur les barreaux :

—Ce soir, je vous attends pour dîner. Et rassurez-vous...

—Vous croyez que j'ai besoin de l'être?

Est-il impertinent ou conquis? Elle achève :

—Il y aura quelques amis et aucune trace d'opium... A ce soir?

Elle interroge. L'impatience communie à sa maigre et vive silhouette un léger tremblement comme un battement d'ailes réprimé. Et son oeil prompt, embusqué sous les cils, a une fixité d'aimant.

—A ce soir, dit-il... Mais, de grâce, renvoyez vos amis après le dîner!

Elle s'enfuit en éclatant de rire, le laissant agité, heureux.

Et, ce soir-là, Maguelone dina seule aux Acanthes...

Il ne revint que le lendemain matin, fourbu et mécontent. Cette trépidante Alix lui plaît et l'irrite. Il n'a vu chez elle ni lampe à opium, ni seringue, rien

de suspect. Pourtant, tout est suspect. Elle est une drogue excitante dont il se défiera et l'arrivée aux Acanthes, dans la pâleur propre et saine de l'aube, le nettoie comme un bain frais. Il sourit à sa petite sœur qui vient au-devant de lui en disant, candide :

—Vous êtes sorti de grand matin aujourd'hui, Henri!

—N'est-ce pas, chérie?

Puis se rappelant que, ce jour-là, les Paurel vont venir, il dit :

—Hein! quel temps! Bleu comme la ceinture de la Vierge!... Votre future famille va être édiflée!

Il se trompe... Avant même d'avoir revu les jeunes gens, les Paurel ont subodoré dans le pays "l'haléine de Satan". La mollesse de cet horizon bleu lavande, ces eaux miroitantes, cette tiédeur après le souffle dru de leurs montagnes, les scandalisent obscurément. Connaissant mal l'histoire de Maguelone-la-Moniale, ils ne trouvaient point l'atmosphère franciscaine.

—C'est païen, déclare la régente.

Elle aussi a raison, tout dépend du point de vue et certes, en Italie, dans la plaine mantouane également luisante de miroirs allongés, Virgile dut, par de telles matinées, composer ses plus païennes églogues...

Cependant l'aspect simple des Acanthes sous leur vêtue de lierre rassura les Paurel. Par contre, dès le vestibule, ils furent offusqués par les toiles de Jouy où circulaient les déesses nues; ils percevaient le "laisser-vivre" du dix-septième siècle; Raoul Brienne, d'âme charmante et frivole, s'était meublé aux couleurs de son esprit.

Cette villa si différente du "château", devait éblouir Maguelone, détruire le prestige de Saint-Landry, et Mme Paurel était plus Jeanne d'Albret que jamais quand la jeune fille parut avec son frère.

Cambrés, lumineux, Didier sentit que ces jeunes gens étaient accordés au cadre où lui-même se savait déplacé. L'aisance d'Henri s'informant de leur santé l'offensa comme une critique de son amabilité courte et bourrue. Enfin, il trouvait déjà la jeune fille changée. Pourquoi? Sans doute cette robe blanche, ce collier de cristal, un parfum sur elle.

Mme Paurel s'écria :

—Quels talons vous portez, mon enfant!

Maguelone regarda avec amour ses souliers de daim.

—C'est très mauvais pour la femme, de pareilles chaussures! reprit Mme Paurel en regardant Henri d'un air réprobateur.

Mais le jeune homme se mit à rire. Il trouvait que Mme Paurel exagérait.

—Ce n'est point, dit-il, parce que Maguelone les portera de temps en temps qu'elle tombera raide morte!

Comme tous les gens sans esprit, la régente détestait l'humour.

On annonça le déjeuner.

En dépit de l'animation d'Henri, le repas fut compassé. Mme Paurel supputait le "coulage" qui devait exister dans cette maison où rien n'était sérieux, pas plus les murs "pleins de perroquets et de sales femmes "les déesses" que le reste. Quel milieu pour une jeune fille!

Après le déjeuner, Henri offrit à ses hôtes de leur faire visiter la basilique.

—Elle vous plaira certainement, car elle est nue comme un temple protestant, et seule l'imagination la lambrisse à l'infini...

—Les catholiques ne manquent jamais d'imagination! dit la régente... Mais nous connaissons déjà cette église.

Ils s'installèrent dans le salon.

—Maguelone, dit soudain Didier, vous marchez sur un coussin.

En effet, elle enfonçait ses petits pieds bien chaussés dans un velours ciselé. Et le jeune homme fut suffoqué de l'entendre dire en riant :

—Laissez-le par terre, c'est sa place.

Ce petit détail frappa davantage Didier que toutes les remarques précédentes. Quoi, dans cette maison, on marchait sur un coussin plus beau que ceux placés sur les fauteuils du château! La désinvolture avec laquelle Mag traitait le riche velours fut une révélation pour Didier. Cette maison était l'autre du désordre et Maguelone n'était déjà plus Maguelone! Il soupira :

—Je préférerais jadis vos solides bottines

que les cailloux des Causses ne rebu-
taient pas!

—Eh bien! pas moi! dit-elle spontanément.

—Ah! vous ne devez plus penser à St-Landry, maintenant!

Elle répondit doucement, caressant son collier de "pleurs de nymphe":

—Je ne suis pas ingrate et j'écris chaque jour à Soeur Donat... Parlez-moi d'elle.

Mais avec une sensualité jalouse, Didier respirait sur la jeune fille un parfum de marjolaine. Il était à la fois offensé et charmé. Ce collier, cette pochette de soie, un peigne dans les cheveux de sa fiancée faisaient honte à Didier qui ne faisait jamais de cadeau à la jeune fille. Lorsqu'on s'aime, pensait-il, a-t-on besoin de se le prouver par des colifichets? Les "sottes habitudes" d'Henri allaient le contraindre à inaugurer la série des présents.

De son côté, Mme Paurel, qui devait parler du retour de Maguelone et de son mariage, n'en disait mot malgré les regards suppliants de son fils. Depuis quelques instants, elle se demandait si elle souhaitait encore avoir cette émancipée pour bru. Didier voulut prendre la parole. Sa mère se leva et dit alors précipitamment:

—Comme il est tard!... Vite, Didier, nous partons!

Il balbutia. Maguelone avait déjà disparu, allant chercher les vêtements. Son empressement découragea Paurel. Le moment n'était pas propice aux explications. Il reviendrait un jour, seul...

Bientôt après, il partait avec sa mère. Les phares de l'auto illuminaient la route pâle. Mme Paurel ne disait rien. Soudain elle soupira. Didier devinait ses pensées. La vision de la villa heureuse, du doux jardin restait devant leurs yeux et les blessait.

Mme Paurel dit enfin:

—Maguelone me déçoit. Elle a déjà perdu son sérieux et cesse d'être intéressante. Tout le "mauvais" de sa mère remonte à la surface... Et son frère! Ma parole, il nous traite avec hauteur. Il doit la détacher de nous, et je crois que c'est un grand bien!... Du reste, vous n'avez jamais été fiancés officiellement... Alors, il n'y a rien de fait...

—Tais-toi, dit Didier avec une brutalité qui suffoqua la régente, tais-toi. Maguelone est toujours adorable. Et du reste, austère ou non, je la veux, et s'il tente de la détacher de moi...

Sans achever sa phrase, il fit fonctionner la sirène comme pour jeter à toute la campagne un cri lugubre et fort, un avertissement, le cri du chasseur qui a débusqué une proie fine et qui la désire, dût-il mettre le feu à la forêt et tuer un homme pour l'avoir.

VI

L'INATTENDU

—Hé oui! je le comprends, mon garçon, ça te chagrinerait de quitter les Acanthes, mais quand tu verras la baie de Rio, tu te consoleras. C'est un peu plat par ici. Ça rappelle la végétation hésitante de la campagne vénitienne.

—J'adore ce libre espace, Verdier.

—Tu n'en manqueras pas au Brésil! Mes plantations de café occupent le versant d'une montagne et, de là, on domine un océan non pas d'eau mais de croupes, les "serras" ondulant sous un pelage épais de forêts. Ah! la belle vie sous le grand ciel! Quand les caféiers en fleurs embaument au-dessus de la bonne terre rouge, la "terra roxa". Nous chasserons. Nous poursuivrons le tapir dans les ronces. Tu verras des sarigues et des oiseaux-mouches aussi petits que des papillons...

—Et des papillons aussi gros que des oiseaux!

—A quinze ans, les filles de Sao Paulo sont belles et nerveuses comme des autruches. Tu n'aura pas le temps de regretter ta petite ville morte, curieuse mais si restreinte!

—Elle est vaste en profondeur, dit Henri en souriant. Mais vous la voyez sous une mauvaise lumière. Cette pluie est lamentable, le ciel, la terre, la mer ne sont plus qu'un vaste marécage. Mais quand le mistral souffle, quel muscle ce pays reprend!

Et pourtant, sous les nuages, Maguelone retrouve son véritable visage, car

sa basilique romane, d'une style puissant et pauvre, s'accommode mal des mouselines tissées par la clarté. Sous la pluie, cette Nonne grise épouse enfin le ciel gris et de ce rivage s'exhale la grandeur désespérée de Ravennes, cet austère pourrissoir de monuments.

—Je suis venu ici par si beau temps, jadis, dit Verdier... Tu étais au collège et ton père vivait avec...

Il s'arrêta net et reprit:

—Avec Marius et Rosa.

"Il a dû connaître Thérèse Miron, la mère de Maguelone", pensa Henri. Mais il ne posa aucune question.

Verdier achevait de déjeuner avec le jeune homme... Allant de Paris à Nice, il s'était détourné de sa route pour le voir et le décider à partir à la fin de l'année pour le Brésil. Il avait, du reste, trouvé Henri converti à cette idée.

—C'est joli, chez toi, reprit-il en regardant autour de lui... Ton père avait un goût exquis.

Il se baissa, ramassa quelque chose sur le tapis et se mit à rire.

—Je me disais justement que ça sentait rudement la femme, ici!... Voici un peigne qui ne doit pas t'appartenir!

Un peu contraint, Henri répondit:

—Ce doit être à une des filles Rousson.

Mais Verdier considéra le peigne d'ivoire.

—C'est un peu fin pour elles... Hé! pourquoi sembles-tu gêné? Morbleu! monsieur, laissez-moi, au contraire, vous féliciter!... Tu es devenu aussi ombrageux qu'un pacha. Au lieu d'orner notre table avec cette jeune beauté, tu l'as jalousement éloignée d'ici quand je parus. Tu me crains donc tant?

Brienne se mit à rire. Verdier long, maigre à percer ses vêtements, avec une barbe à la Méphisto, n'était point un séducteur. Seul le hasard avait fait les choses. Maguelone devant prolonger son séjour aux Acanthes, était allée passer quelques jours près de Soeur Donat. Elle revenait le soir même. Verdier, partant avant son retour, ne la verrait pas et sa présence occupait les dernières heures de solitude.

Jamais Henri n'avait autant bâillé que pendant cette courte absence. Il s'était habitué à la présence de sa sœur, à des conversations où un esprit docile et compréhensif s'attachait au sien. Il y avait maintenant, autour de l'existence d'Henri, un réseau de douceur pareil à ces filets de soie aussi caressants que solides. Quelle ne fût plus là, pendant les repas, pour rire à ses réparties lui semblait un petit désastre que quelques visites à Alix Muriel n'ont pu réparer. Alix l'a senti distraire, rétif. Elle s'est moquée de lui, le traitant de sacristain et d'enfant de chœur jusqu'à ce que, furieux, il manquât à tous les vœux de continence. Mais l'arrivée de M. Muriel à Montpellier interrompit ces épanchements. Le mari d'Alix est distant, méditatif et d'une honnêteté aussi blanche que son col de chemise. Brienne éprouvait quelque gêne à tromper cet homme renfermé et supérieur. Il évita d'aller à Montpellier.

De nouveau, il s'ennuya de Maguelone.

Il se rappelait: le matin, il aimait la surprendre dans la basilique où, ainsi qu'elle l'avait promis à Soeur Donat, elle allait quotidiennement pour ses prières. Il s'approchait d'elle, lui demandait de dire son office à haute voix, trouvant adorable que cette enfant transparente prononçât des mots de feu, jaillis tout vifs du Cantique des Cantiques:

"Mon bien-aimé est tout à moi, je suis tout à mon bien-aimé. Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, car l'amour est fort comme la mort!"

Mais il préférait encore les litanies virginales: Rose mystique, Arche d'alliance, Etoile matutinale...

Sa sœur lui semblait alors non plus sarrasine, mais une petite moniale de Maguelone, la ville morte, nourrie d'encens et de prières, coulée dans une bure blanche, un rosaire au flanc.

Auprès d'elle, Henri avait l'impression de vivre un poème...

Depuis le commencement du repas, il luttait aujourd'hui pour ne point parler de sa sœur à Verdier, et cela par une pudeur très subtile: la crainte que cette homme ne crût pas à la chasteté parfaite de ses sentiments pour la jeune fille et qu'une pensée trouble souillât cette délicieuse fraternité. Lui-même, du reste, recevant une telle confiance d'un ami

La couleur vert-olive de Palmolive

est une
couleur
naturelle

— et c'est l'huile d'olive
qui rend Palmolive vert

AU temps de Cléopâtre la beauté inspirait une admiration extrême. Et les femmes avaient recours à l'huile d'olive comme aide à la beauté. Car rien ne fut jamais trouvé de plus précieux que l'adoucissante huile d'olive pour garder la peau belle et séduisante.

Il n'est donc pas étonnant que les femmes partout emploient Palmolive. Parce que dans chaque savon est versé cet atout précieux de beauté — l'onctueuse huile d'olive. Pas autre chose... aucun colorant artificiel... aucun irritant. Employez Palmolive copieusement... deux fois par jour. Massez votre peau avec sa mousse crémeuse. Rincez à l'eau chaude, puis à l'eau froide. L'huile d'olive dans le Palmolive gardera votre peau jeune et attrayante.

Cette quantité d'Huile d'Olive
entre dans chaque savon

L'illustration ci-contre montre exactement l'abondante quantité d'huile d'olive qui entre dans chaque savon Palmolive. Achetez 3 pains aujourd'hui. Voyez par vous-même comme votre peau répond rapidement au simple soin de beauté Palmolive.



FABRIQUE AU CANADA

avant d'avoir expérimenté cette tendresse pure, ne l'aurait jamais crue possible.

Cependant, depuis qu'il se doutait que Verdier avait connu Thérèse Miron, il sentait plus que jamais le désir de parler. Et, prenant entre ses doigts le petit peigne d'ivoire, il dit enfin, négligemment.

—J'ai eu, à la mort de mon père, l'occasion de connaître ma soeur.

Etonné, Verdier le regarda et interrogea :

—Quelle soeur ?

—La fille de cette Thérèse Miron que vous avez connue ici il y a une vingtaine d'années.

La figure diabolique de Verdier s'enflamma et il s'écria :

—Tu ne veux pas dire que, malgré toutes mes exhortations, ton père a reconnu cette enfant ?

—Il ne l'a pas reconnue, mais, la mère étant morte, il s'en est toujours occupé et lui a laissé une vingtaine de mille francs.

Verdier se renversa en arrière, secoué par un éclat de rire qui ébranlait toute sa charpente mal attachée. Il se tapait les cuisses, répétant :

—Vingt mille francs à... Elle est bien bonne !

—Pardon, demanda Henri, brusquement, que voulez-vous dire ?

Verdier se calma sur-le-champ et répondit enfin d'un air embarrassé :

—Ce que je veux dire ? Rien du tout. Je n'ai pu m'empêcher de rire en pensant que Raoul a fait hériter cette petite, malgré les tours que lui a joués sa mère.

—C'était une professionnelle, n'est-ce pas ?

—Bah ! je ne sais pas grand-chose, répondit Verdier trop évasif pour que Bienne le crût.

—Pourquoi exhortiez-vous mon père, comme vous le dites, à ne pas reconnaître Maguelone ? Vous doutiez donc qu'elle fut sa fille ?

—Je ne doutais pas... Je savais qu'elle n'était rien pour Raoul.

—Quelles preuves aviez-vous ? interrogea Henri en pâlisant.

—Dix pour une ! Thérèse—entre nous, mon cher, une vraie fille !—Thérèse vivait ici avec ton père quand, soudain, elle part pour l'Espagne chez des parents, dit-elle, passer une semaine. En fait, elle y reste huit mois. Raoul voyageait en l'attendant, se morfondant car elle lui interdisait de venir dans son village catalan, disant qu'il la compromettrait. Devant tant d'austérité, ton père se sentait prêt à l'épouser. Quand un jour, moi, de passage à Barcelone, je la rencontre escortée d'un grand garçon mince, très beau, ma foi, un visage pur de type arabe, des yeux avec des cils qui n'en finissaient pas. C'était un José Ferrer, un Catalan, et tu sais que les Catalans, descendant des Sarrasins, ont souvent le parfait type arabe.

Henri frappa du poing sur la table. Voilà donc d'où Maguelone tenait son visage pâle d'ivoire, ses yeux pesants de cils ! Un Catalan ! Et ce nom de Ferrer, que sa mère lui avait donné était précisément celui de cet ami.

—Mais ensuite, comment mon père...

—Un jour, elle revint aux Achantes, disant qu'elle ne pouvait plus se passer de lui. Et mon Raoul — nous sommes si bêtes quand nous aimons — a cru naïvement que l'amour la remenait et sept mois après il accepta avec enthousiasme l'enfant qui naquit avant terme, dit le médecin soudoyé par Thérèse. Du reste si tu veux des preuves, je t'enverrai un portrait de cette Thérèse avec son José Ferrer et une lettre où elle me dit son affolement contre son gigolet l'abandonna, surtout qu'elle allait être mère.

—Je vous crois, je vous crois, s'écria Henri, vous me donnez plus de preuves que vous-même ne le pensez. La fille de Thérèse ressemble à son père et porte le nom de Ferrer.

—Tu vois ! s'écria Verdier triomphant.

—Mais comment n'avez-vous pas tout révélé à mon père ? demanda véhémentement Bienne. Vous l'avez laissé rouler par cette femme !

—Ah ! mon petit, tu es un homme, n'est-ce pas ? Tu sais combien on peut être lâche par pitié. Je devais de la reconnaissance à Thérèse, je n'ai pas voulu la trahir. Elle ne m'a jamais pardonné, du reste, d'empêcher ton père de l'épouser. Longtemps j'ai cru l'affaire

finie. Tu comprends ma surprise en apprenant que tu connais cette pseudo-soeur et que Raoul lui a laissé quelque chose... Mais comme tu es pâle.

—Ah ! balbutia le jeune homme, je m'étais attaché à cette petite et cette révélation — il s'anima — la pensée que mon père a été trompé, bafoué ainsi !... Il a souffert d'avoir une enfant naturelle, souffert de ne pas la traiter sur un pied d'égalité avec moi. Et moi, imbécile, qui l'ai accusé d'être dur envers elle alors que...

Toute sa tendresse filiale, un instant obliérée par la pensée constante de sa soeur, lui remontait au coeur. Il souffrait dans son amour-propre à la pensée de cette longue comédie jouée à son père par Maguelone — comédie inconsciente il est vrai. Il souffrait d'avoir introduit cette étrangère dans sa vie. Mais il continuait à cacher à Verdier que la jeune sultane invisible était précisément cette soeur.

Et François trouvait l'émotion d'Henri presque excessive. Pour lui permettre de se calmer, il alla dans la bibliothèque, prétextant quelques recherches. Henri se réfugia dans le bureau de son père, regarda le portrait de sa mère. Il pensa qu'il avait outragé cette femme irréprochable en amenant Maguelone dans cette maison. Toute l'impureté qui avait formé l'enfant innocente l'écoeura. Il pleura pour Raoul Bienne qui avait souffert et qu'on avait bafoué. Oh ! non, il ne voulait plus garder Maguelone chez lui. Dès qu'elle rentrerait, il lui dirait...

Que lui dirait-il ? Il comprenait l'impossibilité d'expliquer la vérité à cette adolescente dont l'ignorance des questions physiques l'avait souvent fait sourire. Henri ne pourrait donc pas lui dévoiler les impures complications de sa naissance.

Eh bien ! c'était simple : il aurait pu être le frère indifférent qu'on voit à peine. Il redevenirait tel. Il différerait depuis quelque temps un voyage nécessaire à Paris. Il allait y partir et la renverrait à Saint-Landry. Dans quelques mois, il serait à Sao Paulo et ils ne se reverraient jamais.

Vers le soir, Henri accompagna Verdier à Montpellier.

La pluie n'avait pas cessé, l'auto filait dans une eau si compacte qu'ils semblaient courir au fond même des marais. Les étangs n'étaient plus les complaisants miroirs du ciel ; leur tourbe remuée remontait en bulles de rancœur, ils avaient une couleur personnelle : celle d'une boue tiède.

Enfin, Montpellier parut. Verdier invita Henri à venir le rejoindre à Londres dans quelques semaines.

—Ça te ferait du bien de respirer l'atmosphère des affaires dans la City et je commencerais un peu à t'initier aux "business".

Verdier s'en alla. Maguelone n'arriverait que deux heures plus tard. Henri se réfugia dans un café de la place de la Comédie.

L'atmosphère brillante lui réchauffa le coeur. Il commanda un punch. Non loin de lui, on parlait vigne et privilège de bouilleurs de crus. Quelqu'un évoqua les derniers ravages de la grêle ; l'océan de vignobles qui cerne Montpellier pénétra dans le café.

Puis, subitement, des aficionados parurent qui discouraient sur les mérites des "ganderias" espagnoles d'où viendraient les taureaux des courses d'été. Mais, un peu plus loin, des étudiants s'échauffaient sur un point du Droit Justilien. C'était une autre face de l'âme humaine ; non plus la discussion d'intérêts ou de plaisirs, mais l'intellectualité. Quelle spiritualité les étudiants donnent à cette ville universitaire ! Cette jeunesse capable de se quereller pour un vers latin ou les théories de Paracelse, empêche les départements d'alentour de sombrer dans le matérialisme.

Henri eût voulu se joindre à eux. Las soudain de la compagnie limitée des femmes, comme il aimait son prochain, ce soir ! Mais le temps passait. Il repartit pour la gare.

Et songer que, quelques heures plus tôt, impatient de revoir Maguelone, il souhaitait que le soir vint vite ! Chaque jour est une porte sur l'inconnu et celle qui s'ouvre sur la déception a le même aspect que les autres. Misère de tous

jours souhaiter aller plus vite vers la Vie !

Il était ainsi le coeur à vif, ressentant la longue injure faite à son père, à lui-même, à qui elle s'était — inconsciemment — imposée, quand le train venant de Beljaloux et amenant Maguelone arriva dans un fracas d'écluse ouverte.

Il ne l'avait pas encore aperçue qu'elle courait vers lui d'un mouvement si vil qu'il ne put éviter qu'elle l'embrassât.

—Je suis si heureuse de vous revoir ! dit-elle... Il a plu sans arrêt à Saint-Landry pendant mon séjour.

—Aux Acanthes aussi, dit-il.

—Oui, mais la maison est gaie et je ne m'y ennuye jamais, tandis que là-bas...

Sans répondre, il l'entraînait vers l'auto. La capote était relevée. Ils partirent. Elle continuait de parler.

—J'ai apporté le cadre, enfin terminé, pour le portrait de pauvre papa. Il est fort joli. Je mettrai la photo dans ma chambre, il sera plus près de moi... Il me semble qu'en revenant aux Acanthes je me rapproche de lui !

Jamais elle n'avait autant parlé de son père. Sans doute devina-t-elle la surprise d'Henri, car elle ajouta :

—Là-bas, dans l'ennui de Saint-Landry, j'ai pensé que je lui devais indirectement le bonheur de passer quelque temps auprès de vous. Henri... Mais, j'y songe : Gillette n'a sans doute pas changé les fleurs sur la tombe pendant mon absence.

Il se rappela que, trois fois par semaine, elle allait au cimetière de Villeneuve pour orner de fleurs le caveau, nu jusqu'à ce qu'elle vint habiter les Acanthes. Elles allaient redevenir morne, la pauvre tombe ; Maguelone n'irait plus la fleurir... Ce n'était pas le fils de Raoul, l'enfant de sa chair, de son esprit et qu'il avait chéri par-dessus tout qui prendrait ce soin... Il fallait qu'une étrangère fut là pour cela.

Comment l'accuser de profaner la demeure, d'insulter par sa présence à la mémoire de Raoul Bienne, alors qu'avec tant de tendresse elle disposait maintenant le portrait paternel dans le cadre lauré d'or ? Une émotion intolérable s'emparait d'Henri. Ne devenait-elle point par sa pitié la fille adoptive de Raoul ? Était-elle responsable des fautes de sa mère, cette enfant immaculée ? Pouvait-il brusquement la renvoyer ?... Il fallait trouver un biais... avec le temps.

—Henri, mon frère, qu'avez-vous ?... Comme vous me regardez !...

—J'ai la migraine, petite, cela passe-ra...

Il songeait : J'ai connu avec elle un bonheur exceptionnel que je ne revivrai jamais plus. La tendresse, la divine tendresse a fui... Pourquoi Verdier a-t-il parlé ?

VII

MALAISE

"Introibo ad altare Dei..."

Le murmure de l'officiant résonne entre les murs arides de la basilique. Tous les dimanches en été, et parfois dans les autres saisons, un prêtre de Montpellier vient dire la messe à Maguelone-la-Moniale.

Messe papale dont les particularités distraient Mlle Ferrer de sa prière et préoccupent Mme Muriel, agenouillée près d'elle.

Cette église, perdue au milieu des sables et des eaux, fut jadis couronnée de privilèges. Un pape, Urbain II, en 1086, la déclara aussi sainte que Rome et Avignon, ces sièges de la papauté, et ses pierres frustes sont les aïeules des marbres ternis de Saint-Pierre de Rome. En souvenir de cette investiture, la basilique a un autel sans tabernacle ni rétable, simple table de pierre ornée de plumes de paon, attributs du Pape.

Pour célébrer la messe, le prêtre porte une chasuble pointue rappelant celle des évêques, sculptés dans la pierre de leur tombeau. Il officie non pas devant l'autel, mais derrière, la face tournée vers les fidèles, et ces rites rappellent les anciens âges. Comme l'an mille est loin de nous ! Des monuments comme ceux de Maguelone-la-Moniale, restaurés mais non modernisés, sont les points de suture entre nous et ce passé.

Mme Muriel tourne au hasard les pages du missel que lui a prêté Mlle Fer-

rer ; elle ne sait pas suivre l'office ; la jeune fille s'en aperçoit et est un peu choquée.

Tout, du reste, la blesse dans cette femme, installée depuis neuf jours aux Acanthes avec son mari.

Vive, emportée, démoniaque, Mme Muriel absorbe l'espace autour d'elle, confisque l'attention, tyrannise la conversation et paraît la seule personne vivante dans l'endroit où elle se trouve. Maguelone n'a plus un mot à dire à table ou en promenade, puisque Mme Muriel dirige l'entretien sur les livres nouveaux, les pièces récentes, les actualités que la jeune fille ignore. Elle accapare Henri, laissant Maguelone avec son mari. Cet emportement de vie, l'élégance bizarre de cette femme tantôt plus sèche qu'un fagot dans des tailleurs masculins, tantôt enveloppé dans des draperies semi-barbares de Javanaise, étourdissent Maguelone. Elle se croit amoindrie, ignorant que, même silencieuse, elle attire comme un parfum.

Et Mme Muriel semble avoir de l'empire sur les éléments eux-mêmes.

—J'ai réveillé la ville-morte, dit-elle.

C'est vrai. Depuis son arrivée, le mistral souffle sans interruption sous un ciel merveilleux d'azur fouetté d'or solaire.

Sur ces étangs languides, le mistral passe comme des décharges électriques galvanisant un malade. Le vent rudoie, secoue jusqu'au fond ces eaux lisses qui rebrousse, crispées. Les roseaux vivent une vie agitée et confuse et la mer tente de se cabrer le long des rivages, mais, aplatie par le maître-vent, elle aboie, matée...

Dans cette houle aérienne, Mme Muriel, strictement gainée de cuir comme un aviateur, se démène avec des rires et des cris de joie. Elle est le démon de ces tourmentes ensoleillées.

Souvent, pendant quelques heures, le mistral tombe en syncope. Plus un souffle. Alors, Henri et Mme Muriel vont en barque sur les étangs, tandis que M. Muriel, enrhumé dans l'ancienne chapelle du cimetière, aujourd'hui bibliothèque, compulse des documents sur les papes du moyen âge qui, chassés de Rome, venaient se réfugier dans cette Maguelone canoniale, pontifs errants : Urbain II, Gelasse II, Calixte II, Innocent II, Alexandre III, bénissant cet îlot de grâce, ces écoles, l'hôpital Saint-Pierre, tous ces Augustins blancs...

Maguelone suit des yeux la petite embarcation où bavardent Mme Muriel et Henri, et soupire. Comme il fait bon être bercé sur ces eaux ! Le soir, au crépuscule quand le ciel entier prend feu et que des ombres violettes et grenat montent du fond des étangs avec une odeur de vase, Maguelone a connu — autrefois, auprès de son frère — une mélancolie intense à pleurer et qu'elle n'eût pas échangée pourtant contre la plus éclatante des joies.

Sans doute était-ce la mélancolie de l'heure qui passait sans retour. Sans retour... voici que tout est changé autour d'elle depuis son voyage à Saint-Landry. Henri n'est plus le même. Elle n'a retrouvé qu'un étranger. Et, reprise par cette timidité où elle s'enlise aisément, Maguelone n'ose lui parler. Elle s'occupe plus activement que jamais de la maison, diligente et silencieuse. Elle passe beaucoup de temps dans la lingerie avec Rosa Roussou qui l'aime dévotement, se rappelant qu'elle a vu naître cette jeune fille et prête pour elle à tous les dévouements.

Elle pense qu'Henri s'ennuie auprès d'elle. Avec les Muriel, il est loquace, nerveux, bizarre. Aimait-il cette Mme Muriel que Maguelone, sincèrement trouve fort laide. Mais elle est mariée ! songe la jeune catholique avec horreur et, craignant pour l'âme de son frère, elle prie pour lui pendant cette messe papale dont le rite la distrait.

Non loin d'elle, Henri, les bras croisés, réfléchit.

Si Maguelone souffre d'un malaise, Henri souffre davantage parce qu'il n'a pas la nature résignée de Mlle Ferrer. Mais sa souffrance est aussi imprécise. Que fait-elle chez lui, cette étrangère ? Deux jours après le retour de Maguelone aux Acanthes, il est parti pour Paris où, décidément, des affaires l'appelaient. Pourquoi n'a-t-il pas profité de ce départ pour renvoyer la jeune fille à Saint-Landry. Il l'a laissée là. Mais, de peur

de se retrouver seul avec elle, il a ramené de Montpellier les Muriel qui avaient finalement renoncé par suite du mauvais temps à leur croisière aux Baléares. Leur présence comble les heures. Du reste, il n'a qu'à oublier la révélation de Verdier et, comme jadis, traiter Maguelone fraternellement...

Il ne le peut plus. Quoi qu'il fasse, elle a cessé d'être sa soeur. Lui en veut-il? Il ne saurait le dire. Mais ce qu'il sait et sent profondément, c'est que le lien familial qui les unissait tendrement est à jamais rompu et il regrette les jours passés, quand tous deux partaient pour des promenades pleines d'impromptu et d'élasticité. Heures claires comme une eau de source; tendre bonheur de rendre heureuse une suave créature, douceur de se sentir admiré, adoré par elle et de baisser son front au détour d'un chemin pour la remercier de ses louanges naïves. Quelle confiance transparente!

Maintenant, en la voyant, il pense à son père dupé, au mystère trouble de sa naissance, il comprend qu'une décision s'impose et il souffre de ne savoir laquelle adopter.

Est-ce pour s'aider à voir clair en lui-même qu'il retient les Muriel aux Acanthes? Pourtant cette brusque femme au profil d'épervier est ici désassortie. Lui aussi n'est pas éloigné de la tenir responsable de ce mistral, ce brutal montagnard descendu du Plateau Central.

Quand il est en barque sur les étangs avec Mme Muriel, il tente de réagir, de subir le charme spécial de cette créature étrange qui hardiment le provoque. Elle-même s'alanguit à ces moments-là.

—Le pays qui meurt... dit-elle en désignant la contrée autour d'eux.

Il proteste.

—Détrompez-vous. Certes, à l'époque romaine, des villes ardentes bruisaient ici. Narbonne, fort importante, Iliberis disparue, Aigues-Mortes. Au moyen âge aussi, ces rivages vécurent. Mais depuis ils dorment et ne se désagrègent point. Au contraire, ce sont des terres en gestation et nous assistons à la naissance d'un sol, tout comme les premiers hommes, quand notre globe avait encore une écorce molle et changeante.

—Alors, vous croyez que, dans des siècles, une ville s'agitera là où nous vogueons? Pour les êtres de ce temps, nous ferons figure d'humanité préhistorique!

—Absolument. Nous sommes de la préhistoire pour les âges à venir qui ne sauront peut-être de nous que le nom de notre race...

L'activité secrète de ce pays en formation les émouvait.

—Ah! disait Mme Muriel, il y a des naissances aussi mélancoliques qu'une agonie, car on sent qu'on en fera les frais: nous ne sommes que l'humus des siècles futurs. Mon ami, notre vie est si courte... Oublier... Ah! tout oublier dans le bonheur!...

Elle le précisait, ce bonheur, en prenant la main du jeune homme. Une lassitude s'emparait d'Henri. Pourquoi l'impulsion du désir ne lui faisait-elle pas répondre: "Oublions, non point le passé, mais le gouffre de l'avenir, dans la joie d'amour"?

Eh bien! non, il saisissait ses rames, furieux, se sentant ridicule, et revenait hâtivement vers les Acanthes où M. Muriel l'accueillait — acerbé et ironique, en homme qui se sait trompé, l'accepte pour avoir la paix, mais désire qu'on ne le prenne pas pour un imbécile.

Parfois, ils allaient tous quatre en auto à Palavas où les Muriel venaient de louer une villa. Maguelone aimait rêver sur la terrasse au-dessus de cette plage d'aspect tunisien et qui ignore jusqu'au nom d'arbre.

—Voilà notre petite sultane qui retourne vers les harems où vécut sa race, disait M. Muriel au jeune homme en désignant la jeune enchantée.

Henri secouait la tête. Il songeait moins maintenant à l'Arabie, en la voyant, qu'au sceau catalan imprimé sur elle et qu'il détestait. Héritier de son père, il était jaloux pour lui de ce José Ferrer qui avait formé Maguelone d'un baiser... Mme Muriel disait *mezzo-voce* à son mari;

—Vous la trouvez si étonnante que cela, cette petite? Moi, en dépit de son activité, car elle est active à ses heures, je la juge un peu moule!

L'homme souriait, meilleur juge. Maguelone n'avait pas besoin de parler pour susciter le rêve: elle était tout entière un poème hispano-musulman. Et de quelle flamme brûlait cette langueur quand la passion l'animait! Les Muriel s'en aperçurent le lendemain.

Ce jour-là, Didier — comme il avait accoutumé de le faire de temps en temps, était venu en auto aux Acanthes. Il aurait pu multiplier ses visites, mais le coût de l'essence blessait son avarice. Dieu merci! Il n'était pas un "prodigue inconscient" comme ces Brienne dont les biens, il le savait maintenant, étaient hypothéqués.

Mme Muriel ne pouvait souffrir ce Huguenot qui la reniflait avec défiance. Après le repas, Didier passait autoritairement son bras sous celui de Mag, l'amenait dehors tandis qu'Henri, en proie à son inexplicable mauvaise humeur, s'enfermait dans la bibliothèque.

Cet après-midi-là, le mistral barra le chemin aux jeunes gens. Le ciel verdissait, opale malade au-dessus des marais violacés. Les collines, à l'horizon, appuyaient sur le ciel un trait de fonte. Un train passa, invisible, mais le vent apporta son cri violent.

Didier parlait de ses vignobles et de ses métayers. C'était sa façon de faire la cour à sa fiancée. Il estimait qu'il lui avait débité le suprême compliment en la demandant en mariage et s'en tenait là.

Pour émerger des cuves de vin où la noyait Paurel, la jeune fille proposa d'entrer dans la basilique.

Tout de suite, la cathédrale St-Pierre plut au jeune homme. Si dépouillée, sépulcrale, sans tabernacle sur l'autel, elle lui semblait un temple protestant. Maguelone — ne sachant que dire à son fiancé — lui fit lire sur les plaques de marbre noir, de chaque côté de la porte, l'historique de la ville morte. Puis ils se dirigèrent vers une chapelle qui, basse de voûte, écrasée par le clocher qu'elle supporte, a la morne dureté d'un cachot.

—C'est la chapelle Saint-Augustin, dit la jeune fille, et le tombeau renferme le corps de l'évêque Arnaud qui fut entermé et déterré trois fois dans la même journée, car, après chaque inhumation, il apparaissait pour demander à être enseveli dans un lieu humide et fréquenté. Or, tâtez la pierre; les parois du sarcophage sont humides et Rosa Roussou me disait que, chaque année, le 13 juillet, on voit couler des gouttes d'eau de l'autel.

Le rire brutal de Didier l'interrompit. Agacé par tout ce qui l'entourait, il exhalait sa mauvaise humeur:

—Vous vous laissez conter des imbécillités pareilles, ma pauvre Mag!... Ils vont faire de vous une sentimentale et une sottise.

Ce *ils* pluriel désignait Henri seulement. Elle le sentit et, blessée, haussa les épaules sans daigner lui expliquer de quel charme innocent de telles légendes peuplent la pensée.

Ils atteignirent le maître-autel. Brusquement, Paurel saisit la main de la jeune fille, la main encore humide des larmes de la chapelle de l'évêque Arnaud et, la posant sur l'autel, il dit:

—Vous êtes croyante, n'est-ce pas? Eh bien! vous allez me jurer de n'épouser que moi, là, devant ce Crucifix!

Fut-ce le ton autoritaire de l'homme? Une révolte brusque monta en elle. L'adolescente langoureuse devint une femme intense et, les yeux grand ouverts, elle riposta:

—Je ne veux pas!

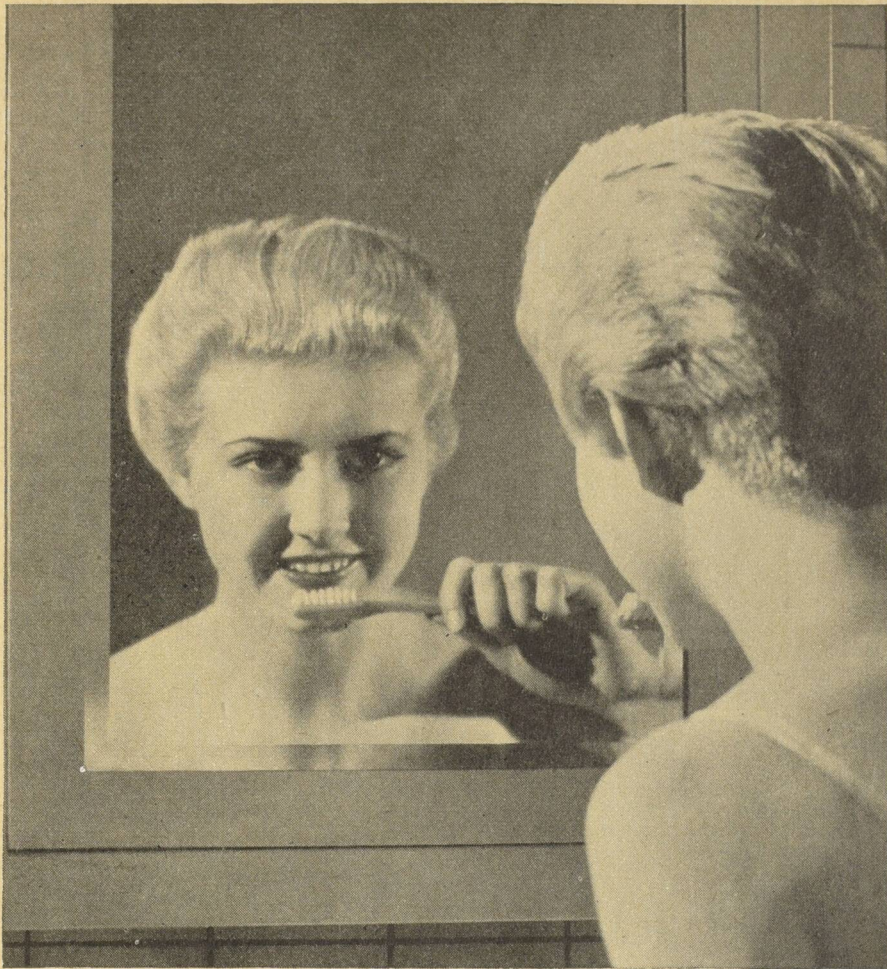
—Vous ne voulez pas?... Que méditez-vous donc? Avouez-le: votre frère vous cherche un autre fiancé!

—Vous dites des sottises; nul ne me courtise, mais si vous insistez je sais bien ce que je jurerai ici: c'est, moi, catholique, de ne jamais épouser un protestant!

Elle retint un cri tant il écrasa ses doigts, puis il dit à son tour avec un mauvais rire:

—Si vous faisiez cela, moi, je jure sur votre autel papal de...

Un demi-rire l'interrompit: M. et Mme Muriel, entrés dans la basilique depuis



Gardez vos dents blanches, votre haleine parfumée de cette manière!

SOIR et matin brossez vos dents avec la Crème Dentifrice Colgate. Elle *gardera* vos dents brillantes parce qu'elle contient le même poli détergent qu'emploient les dentistes. Sa saveur agréable parfume votre haleine, rafraîchit votre bouche.

Votre dentiste vous dira que Colgate fait tout ce que peut faire un dentifrice — nettoyer les dents. Colgate nettoiera vos dents tout aussi bien ou mieux que les plus dispendieux dentifrices. Alors, pourquoi payer plus de 25c pour une pâte à dents — c'est tout ce que coûte un grand tube de Colgate.

Achetez un tube de Colgate aujourd'hui. Employez-la régulièrement soir et matin pendant une semaine. Puis voyez comme vos dents sont plus blanches. Rappelez-vous que peu importe combien vous payez, vous ne pouvez pas acheter une pâte à dents qui gardera vos dents plus propres, plus brillantes que la Colgate.



FABRIQUÉE AU CANADA

un instant, assistaient à l'entrevue et la femme ricanait :

— En voilà un entretien pour des amoureux ! Quelle petite lionne devient cette colombe !

Sans saluer, Didier, furieux, sortit vivement de la basilique. Peu après, on entendit rugir son auto qui partait.

Maguelone haussa les épaules.

— Il n'a pas l'air commode, votre promis, dit la femme. Mais parlons d'autre chose... Edouard, vous restez ici, avez-vous dit ? Moi, je vais dans ma chambre et j'emène Maguelone avec moi choisir une robe pour demain !

— Qu'y a-t-il donc, demain ? demanda Mlle Ferrer.

Mme Muriel se mit à rire sans répondre. Elle avait enfin décidé Henri à l'emmener en auto seule à Nîmes, tandis que son mari et Maguelone restaient aux Acanthes. Toute une journée de solitude à deux, un festin d'amour, car elle entendait bien que les ailes de Cupidon l'emportassent sur la gloire romaine cimentée dans les arènes. Une joie vive l'animait. Devant la jeune fille, elle ouvrit ses malles.

— Oh ! la jolie toilette ! s'écria Maguelone, que la vue d'un chiffon soyeux enthousiasmait.

— Ça, dit Mme Muriel, c'est un costume de mariée tunisienne acheté dans les csouks et que je n'ai jamais mis.

Elle sortit un boléro d'or vif, une "fouta", longue ceinture lamée, de petites mules de drap d'or, orfèvrées.

— Vous auriez tout à fait le type de ce travesti, dit-elle à Maguelone... Amusons-nous... Mettez-le !

Elle joue avec Mlle Ferrer comme avec une poupée, l'habille, dénoue ses cheveux, passe à son cou des colliers d'ambre, de quartz. Un scapulaire bleu et brun que Maguelone ne veut pas quitter s'emmêle aux perles de lapislazuli ou même de simple verre. Elle bat des mains et Alix appelle son mari qui rentre :

— Edouard, venez voir cette "beya" !

Edouard essuie son lorgnon pour mieux contempler cette enfant éblouissante, cette brune qu'il voit presque toujours en blanc et dont le teint d'ivoire appelle les coloris vifs.

— Votre frère ne vous reconnaîtrait pas, dit-il.

— Où est Henri ? interroge Maguelone, trépidante.

— Je l'ai vu revenir des vignes. Il est dans le jardin. Le mistral est complètement tombé.

— Je sors, dit-elle.

Mme Muriel a un geste de contrariété, mais déjà Maguelone, un voile rose masquant le bas de son visage, est sortie. Castor et Pollux, affolés par ce travesti, bondissent en loup autour d'elle et, dans l'Ecurie des Mules, où l'on range les graines, Batistou, en l'apercevant, laisse, de surprise, tomber un tamis...

Henri, debout à la lisière des arbres, regarde, dans le lointain, le crépuscule qui peint, sur le côté occidental du ciel, une féérique tableau d'Orient chargé des écarlates chinois, des verts de l'Annam, de tous les ors hindous. Il regarde, sans le voir du reste, cette vision asiatique songeant à Nîmes, à la banale chambre d'hôtel où se continuera l'aventure... qui ne le tente plus...

Mais, sur ce fond versicolore, une silhouette se précise, une apparition des Mille et une Nuits... D'abord surpris, il croit deviner : encore une métamorphose de Mme Muriel.

Mais quelle algue ondule en elle ? Et la gorge sèche se révèle bombée, lisse et douce. Que les grands pieds de cette marcheuse semblent précieux et souples dans les mules orfèvrées. Une grâce nouvelle habite dans cette femme voilée vers qui il tend les mains avec un sourire.

Mais "elle" arrache son voile et Maguelone se met à danser en riant. Il rit aussi tandis qu'elle explique "qui" l'a travestie. Il l'écoute vaguement, regardant ses cheveux libres ondulés, brillants et sombres comme le plumage de l'oiseau appelé "manteau de velours". Il voudrait plonger ses doigts dans leur masse vivante. Enfin, il ouvre ses bras et elle s'y jette avec une impétuosité d'enfant, heureuse de retrouver le frère aimable et tendre.

Mais Henri a pâli. Au moment que la petite bouche de Maguelone s'est posée sur sa joue, un élanement l'a traversé

des pieds à la tête. Et il serre convulsivement contre sa poitrine la ronde tête ruisselante de cheveux tièdes. Puis, soudain, il la repousse un peu et la contemple.

Que de fois déjà il l'a admirée ! Depuis le premier jour qu'il la vit à Saint-Landry, il a constaté la perfection de son ovale en amande, la splendeur de ses yeux. Mais cela n'intéressait que son esprit. Aujourd'hui, sa beauté aiguë l'angoisse et le ravit. Il ne veut plus seulement les contempler, il voudrait les baiser, ces petits pieds et ces épaules. Il tremble et, dans son cerveau surexcité des mots se forment nettement : "Quand sa bouche a touché ton visage, tu as tressailli comme sous une morsure car tu as pensé qu'elle était une femme, une étrangère, aussi libre que celle qui passe sur la route. Tu as le droit de la serrer sur ton cœur. Tu l'aimes, tu as le droit de l'aimer !"

— Maguelone ! appelle Mme Muriel, où êtes-vous donc ?

Elle cherche la jeune fille, Henri sur saute. Il hait subitement la femme-oiseau et, comme elle surgit, il dit vivement :

— Demain, nous emmènerons avec nous à Nîmes cette petite sultane, n'est-ce pas, chère amie ?

— A Nîmes ! Que je suis contente s'écrie Maguelone.

Ils rient tous deux. Seule Mme Muriel ne rit pas. La présence de la jeune fille, c'est l'écroulement de ses projets amoureux et, les paupières plissées, elle encercle d'un regard ambigu le jeune homme debout près de la sultane qu'elle-même vient d'enlever d'un Conte des Mille et une Nuits pour l'envoyer vers lui...

VIII

LE SOIR ESPAGNOL

Le printemps parut fleurir pour eux seuls.

Printemps, caresse de Dieu à la terre. Dans la mobilité des choses sous la brise allègre, dans la pulsation continue du sol en travail, passe une impatience divine. Le printemps est un prince héritier avide d'être roi et les plantes, les animaux, le monde entier, pris en écharpe dans une ronde invisible, se rue vers le sacre torride de l'Été.

Pendant quelques jours, Henri et Maguelone courent des heures enchantées. La jeune fille croyait retrouver son frère plus câlin, d'une tendresse plus chaude qu'autrefois. Mais Henri savait que cette trêve ambiguë serait courte, il lui faudrait bientôt prendre une décision, se séparer de cette jeune fille, la désavouer pour sa soeur afin de pouvoir ensuite l'appeler sa fiancée.

Il s'accordait quelques jours d'insouciance avant de commencer les démarches. N'ayant encore rien dit à Maguelone, il la traitait fraternellement, ne se permettait aucune caresse, mais une fillette mieux exercée eût senti passer dans la tendresse du jeune homme la fièvre éblouie de l'amour.

Et Didier ? Henri n'y pensait pas plus qu'à son arrière-grand-père ! Jamais il n'avait pris ces fiançailles au sérieux. Peut-être pourrait-on reconnaître dans cet oubli la légèreté de caractère de Raoul Brienne. C'était mal connaître Paurel que d'espérer lui prendre sa fiancée sans lutte... une lutte sans merci !

Deux jours après le départ des Muriel allant à Palavas, les jeunes gens reprirent leurs randonnées en auto, interrompues depuis la visite de Verdier et sa révélation. Côte à côte, dans une intimité purifiée par le vent de la course, ils suivirent ce rivage bleu et or qui, d'une seule courbe lisse, incrustée de nacre par les étangs, s'étend de la frontière d'Espagne à Marseille. Ils connurent la grandeur de Rome dans les arènes désertes de Nîmes et songèrent à saint Louis sous les remparts d'Aigues-Mortes. Ils burent les grenaches brûlantes de Banyuls, mangèrent des olives farcies d'anchois dans les auberges lovées au creux de golfes adorables près du Cap Cèrber, et sentirent passer sur leurs visages rapprochés le souffle passionné de l'Espagne.

Souvent, Henri serrait Maguelone dans ses bras, se refusant le trop vif plaisir d'embrasser cette petite bouche en feu qui semblait toujours, entrouverte sur les dents neigeuses, aspirer un baiser. Et

des larmes montaient aux yeux de la jeune fille, car elle souffrait d'aimer avec autant de violence sans pouvoir l'exprimer. Elle ne connaissait pas encore l'éloquence des gestes...

Un peu de perversité se mêlait maintenant à la joie de Brienne. Il pensait que cette enfant aisément effarouchée avait eu, dès le début, des privautés jamais osées s'il n'avait été son frère. Comment avait-il pu, sans éprouver de vertige, s'incliner sur cette grâce sensuelle ? Le respect fraternel l'emportait alors. A présent, cela lui semblait presque impossible, mais il était heureux d'avoir connu cette période d'une chasteté sur-naturelle.

Il avait écrit à Verdier, le priant de lui envoyer les photos et les lettres de Thérèse établissant la filiation réelle de Maguelone. Dès qu'il aurait ces documents, il se séparerait de la jeune fille. La renvoyer à Saint-Landry, près de Soeur Donat ? Non. Didier serait trop près et, bien qu'il considérât Paurel comme un piètre adversaire, il ne voulait pas exposer la jeune fille à ses représailles. Il préférerait la conduire à Montpellier, dans une maison de retraite dirigée par les Dames de Saint-Lude. Ensuite il irait voir Soeur Donat et commencerait à répandre parmi ses connaissances que Mlle Ferrer n'était pas sa soeur. Plus tard il annoncerait leur mariage.

Il se félicitait de n'avoir jamais parlé d'elle à sa famille de Paris. Pour ses oncles et cousins, Maguelone apparaîtrait comme une nouvelle venue ; ils ne soupçonneraient pas quels liens factices les avaient d'abord unis et nul soupçon ne les salirait.

Enfin, tous deux partiraient pour le Brésil ; ils devaient y vivre et ce n'était pas Verdier qui douterait d'eux.

— On donne une fête d'art au Peyrou, irons-nous ? demanda Maguelone un matin.

Il accepta. Verdier n'avait pas encore envoyé les documents, quelques jours l'éloignaient de sa séparation avec Mlle Ferrer, cette séparation qui lui semblait parfois périlleuse, définitive... Était-ce un pressentiment ? Une fois Maguelone partie, ne reviendrait-elle plus, et qu'est-ce qui la séparerait de lui ?

Il voulait éloigner cette angoisse informulée. Jamais les Acanthes ne lui avaient été si chères. On travaillait activement dans les vignes : François Batis-tou, un réservoir de cuivre sur le dos, aspergeaient les ceps de sulfate de cuivre pour détruire les parasites, et les jeunes feuilles, après cet arrosage, semblaient de tendre velours bleu lavande. Ce travail échauffait Gillette au point qu'elle ne portait quasiment plus de corsage. Maguelone, choquée, lui disait :

— Vous allez attraper froid !

— Vous êtes de trop bonne, mam'selle, je ne prends jamais de mal ! répondait la fille qui sentait toujours sous sa peau la braise du désir.

Quand le mistral soufflait, Henri emmenait Maguelone dans la basilique, vers cet autel du transept droit que surmontent sous vitrine sept crânes retrouvés dans des fouilles. L'un d'eux serre entre ses dents un os du bras. L'imagination peut broder sur ce thème sauvage. Muré vivant, ce malheureux est-il mort en se rongant le bras de désespoir et de faim ? A l'ovale étroit, on croit reconnaître des Sarrasins.

— C'est ton aïeul, disait-il à Maguelone, mais tu viens de plus loin encore. Imagines-tu l'antique Magalo à l'époque phénicienne, quand Illiberis, qui n'est plus maintenant que le petit village d'El-ne, était, elle aussi une vraie ville ? Et toi je te vois, petite fille de la Phénicie, portant des bandelettes de pourpre tyrienne et des sandales, adorant la grande Astarté et sa biche.

— Et vous, disait-elle, je vous vois en navigateur hardi ! Vous m'emportiez loin de Tyr, ma patrie, jusqu'ici sur votre navire à rames !

— Mais tu revécus plus tard, à l'époque de la conquête sarrasine. Ils t'ont donné, ces musulmans, comme à beaucoup d'autres dans le pays, ta peau de jasmin et la somnolence passionnée de tes yeux.

— Ensuite, quand Maguelone devint épiscopale et ne fut habitée que par des moines, que suis-je devenue ?

— Oh ! une petite moniale, certainement ! Mais les religieuses voyaient à l'église, pendant les offices, de jeunes moi-

nes. Et je gage que, malgré ta piété, tu n'étais pas faite pour la vie monastique !

— Que dites-vous ?

— Il y avait en toi une aspiration vers le bonheur humain. Et, si jolie, tu tournas la tête d'un moineillon. On apprit vos chastes amours, cela fit scandale. On parla de l'"in pace"...

Il inventait à plaisir, car il n'y eut jamais de religieuses dans l'"île".

Elle dit :

— Aussi je dus, à la première occasion, m'enfuir loin de cette béguine !

— Oui, tu vins me retrouver à Montpellier où j'étais étudiant à l'Université !

Ils riaient. Plus grave, il disait :

— Si tu m'offensais un jour, je t'ensévelirais vivante dans le sarcophage antique !

Ils allaient tous deux au fond du transept gauche, contournant en marchant les pierres tombales des évêques qui émergent du sol comme des écueils au-dessus d'un flot pétrifié. Ils mouraient empoisonnés. En punition de la profanation, disaient les uns. D'autres pensaient que les aromates des morts primitivement ensevelis avaient laissé de mortels ferments dans le marbre.

Enfin, Henri et Maguelone sortaient, ils retrouvaient le soleil, la magie mouvante des eaux et des rayons faiseurs de mirages.

Des mirages... Leur bonheur en était-il un ? Devant l'angoisse des étangs vineux que menaçait la nuit, de nouveau Brienne s'attristait et serrait Maguelone sur son cœur avec l'effroi de perdre — il ne savait pas comment — cette enfant chargée de beauté.

Mais il reprenait confiance avec la nuit, ce royaume de l'amour. Nulle part au monde, pas même au delta du Nil, l'ombre n'est plus chantante : la mer déclame à mi-voix sa longue phrase ininterrompue et, séparés d'elle par une bande de sable, les étangs clapotent, ariette tremblée que fend le cri prolongé d'un train courant vers l'Espagne, vers les corridas, les patios de Grenade, la mosquée de Cordoue, les jardins du Generalife, tout ce qui grise l'imagination...

Enfin, ce fut le jour de la fête au Peyrou.

On donnait dans ce parc Louis XIV une soirée espagnole animée par des coblas catalanes venues de l'Ampourdane.

Les "coblas" sont des orchestres ambulants, composés de ménestriers de villages, aux instruments particuliers : tanor, fiscorne, tiple, flaviol, maigres d'harmonie, mais qui acquièrent, sous la violence de ces Catalans, une puissance aigre de désir et de sauvagerie.

Brienne et Maguelone dinèrent à Montpellier. On s'en venait de tous les pays environnant. C'était pour un soir l'arrachement à la terre, aux vignobles exigeants, un emportement vers une joie d'une qualité sonore et haute ressuscitant sur cette terre languedocienne l'allégresse antique quand les routes de l'Hellade s'emplissaient d'un peuple courant entendre les tragédies de Sophocle.

Une scène avait été élevée devant le Temple de l'Amour (cette machine hydraulique élégante) Henri avait retenu des places. Il aperçut les Muriel non loin de lui et alla les saluer avec Maguelone. Mme Muriel ne fut point provocante ; elle semblait absorbée par une idée fixe et, souvent, se penchant, elle tâchait d'apercevoir, au bout de la rangée de chaises, le jeune homme près de Mlle Ferrer.

Le silence naquit avec le défilé des "Géants" qui précéda les danses. Puis des rires explosèrent, toute la voie populaire saluant cette exhibition carnavalesque.

Maguelone s'esclaffait, n'ayant jamais rien vu de pareil. Brienne, lui, se rappelait les Carnivals de Nice qui laissent derrière eux toute parade de ce genre, mais il s'amusa de la gaité enfantine de Maguelone. Des chants suivirent. Enfin, la sardane commença, illuminée en bas de la rampe et chargée d'ombre en haut par le plafond de la nuit.

La sardane est une danse antique qui s'exécutait, trente siècles plus tôt, au centre des bourgades phéniciennes, au bord de cette Méditerranée amoureuse dont on aperçoit du Peyrou une zone étroite, lamée de lune ce soir, telle qu'une bandelette d'argent tombée du front de la grande Astarté.

Incantation... Passé revenu bondissant, jeune encore, avec ces modernes Catalans. Les sardanes se succédaient, celles de Pep Ventura, et surtout la Santa Spina d'Enric Morera, dont le public ne se lasse jamais. Parfois, les danseurs scandaient leurs pas d'un bref cri rauque et Henri songeait que sa Maguelone était une fille de cette race harmonieuse et svelte. Maintenant, il éprouvait de l'amitié pour ces baladins de village dont la grâce passionnée animait souvent leur soeur inconnue, cette Maguelone dont l'ardeur sarrasine et espagnole avait été revoilée, amollie jusqu'à l'extrême poésie par la buée des étangs.

Comme ils étaient tous deux à l'extrémité du rang de chaises, ils se levèrent, gagnèrent un groupe d'arbres tout près de là. Ils voyaient la scène. Henri croyait que nul, dans la foule, ne pouvait les apercevoir...

Debout, il avait passé son bras autour de la taille de Maguelone. Elle possédait la faculté de se faire mince, fluide comme une statuette de cire s'incorporant lentement. Et l'orchestre pastoral jouait une mélodie grêle, haletante, pressée, suite d'impatients appels au bonheur. Et chaque cœur répétait cette musique dans un battement précipité, une impulsion vers l'amour sous ce ciel où flottaient les sortilèges espagnols...

Maguelone dit soudain, dans un sanglot:

—Oh! rester toujours avec vous!

Et s'appuyant plus fort à ce frère, dispensateur de toutes les joies qui depuis quelques mois submergeaient son âme, elle ajouta:

—Ne jamais vous quitter...

C'était l'adieu à Didier, à Saint-Landry, une véritable déclaration d'amour. Il resserra son étreinte, balbutiant:

—Restons ensemble, toujours...

Toute leur jeunesse et leur tendresse les suffoquèrent. Leurs oreilles bourdonnaient. Ils se regardaient, muets. Puis il s'inclina vers la petite bouche entrouverte qu'il effleura, appuyant ses lèvres sur la joue de celle qui n'était pas sa soeur...

Le bruit des applaudissements le réveilla de sa torpeur enivrée. Henri se rappela qu'ils étaient dans un jardin public et regretta d'avoir perdu la tête. Tous deux regagnèrent leurs places.

Mais il continuait de serrer le petit bras de la jeune fille. Bientôt il s'expliquerait, épouserait la suave créature qui lui apportait en dot toute la magie du pays des miroirs allongés. Eperdu, il croyait avoir fait prisonnier le bel oiseau bleu du bonheur qui, déjà, hélas! dans ce soir espagnol, s'envolait loin d'eux.

DEUXIEME PARTIE

I

SUR LA TAMISE

Le vent circule, preste, autour du bateau de plaisance comblé de passagers. Des enfants, beaucoup d'enfants, bouclés-vêtus avec énormément de chic alors que leurs mères, le cheveu lâche et le teint sans poudre, sont d'une féminité sans grâce, femmes anglaises qui n'ont de goût que pour les enfants.

Au bout du pont, des Highlanders jouent sur leurs pibrochs la vieille chanson écossaise: "Auld Lang Syne"... et le vent s'empare de la mélodie, s'en revêt, l'emporte sur la Tamise, la disperse sur les campagnes londonniennes qui s'étalent, lustrées sous le soleil.

"Auld Lang Syne"... Vieil air sur de si vieilles paroles, dans une vieille langue encore embarrassée, vieil air qui s'accorde bien avec ces rives chargées de belles maisons de campagne copiées sur d'archaïques manoirs, emmantelées de lierre. Des gazons d'un vert frais de pomme acide dévalent jusqu'à la rivière sociable qui fuit à leurs pieds.

Campagne londonnienne par un samedi après-midi, alors qu'on se rue pour le "week end", la fin de semaine, dans toutes les demeures campagnardes. Partout, sur les pelouses des propriétés, on joue au football ou au cricket; parmi les jardins, des tennis dessinent leur grand carré couleur de pelades et des silhouettes claires courent après la balle, ce petit oiseau blanc. Autour du bateau qui remonte la Tamise, circulent des canots

pleins de jeunes gens. Toutes les rames fonctionnent en cadence, les embarcations avancent par saccades comme des araignées d'eau, le large fleuve en est égayé.

—Il fait beau. Par contre, il pleuvra demain, dit Verdier en désignant les nuages amoncelés à l'ouest.

C'est, en ce moment, un ciel "anglais", celui que Romney et Lawrence étendent derrière leurs femmes empanachées: un ciel bleu très orné de nuages dorés, mais ouatés de gris vers l'occident, un ciel instable.

—Voilà Windsor, dit Henri, penché par-dessus le bastingage.

Le château clair se dresse en promontoire crénelé, massif d'histoire anglaise juxtaposant des salons Louis XV blanc et or à des cachots à la cellule obscure où une reine, accusée, pendant deux jours attendit son verdict, sa tête adorable inclinée sur sa fraise dégoûtée...

Mais la brise croît, elle menace d'arracher le chapeau de Verdier. Il dit en riant:

—Il fait plus tonique ici qu'aux Acanthes, n'est-ce pas?

Puis, sans doute par association d'idées, il ajoute:

A propos, quand donc m'avez-vous dit que votre fameuse "soeur" se mariera?

—A la Saint-Jean, cher ami. Dans un mois, elle aura épousé Didier...

Et, brusquement, il se détourne pour mieux voir Windsor qui approche...

Pour Henri Brienne, les événements viennent de tourner en coup de vent. En quelques heures, comme dans une tornade qui aplatit un village, l'échafaudage de son avenir a été jeté par terre. Des ruines sentimentales l'entourent. Et, souvent, il se remémore en détails les derniers jours passés près de Maguelone et, surtout, cette ultime matinée où se déclencha le revirement qui a coulé bas sa nef d'espérances...

Après le soir espagnol, au Peyrou, il a senti que tant qu'il n'aurait pas reçu les documents de Verdier et mis Mlle Ferrer au courant de la situation, il devait se défier de lui, se retenir sur la pente adorable des faiblesses. Et, du jour au lendemain, un peu distant, évitant les tête-à-tête. Enfin, les documents Verdier arrivèrent un matin, en même temps qu'une lettre de Didier pour Maguelone. Alors, sa résolution fut précise; partir immédiatement pour Montpellier, trouver une retraite pour la jeune fille, l'y conduire et lui révéler ensuite le secret de sa naissance et leur droit à l'amour.

Il sauta dans son automobile et allait démarrer quand Maguelone lui demanda de l'emener à Palavas où elle voulait entendre la messe. Ils partirent tous deux pour cette courte et limpide randonnée qui devait être la dernière. Course transparente dans ce fin désert de clarté, ce pays du matin clame!... En sortant de la propriété, Maguelone se signa devant le Calvaire dressé sous les derniers pins parasols de l'oasis. Au delà, le panorama de fumées d'encens plus ou moins denses selon les plans.

La jeune fille se signa de nouveau devant la pierre tumulaire où l'on voit ces mots gravés:

A la mémoire de nos camarades

Joseph MAUBON

et

François MAYNIL

étudiants

disparus en mer le 29 mai 1898 (1)

Ancien drame sur lequel elle s'émouvait encore. Le mot "disparu", disait la jeune fille, a dans l'âme des prolongements infinis.

A Palavas, Maguelone quitta Henri. Il continua sa route vers Montpellier, s'arrêta devant la maison de Retraite des Dames de Saint-Lude, ne put voir la supérieure, dut attendre, déjeuner dans la ville et s'entendre ensuite avec Maguelone le soir même.

Il revint vers les Acanthes avec la sensation d'être, lui et sa machine, impondérables dans cette contrée de la route sans la toucher. Il arrive dans l'oasis, appelle Maguelone. C'est Rosa qui se présente en lui disant que la millette n'est pas rentrée et qu'elle a fait apporter une lettre. Il la décachète en sifflottant et lit:

**Breveté! Nouveau!
Différent!**

l'Egalisateur KOTEX

**Un principe nouveau qui
assure une protection de
20 à 30% plus efficace**

VOICI une idée *entièrement* nouvelle en protection hygiénique. Non pas une simple amélioration. Non pas un simple changement dans le dessin... mais un principe si radical qu'il ne peut être copié.

Il est protégé par le brevet canadien No. 324,353 — protégé parce qu'il est le résultat de deux années de recherches scientifiques par Kotex et d'épreuves par un groupe de 300 femmes.

Ce que c'est

L'égalisateur breveté est un agent distributif placé au centre de chaque souple et duveteuse serviette Kotex. Il fonctionne de manière à donner de 20 à 30% plus de protection et à assurer toute sûreté en gardant secs les bords, en procurant plus d'épaisseur sans être plus volumineux.

Il n'y a qu'un seul moyen pour une femme de comprendre et d'apprécier ce que signifie cette nouvelle réalisation en protection hygiénique. C'est d'employer le nouveau Kotex. Ainsi, et ainsi seulement, peut-elle réaliser ses avantages.

La feuille de directions à l'intérieur du paquet contient une explication intime de la manière dont fonctionne le nouvel Egalisateur.

Autres avantages retenus

La souplesse renommée du Kotex, son absorption étonnante, sa facilité de s'en débarrasser sont retenus. Il peut se porter des deux côtés avec égale protection. Et Kotex seul offre la forme spéciale "phantom". Seuls des bouts arrondis ne suffisent pas.

Kotex avec l'Egalisateur Breveté est maintenant en vente dans les pharmacies, les magasins de nouveautés et à rayons de votre ville.

Comment le dirai-je à ma jeune fille? Beaucoup de mères se le demandent. Mais maintenant vous n'avez qu'à remettre à votre jeune fille la brochure intitulée: "Le douzième anniversaire de Marie Margot". Pour copie gratuite écrivez à Mary Pauline Callender, Dépt. 273, Bureau 1402, The Kotex Company Limited, 330 rue Bay, Toronto, Ont.

Pourquoi aucune serviette sanitaire ne peut être "comme le nouvel Egalisateur Kotex"

Oui, cette invention semble simple, cependant il a fallu 2 années et 1/2 pour la perfectionner. On peut l'imiter, on l'imitera, mais on ne peut dire, avec vérité, qu'une autre serviette est comme le Nouveau Kotex avec l'Egalisateur Breveté... et voici pourquoi:

- 1—Il a fallu deux années et demie pour le perfectionner.
- 2—un jury de trois cents femmes l'a éprouvé.
- 3—leur verdict fut vérifié par des autorités médicales renommées.
- 4—ET le Gouvernement Canadien a accordé le Brevet No 324,353 pour la protection et l'usage exclusif de Kotex.

Tous droits réservés, 1933, Kotex Co.

KOTEX

FABRIQUE AU CANADA

—Je pars pour Saint-Landry, Ne vous inquiétez plus de moi. Adieu.

Eh bien! il n'a aucune inquiétude, nul pressentiment. Il songe: "La lettre de Didier a dû lui apprendre une maladie de Soeur Donat, elle a couru à Saint-Landry". Et cette pensée l'empêche d'étudier ce bref libellé terminé par le mot "adieu".

Que va-t-il faire? L'attendre? Mais combien de jours? Il préfère aller à Saint-Landry, profiter de sa visite pour tout révéler à la religieuse et prendre son avis.

Il s'approvisionne d'essence et part sans délai.

Il pense peu pendant le trajet: une sensation amoureuse occupe son esprit et l'immobilise dans une béatitude légère. Il arrive au village, atteint la maison de Soeur Donat. Blanchet, le chat borgne, vient se frotter à ses jambes. Il sonne. Une voisine lui crie:

—M'sieur, Soeur Donat n'est pas au village aujourd'hui. Elle est allée faire des courses à Beljaloux.

Première surprise.

—N'avez-vous pas vu ma soeur? demandait-il.

—Si fait, elle est venue tout à l'heure. Elle aussi pensait trouver Soeur Donat.

—Est-elle partie pour Beljaloux?

—Non... M'sieur Didier, qui l'avait aperçue, est venu la chercher. Ils sont allés au château.

Henri part pour le manoir. Son allégresse est tombée. L'étonnement creuse son âme. Il croyait Maguelone appelée par Soeur Donat. Ce n'est pas cela. Qui a demandé la jeune fille? La contrariété tend les nerfs du jeune homme. Il connaît brusquement la jalousie, se rappelle qu'elle est fiancée et redoute subitement l'avenir. Il arrive très vite au château. La Régente vient au-devant de lui, illuminée d'amabilité.

—Je gage, dit-elle, que vous cherchez Maguelone?

—En effet, madame, dit-il un peu sèchement.

Puis, se forçant à être aimable, il ajoute:

—Je suis, du reste, rassuré: je la sais près de vous.

—En ce moment, elle déjeune; mon fils la sert.

Henri modère son irritation. Il hésite à demander nettement: "Pour quelle raison est-elle venue?" C'est indiquer à cette femme que Maguelone est partie sans explications, ce qui le froisse. Mais c'est Mme Paurel qui demande:

—Anriez-vous l'intention de l'emmener ce soir aux Acanthes?

—En effet, madame, et je suis justement un peu pressé.

—C'est que je la crois désireuse de voir Soeur Donat qui ne sera ici que fort tard dans la soirée.

—Je la ramènerai un autre jour. Du reste, j'ai à parler à Soeur Donat.

La Régente manie une à une les longues aiguilles de son tricot demeuré sur la table et dit enfin:

—Je crois votre soeur bien fatiguée par la vie mondaine, et Saint-Landry lui manque.

—Vous l'a-t-elle dit? interroge Henri avec une pointe d'impertinence involontaire.

Mme Paurel émit un petit rire indulgent.

—Elle nous l'a très bien fait comprendre. D'ailleurs, vous sentez qu'une enfant habituée à la vie paisible est peu faite pour une existence artificielle.

—Vos paroles m'étonnent profondément, madame, réplique Henri, car Maguelone, en raison de notre deuil, a la vie la plus calme et la plus saine.

—Ah! s'écrie Mme Paurel avec une bonhomie inattendue, comme il est vrai que les hommes ne savent pas lire dans un cœur de jeune fille! N'avez-vous jamais pensé, cher monsieur, que Maguelone regrette peut-être ses amis de jadis, et surtout son fiancé?

—En vérité, madame... commence Henri en pâlisant subitement.

—C'est extraordinaire combien les hommes saisissent mal les finesesses féminines, reprend la femme avec un enjouement accru, et jamais vous n'auriez sans doute compris, sans la petite escapade désespérée de votre soeur, que, pour résumer la situation, Maguelone languissait après mon fils et qu'elle est venue le retrouver!

Quoi, Maguelone a fui! Maguelone est venue retrouver Didier parce qu'elle "languissait" après lui? Allons donc! il se demande s'il fait un rêve ridicule dont il va se réveiller soulagé. Mme Paurel achève:

—Je sais que vous ne voudriez pour rien au monde contrarier les sentiments de votre soeur et ne croyez-vous pas qu'il serait plus simple de marier vite ces enfants qui s'attendent depuis si longtemps?

Mme Paurel parle à Henri comme à un père. Mais il se débat. Tout cela est une comédie! Alors, en se détournant un peu, il aperçoit Maguelone qui, rentrée silencieusement dans le salon, écoute sans protester! Pourtant, il a encore dans les oreilles, et surtout dans le cœur, l'écho de ses dernières paroles du soir espagnol: "Rester toute ma vie près de vous!" Elle va dissiper ce malentendu, il est impossible qu'elle se soit laissée circonvenir ainsi car, à présent, il ne doute plus qu'un piège ait été tendu par les Paurel. Il court vers elle et demande, moitié railleur, moitié angoissé:

—Tu as entendu, Maguelone, ton sort est entre tes mains et je crois bien que tu ne désires pas te marier tout de suite.

Elle ne le regarde point, blême, les paupières baissées, elle répond d'une voix indistincte:

—Je veux épouser Didier le plus tôt possible.

—Tu l'aimes, tu l'aimes donc? interroge Henri, bouleversé et stupéfait.

—Je l'aime, dit la jeune fille.

Comme l'humanité sait bien se tenir! L'aveu de Maguelone a frappé Bienne comme un coup de couteau et c'est à peine s'il frémit. Il se sent épié. Autour de lui, on félicite la jeune fille. Il peut dire enfin, d'une voix presque normale:

—Ma chère Maguelone, vous êtes libre et je suis le premier à vous complimenter de... votre bonheur. Mais, je le répète, il se fait tard, et il est temps que nous retournions aux Acanthes.

Alors, Mlle Ferrer jette un coup d'oeil suppliant à Mme Paurel. Henri le voit et rien ne peut l'atteindre plus durement que cet appel de la jeune fille à ces gens qu'il haïra désormais.

Mme Paurel dit aussitôt:

—Ne pourriez-vous pas la laisser attendre Soeur Donat?

—Je vous suis très reconnaissant de votre sollicitude, madame, mais je désire, j'exige même que ma soeur revienne avec moi aux Acanthes.

—Vous exigez? dit Didier avec un peu d'ironie.

—Oui, monsieur. Soeur Donat m'a confié Maguelone. Elle n'a toujours eu sous mon toit que déférence et attentions et elle doit y revenir. Il est inutile que le monde sache qu'elle a quitté ma maison comme une persécutée pour venir se plaindre à vous du traitement honorable qu'elle y a toujours reçu.

Il s'approche pour lui prendre la main. Mais elle se dérobe en disant vivement:

—Je veux rester ici!

C'est un soufflet. Cette fois, la colère l'empoigne, il crie:

—Eh bien! restez-y. Mais, auparavant, nous allons causer. Il y a dans votre attitude quelque chose d'explicable. Allons dans le jardin.

Ah! si, depuis le soir espagnol, il avait continué à lui témoigner une voluptueuse tendresse, il penserait qu'elle a pris peur. Mais son attitude a été si déférente! Et ce matin, dans l'auto, avec quelle jolie confiance elle bavardait avec lui.

Mais non, il le devine subitement: ce revirement est dû à la lettre de Didier reçue quelques heures plus tôt. Il veut savoir ce que contenait cette lettre et pourquoi Mlle Ferrer ne le suit qu'avec répugnance tandis qu'une haine affreuse brûle au fond de ses yeux.

Ils sont là, dans le jardin maigre; le crépuscule printanier jette une vaine douceur sur les plates-bandes où la terre apparaît entre les plantes comme une peau paysanne. Tout de suite, il interroge:

—C'est Didier, dans sa lettre de ce matin, qui vous a appelée?

—Oui.

—Que vous écrit-il donc? Qu'il languissait, comme on dit ici, qu'il dépérissait?... Avouez qu'il n'en a pas l'air. Quelle face, tudieu!

—Qu'importe, j'ai senti, j'ai compris.

—Que vous l'aimiez?

—Oui.

—Eh bien! vous y avez mis le temps!... Cet amour est subit! Ne pouviez-vous pas m'en parler? Est-ce moi qui ai jamais reculé le mariage? N'est-ce pas vous qui, dès le début, ici-même, m'avez supplié de reculer cette échéance?

—Alors je ne me rendais pas compte à quel point...

—Vous adoriez ce cher Didier?

—Oui.

Il ricana, puis reprit:

—Qu'importe! Vous ne deviez pas vous sauver. Un seul mot de vous et je vous eusse reconduite ici, puisqu'il vous plaît, ce Huguenot! au lieu de vous enfuir, d'aller vous poser en victime chez les Paurel, de leur demander aide et protection contre votre tyran de leur dire peut-être que c'était moi qui vous retenais de force aux Acanthes! Vous en êtes bien capable fourbe comme je vous découvre.

Elle subit ces reproches sans bouger, les paupières basses. Pourquoi n'affronte-t-elle pas son regard? Exaspéré, il éclate:

—Mais osez donc me regarder en face!... J'en ai assez de vos mines hypocrites auxquelles je me suis laissé prendre! Et vos protestations si vite oubliées du jour que vous avez pensé que vous auriez plus d'agrément près de lui. Eh bien! épousez-le, votre rustaud... Vous êtes faits l'un pour l'autre!

La haine durcit sa voix et son âme. Elle se détourne vers la château, prête à rentrer. Alors sa colère se mue en une angoisse qui lui tord le cœur:

—Maguelone, encore une minute! Vous ai-je, sans le savoir, offensée ou déçu?

Très vite:

—Oh! non... J'aime tout simplement.

—En êtes-vous bien sûre? Ne cédez-vous pas à l'appel de quelques phrases éloquentes? Cet amour n'est-il né que de ce matin?

Elle relève les paupières et le regarde. Puis elle se contracte de nouveau et jette:

—Non, je l'aime depuis longtemps. Je souffrais, je n'osais vous l'avouer après avoir tant répété que je ne l'aimais pas.

—Mais vous avez osé m'insulter par votre fuite! Ah! Maguelone, c'est mal...

Il croit qu'elle va s'attendrir, qu'ils vont causer peut-être avec douceur. Et, brisé, il est prêt à lui pardonner cet amour qui le déchire. Il est plus frère qu'amoureux, en cette minute. Mais elle a pour lui la plus insultante des réponses: apercevant Didier rôdant non loin d'eux, elle court vers ce rival et se réfugie près de lui.

Alors, une fureur froide s'empare de lui. Il la hait, la méprise et, sans saluer, il sort, très ferme, redressé par un mépris indigné. O cœur féminin versatile et lâche! Une lettre de Didier a suffi pour le retourner!

Il part, fuit à son tour sans se douter qu'en réalité Maguelone n'a pas encore lu la lettre de Didier, reçue le matin, et qu'un autre élément de dissociation a surgi: Aix Muriel.

A Palavas, au sortir de la messe, Mlle Ferrer a rencontré Mme Muriel. Celle-ci, railleuse, l'a interrogée sur son "amoureux", non pas Didier, mais l'autre... celui qui l'embrassait au Peyrou le soir espagnol. Et Maguelone de rire en disant:

—Ce n'est pas un amoureux, c'est mon frère, Henri!

—C'est votre frère qui vous embrassait ainsi? Ah? le...!

Mme Muriel a lâché le mot cru, celui qui correspond à son indignation. Car elle ne doute plus: Henri aime sa soeur, il l'aime d'amour, Maguelone est candide et passive, il veut la pervertir. C'est pour cette répugnante besogne qu'il a repoussé sa maîtresse. Mais, en vérité, ce n'est point son amour-propre froissé qui anime Mme Muriel. Elle est sincèrement écoeurée par ce qu'elle croit, de bonne foi, être un amour incestueux.

Alors, en femme qui n'eût jamais peur des mots, elle révèle tout cela en bloc à la jeune fille, usant de termes drus et laids qui tombent sur Maguelone comme une avalanche de boue. Elle ne cherche pas, par des périphrases, à initier progressivement l'adolescente aux égarements de la chair. Elle la met en garde brutalement contre des vérités qu'elle sort toutes nues d'un puits vaseux. Maguelone est jetée en plein bourbier.

Un malaise ignoble s'empare de l'adolescente à ces révélations. Elle souffre comme si on lui arrachait ses vêtements en place publique. Toutes les idées tournoient dans son cerveau où les mots, toujours les mots, éclatent, féroces: sales amours, passion incestueuse...

Et cela dure indéfiniment... Il semble à Mlle Ferrer que jamais cette bouche de femme ne cessera de vomir d'affreuses paroles. Comment ne s'évanouit-elle pas en entendant cela?

—Vous devez échapper à Henri, dit enfin Mme Muriel, se résumant... Il faut le fuir immédiatement, épouser votre brave ours de fiancé. Vous êtes une petite nigaude que votre frère suborne... Jamais je n'aurais cru cela de lui.

Comment Maguelone pourrait-elle démêler le vrai de l'exagération dans les théories de cette femme dépravée? Certes, Mme Muriel n'a pas besoin de lui répéter qu'il faut fuir les Acanthes. La jeune fille a l'impression qu'elle ne pourrait revoir son frère sans un horreur d'autant plus grande que les explications pressées de Mme Muriel s'embrouillent, s'enchevêtrent. Oh! oui, fuir cette honte qui est désormais dans ses os, dans ses moelles. Certes, en revenant du Peyrou après les danses catalanes, au souvenir du baiser d'Henri, sur sa joue, au coin des lèvres, la jeune fille avait éprouvé un peu de malaise. Elle avait repoussé ce trouble comme une insulte envers son frère. Henri eût-il continué à être caressant, peut-être cette gêne eût augmenté. Mais son attitude distante dissipa cette sensation pénible. Mme Muriel vient de transformer ce trouble obscur en une angoisse nerveuse intolérable. Il lui semble que la terre entière connaît leur faute... leur crime... Les Roussou eux aussi doivent avoir deviné et croire des infamies!

Comme une égarée, elle s'enfuit alors. Sans même retourner aux Acanthes pour prendre ses vêtements, elle prit le tram pour Montpellier, arriva à temps pour le train à destination de Beljaloux. De là, elle gagna Saint-Landry à pied. Elle courait presque sur la route, se répétant: "Ne jamais le revoir!" Pour cette effarée, les mots de Mme Muriel prenaient l'importance de faits.

Enfin, brisée, elle arriva au village et trouva fermée la maison de Soeur Donat.

Elle fondit en larmes, ne sachant que devenir.

Ce fut alors que Didier, qui l'avait aperçue sur la route, vint la chercher. Muette, elle le suivit au château, se racrochant, pour expliquer sa fugue, à tous les prétextes que lui suggéra Mme Paurel.

En présence de l'abatement de la jeune fille, la régente crut qu'elle s'était enfuie des Acanthes, prise du désir de revoir son village et son fiancé. Mlle Ferrer se garda de la démentir. Du reste, elle se mourait de faim et de fatigue et n'avait pas la force de protester. De plus, jamais elle n'eût voulu révéler la honteuse vérité. Enfin, elle se rappela le dernier conseil de Mme Muriel: "Epousez Didier, c'est le salut!"

Mme Paurel était si flattée par ce retour éclatant, cette course vers eux, oubliait ses derniers griefs: Maguelone revenait en enfant prodigue, trop heureuse de les retrouver. La régente triomphait du léger catholique.

Aussi avec quelle insolence mal simulée elle accueillit Henri quand il vint chercher sa soeur! Quand à Maguelone, elle éprouva en revoyant son frère une honte intolérable.

De là son horreur de le regarder. Tout souffrir plutôt que de le suivre, de toucher sa main, d'être seule près de lui. Tout lui laisser croire plutôt que de l'accuser de cette faute qui la torturerait par son nom même: l'inceste!

Et quel soulagement qu'il attribuât sa fuite à la lettre de Didier, cette lettre non lue et derrière quoi elle se retrancha peureusement. Même la douleur d'Henri ne put l'aider à surmonter sa panique nerveuse et elle n'éprouva de délivrance qu'en le voyant disparaître.

Il rentra aux Acanthes.

Il rentra hébété, ne souffrant même pas sous la violence du choc. Il chargea Rosa de renvoyer à la jeune fille ses vêtements, ses colliers et ses livres. Il se terra dans sa chambre tandis qu'une vague de chaleur s'abattait précocement

sur le pays. C'était une stagnation, une stupeur, la buée chaude des étangs débordant sur la contrée devenue une étuve où passaient de grands soupirs de fièvre et des frissons torpides.

"Sodome brûle!" disait autrefois Raoul Brienne par de telles températures. C'était bien plutôt la ville légendaire de Thau qui ressortait de l'enfer où elle avait sombré un jour de débauche comme la cité d'Ys.

Bientôt Brienne suffoqua de rage et de malaise. Il était atteint dans son double amour fraternel et humain. Car il se sentait encore le frère de cette Maguelone qu'il avait traitée avec un si respectueux platonisme et cette affection-là avait été bafouée. Mais il l'aimait aussi en amant et, la première surprise passée, une douleur enflammée de jalousie le posséda: elle lui avait préféré Didier! Ingénieux à se faire souffrir, il se disait qu'elle n'avait aimé aux Acanthes que le luxe et le bien-être et non lui, Henri. Chatte voluptueuse ne s'attachant qu'aux douceurs de la maison.

Et la chaleur grandissait autour de lui. Les magnolias commençaient d'allumer dans leur feuillage nocturne leurs veilleuses d'ivoire; toutes les tubéreuses odorantes et, autour de la basilique, des milliers d'acanthes fleurissaient, espèce de roses enveloppées de ce feuillage que l'Antiquité immortalisa. Adorable activité des choses.

Mais les matinées cessaient d'être une voûte de cristal. Des brumes rousâtres oscillaient dès l'aube sur les eaux pleines de bulles, lourdes comme des pustules de fièvre. C'était la température du delta du Nil, le mijotement continu des marécages, une odeur de vase qui se desséchait, crevassée et brunâtre au bord des étangs comme d'énormes bancs de bouse. La ville morte n'était plus franciscaine ou sarrasine, mais phénicienne, vouée au brûlant Moloch tyrien.

Henri n'y tint plus et alla voir Mme Muriel.

M. Muriel était à Paris. La femme enveloppa le revenant d'un regard acéré. Elle s'apprêtait à lui dire vertement ce qu'elle pensait de sa conduite envers sa soeur. Mais l'abattement du jeune homme lui apprit que la douleur le ramenait sûrement vers elle et qu'il ne fallait pas rudoyer l'ami prodigue. Lui la regardait avec une gêne ardente et dit enfin, comme elle lui offrait ses caresses:

— N'y a-t-il pas un moyen plus intense d'oublier?

Elle comprit l'interrogation et, avec un sourire de victoire, ouvrit ce qu'il croyait être un placard et qui était, en réalité, un cabinet étouffé de tentures, avec des lits bas, des coussins, de longues pipes, un véritable caveau aussi sombre que les brûlantes hypogées égyptiennes au coeur des Pyramides. D'un geste dominateur, Alix Muriel y conduisit Henri. Elle lui prépara sa première pipe et il connut dans ce cercueil odorant la mort enivrée de l'opium...

Il y retourna presque chaque jour, profitant de l'absence de M. Muriel. Car cet archéologue amateur ignorait les vices de sa femme. Mais une épouvantable lassitude physique démolissait le jeune homme. Entre ses visites, il ne pensait qu'à sa prochaine fumerie qui, seule, abolirait sa courbature.

Un matin, pour fuir la canicule, il entra dans la basilique.

"Hic Ossa... Ci-gisent les os..."

Il foula ces mots gravés sur les dalles. Les trente-trois évêques de la Ville-Morte sont ensevelis là, mais leurs inscriptions tumulaires étaient à ce point effacées quand on restaura l'église que, pour éviter des erreurs, on grava cette phrase anonyme: "ci-gisent les os des évêques: Hic Ossa..."

On ne peut marcher sur cet ossuaire sans éveiller un écho qui donne dans l'éternité. Cette basilique est sépulcrale comme un temple désaffecté, car on y dit trop rarement la messe pour réchauffer ces parois qui, sous la chaleur, pleurent d'humidité, après larmes de la pierre. Le style roman est une discipline; nulle complaisance, dans ces lignes dépouillées, pour les faiblesses humaines. Ce fut toujours le rôle de cette cathédrale de fustiger et de redresser. Au milieu de la bande de marais qui se courbe en molle

écharpe de l'Espagne à Marseille, le cloître d'Elne et Maguelonne-la-Moniale sont des pasteurs d'âmes, des bouées de sauvetage pour les naufragés moraux.

Et la hautaine misère de cette basilique, la dureté de l'An Mil vivant encore sous ces voûtes froides, l'énergie des rares barbares stimulèrent le sang ralenti de Brienne. Il fut subitement flagellé, frotté comme par un gant de crin disciplinaire. Alors il se rappela que Verdier l'invitait à venir le retrouver à Londres pour l'initier aux affaires. Il avait repoussé négligemment cette invitation. Il comprenait à présent que s'il ne profitait pas du courage que lui versait en pluie ce temple si indigent et si fort, il ne connaîtrait jamais plus la joie du libre arbitre et se vaudrait jusqu'à la mort sur la litière opiacée de la villa Muriel.

Minute décisive dans la vie de ce jeune homme généreux mais un peu faible, bénéfice merveilleux qu'il recevait de cette basilique. Tous les morts, sous ses pieds, lui conseillaient de réagir, cette admonition sépulcrale l'arrachait au vice. C'était l'heure de la grâce et, face au maître-autel, entre les pierres tombales, le jeune homme recevait sans s'en douter le baptême roman.

Le soir même, sans avoir revu Alix, il partait pour Paris. Le surlendemain, il était à Londres.

La diversité de cette ville puissante qu'il ne connaissait pas encore le distraja malgré lui.

Cette Londres noire, qui ne sait pas tirer parti de ses plus beaux monuments, étouffe sa National Gallery sur une place trop petite, plante de côté son étincelant Albert Memorial, isole au bord de la Tamise un obélisque frère de celui qui, à Paris, fait le centre d'une place immense, cette Londres recèle des coins délicieux. Au sortir d'une rue populeuse, on découvre un square, un véritable jardin souple semé de maisons de campagne... Rien de plus suprenant peut-être, dans le quartier de Finsbury, qu'une rue transversale aboutissant à un grand lac-réservoir bordé de verdure. Sur la rive, des villas enlignées, une vision silencieuse et lumineuse qui étincelle dans le ventre même de Londres.

Peu de jours après son arrivée, il reçut, renvoyée des Acanthes, une carte sous enveloppe. Au-dessus de la signature de Maguelone, il lut ces mots: "Croyez que je vous aime plus que tout au monde et que je n'oublierai jamais ce que vous fîtes pour moi."

Cette phrase, Maguelone l'avait longuement méditée. Quand Henri s'était éloigné, qu'elle n'avait plus redouté d'être contrainte à avouer l'inavouable, la douleur de lui causer une telle peine l'envahit. Il était coupable, avait dit Mme Muriel en termes si vifs qu'ils demeuraient en elle comme des échardes. Mais il l'avait été par entraînement progressif, sans le vouloir. Et même, se rappelant les jours passés auprès de lui et combien, depuis le soir espagnol, il était redevenu distant, elle songeait naïvement: Il s'est rendu compte du péril, il s'observait pour être strictement fraternel. Si Mme Muriel n'avait rien dit, cela sans doute n'eût jamais dégénéré." Elle regrettait de s'être affolée, d'être partie. Il aurait été plus simples d'attendre. Peut-être ne fût-il jamais tombé dans ce péché, ce péché "sale", avait dit Mme Muriel.

Qu'avait-il pensé de sa volte-face? Avait-il compris? Sinon, de quelle ingratitude il devait l'accuser. Il lui avait donné sans mesure les plus grands bonheurs de sa vie: en disparaissant, il éteignait le soleil autour d'elle! En échange, quel affront elle lui avait réservé! Maguelone s'étonnait d'avoir pu être si cruelle. Puis, au contraire, reprise de panique, elle se reprochait de penser complaisamment à leur tendresse, désormais souillée par les épithètes de Mme Muriel.

Pourtant, Mlle Ferrer ne voulut pas que le "pêcheur" se méprit sur elle, qu'il la crût oublieuse des heures adorables passées aux Acanthes, des heures si pures. Et, de toute son âme, elle écrivit ces mots: "Croyez que je vous aime plus que tout au monde..."

Hélas! il ne crut pas qu'elle en était l'auteur. Il songea que Soeur Donat, choquée par le procédé de la jeune fille

LE THÉ "SALADA"

256-F

MÉLANGE ORANGE PEKOE

'Tout frais des plantations'

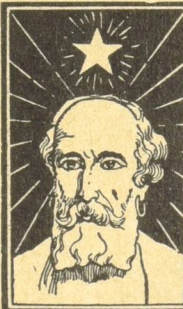
DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames



POUR LA 1^{ère} FOIS AU CANADA

Nous avons le bonheur de pouvoir correspondre avec le MAGE SARKAN, un des plus CÉLÈBRES ASTROLOGUES du monde entier, très connu dans les milieux scientifiques et parmi les initiés pour sa science et SON POUVOIR QU'IL EXERCE MEME A DISTANCE. IL A FAIT VOEU de mettre ses dons extraordinaires de prévision au service de tous, et vous offre GRATUITEMENT une étude de votre HOROSCOPE. VENEZ A LUI, il vous conseillera, vous dévoilera votre avenir et vous montrera la ROUTE DU BONHEUR. Il vous guérira en tout: AMOUR, ARGENT, AFFAIRES, SANTÉ, et vous délivrera de vos timidités et de vos incertitudes. N'HESITEZ PAS; cette offre généreuse s'adresse à TOUS et à TOUTES. Envoyez vos noms (M., Mme ou Mlle), date de naissance et adressez au MAGE SARKAN, Dépt. 195, P.R.P., 22, rue Saint-Augustin, PARIS, (2e), et vous recevrez une étude précise de votre horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbre de votre Pays pour frais d'écriture et d'envoi).

LE FILM

Si vous tenez à être à la page, vous vous devez d'être du nombre de ceux qui, chaque mois, se tiennent au courant des grandes productions américaines et européennes. Notre magazine renferme de nombreuses photos d'artistes ainsi qu'un magnifique roman complet très choisi.

EN VENTE PARTOUT

10 SOUS LE NUMERO

Psitt! ... Psitt! ...

Etes-vous pressé ?

J'ai à vous parler !

Etes-vous affecté par la crise mondiale actuelle? ... Avez-vous des tracasseries financières ou encore des troubles personnels qui vous causent des soucis journaliers et vous empêchent de jouir convenablement de l'existence? ...

VOICI UN EXCELLENT MOYEN de combattre tous ces soucis : Adonnez-vous à une lecture saine et instructive qui vous récréera et par conséquent vous fera oublier vos nombreux tracasseries.

Le Samedi

apportera chaque semaine à votre foyer de nombreuses pages d'histoires sentimentales dues à la plume de nos jeunes auteurs canadiens; des concours divertissants et rémunérateurs; des notes encyclopédiques instructives; des romans des meilleurs auteurs connus et aimés du public.

CHEZ LES DEPOSITAIRES
10 cents le numéro

Coupon d'Abonnement

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine hebdomadaire LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Prov. ou Etat _____

Localité _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Itée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

l'avait forcée à envoyer cela, et cette carte sur laquelle Maguelone, l'âme pleine d'amour et de larmes, avait peint une couronne de myosotis, l'irrita comme une fourberie niaise. La déchirant en petits morceaux, il la jeta dans la Tamise, et ce fut comme le cœur passionné et délicat qui s'en fut à la dérive, vers le port semé de débris au-dessus desquels volent en criant les mouettes venues de la mer proche.

Comment guérir de sa peine?

S'il est vrai qu'on recherche souvent une femme parce qu'elle offre des points de ressemblance avec l'aimée, il n'y avait personne autour de lui pour lui rappeler sa Sarrasine. Les Anglaises sont blondes, ou châtaines avec des teints de coquillage rose. Et s'il avait, par hasard, retrouvé cette peau de satin mat, ces trop longs yeux revêtus par les paupières et les cils, l'allure eût été différente, élastique et large, évoquant les marches, le cricket et le déhanchement du tennis.

Sa petite Maguelone, chaste et voluptueuse, qui avait préféré à tout le château des Paurel!

Verdier constatait l'abattement de son jeune ami. Il devinait que l'aimée dont il avait subodoré la présence aux Acanthes avait "joué un tour" à Henri. Mais il s'étonnait que celui-ci ne réagît pas. Il l'emmenait dans les music-halls anglais où des girls au cheveu rose, les yeux ronds, lèvent les jambes avec tant de séduisante prodigalité. Henri demeurait aussi morne...

Il lui fit visiter les musées. A la National Gallery, les tableaux se marchent les uns sur les autres et s'éclipsent mutuellement, comme dans tous les musées du monde. Chacune de ces parcelles de Beauté pure voudrait luire de son éclat de chef-d'œuvre sur une muraille nue. Bienne n'aimait pas ces entassements. Cependant, il goûta, dans les salles basses de la Gallery, la collection des Turner, tant de paysages maritimes glauques, violentés par la tempête sous un ciel aussi furieux que la mer.

Cela lui rappelait les Acanthes sous la pluie, quand la Méditerranée cesse d'être latine et devient l'égal d'une Baltique désolée. Puis il évoquait Maguelone, la ville morte sous le soleil, reliquaire clos sur des ossements romans, reliquaire où il a enseveli un amour défunt.

Souvent aussi, Verdier emmenait Henri chez les grossistes de la City pour l'initier aux affaires. Il rêvait d'implanter en grand l'usage du café chez les Anglais et, dans les Tea Houses, il distribuait aux consommateurs, surpris et se défilant de cet homme d'aspect méphistophélique (sorcier peut-être) de petits sacs de café moulu que ceux-ci laissaient sur les tables. Et Verdier enrageait que les Britanniques préférassent au nerveux arôme du café l'odeur mièvre du thé.

Les semaines passaient.

Et les sentiments d'Henri se modifiaient. Il ne reprochait plus à Maguelone son hyprocrisie et son manque de défauts, elle était la Femme "plus amère que la mort", comme dirent les anciens Juifs. Mais que lui importait son caractère? Il l'aimait et c'était uniquement son corps qu'il aimait à présent. Maguelone, toute la joie et toute la douleur de sa vie, magnétique avec sa petite bouche rubis dans son pâle visage.

Jamais il ne l'aurait! Une fureur l'envahissait. Il jurait, regrettait de ne point l'avoir insultée, à Saint-Landry, dans le sec jardin des Paurel. Il aurait dû lui dire: "Vous êtes de la race de votre mère, lâche et sans pudeur morale. Je suis puni d'avoir introduit chez moi une intruse, car vous êtes la fille d'une prostituée et d'un aventurier!" Il l'eût souffleté avec l'indignité de sa mère.

Jolie vengeance! se disait-il ensuite. Elle eût deviné alors qu'il était jaloux. Didier se fût enorgueilli d'avoir triomphé de lui. Il avait bien fait de se taire, de rester le "frère" au lieu de devenir un rival malheureux.

Et d'autres semaines passèrent, noircies par les pluies londoniennes mêlées de suie. Là-bas, Maguelone, approchant de la date du mariage, devait resplendir. Il l'avait connue heureuse, les yeux luisants de joie. Quel éclat l'amour triomphant pouvait lui donner! Didier le baisait, ce visage lumineux, et elle

lui souriait de toute sa petite bouche où les dents étaient menues et blanches comme les grains du riz! Ah! misère, atroce misère de ne pas être assez brutal pour la tuer... et de le regretter!

II

PAR UN SOIR SANS LUNE

S'il avait pu la voir à Saint-Landry... Jamais la sèche bourgade n'avait paru plus morne à la jeune fille, et cela encadrant sa peine. Farouchement, elle se murait dans sa douleur et dans la maison ne prenant jour que sur le Mur des Huguenots. N'avait-elle pas abdiqué tout bonheur, laissé sa jeunesse, son sourire sur la grève du pays qui semble, en le reflétant, doubler le ciel...

Son malaise s'aggravait de ne point oser regretter la "Maison du péché", comme elle appelait cette demeure où, cependant, les jours avaient coulé si purs... Ici, ces vêtements, quelques colliers, un sac, de menues choses parlaient de la vie d'autrefois. La photographie d'Henri l'obsédait. Puisqu'elle n'avait plus rien à redouter de lui, elle embrassait parfois ce visage aux traits fins, au sourire un peu désabusé d'homme sensible qui fut déjà puni plusieurs fois d'être bon. Elle songeait avec désespoir qu'il devait la mépriser. Puis, un jour, elle pensa qu'en embrassant ce portrait elle faisait mal et, le saisissant, elle descendit à la cuisine et le jeta dans le feu.

Elle passait ainsi de la tendresse pour Henri à l'horreur d'elle-même et de lui. Soeur Donate, tout en travaillant ardemment au trousseau de sa "fille", voyait bien ces obscurcissements du front de Maguelone. Le brusque retour de l'adolescente l'avait du reste étonnée et les vagues explications fournies la blessèrent — elle aussi — comme un manque de confiance. Enfermée dans sa dignité, elle ne posait aucune question. Et Maguelone sentait qu'elle n'avouerait jamais la vérité à la religieuse. D'abord par pudeur, n'osant manier les mots fétides de Mme Muriel. Ensuite pour ne pas déshonorer son "frère" aux yeux de Soeur Donate. Mais ce silence l'étranglait.

Au curé, elle se tut également, gardant le secret du péché fraternel.

Tout le jour elle travaillait à son trousseau, fatiguée par ses luttes de conscience et par la chaleur aride. Alentour cependant les mamelons étaient verdâtres, d'une herbe délicate et rare que tondaient des troupeaux de mouton, pareils de loin à des plaques d'ouate grise. Vers le soir, Didier venait la voir.

Ils se parlaient à peine. En silence, tout en fumant une énorme pipe qu'il secouait de temps à autre sur ses housses de cuir, il étudiait sa fiancée. Il admirait ce petit profil taillé dans le plus doux des ivoires et l'éclat surprenant de la bouche si obstinément triste. Lui aussi sentait un secret logé dans le cœur de la jeune fille.

Elle avait toujours été avec lui passive et muette, sans le moindre élan. Jadis il se disait: "C'est son tempérament" et il goûtait ce charme mélancolique de captive, cette docilité anticipée. Mais, depuis, il l'avait vue aux Acanthes libérée, étincelante et fine gaité. Subitement, il la retrouvait éteinte...

Il devinait maintenant qu'elle n'était pas revenue à Saint-Landry pour lui, mais chassée par quelque destin adverse, et croyait reconstituer le cas de Maguelone: soutenue par son "frère" qui certainement détestait Didier, Maguelone avait espéré épouser quelques Montpelliérain. Son amour avait-il été repoussé? Sans doute. De là sa fuite, sa froideur envers ce "frère" qu'elle rendait peut-être responsable de son échec.

Didier soupirait.

Ainsi la jeune captive était susceptible d'aimer, et ce n'était pas lui qu'elle avait choisi... Il avait parfois la tentation de lui saisir les poignets, de la secouer en disant: "Allons, racontez-moi tout, je veux savoir." A quoi bon? Cette enfant douce avait une puissance de résistance énorme. Elle était de celles qui s'obstinent, sans violence, jusqu'à la mort. Et, haussant les épaules, il songeait: "Ça lui passera quand elle sera ma femme."

Le mariage...

Pour distraire Maguelone, Didier l'emmenait au château voir leur future chambre dont on changeait le papier mural.

C'était une grande pièce basse. Le lit à l'ancienne, très haut, semblait plus voisins du plafond que du carrelage. La jeune fille eût préféré une autre chambre, au rez-de-chaussée, spacieuse, mais Mme Paurel lui représenta que la pièce choisie était située juste au-dessus de la cuisine et qu'elle y aurait plus chaud en hiver. Maguelone se soumit.

Du reste, que lui importait? Comme toutes les jeunes filles ravagées par un chagrin d'amour, elle se persuadait qu'elle mourrait bientôt. On colla donc dans sa future chambre un papier jaune sur lequel les sombres meubles d'acajou s'alignèrent d'un air de boudeur. Comme panorama: le village, inégal et ocre comme un amas de poteries cassées, puis la Causse et encore le Mur des Huguenots, à l'arrière-plan, avec sa face noirâtre.

Les Acanthes... la rose alcôve... l'immense échappée entre les arbres de vioriers sur la mer bleu lavande. Et les Roussou: Marius, les fils, Gillette, surtout la bonne Rosa qui lui avait envoyé une lettre touchante et gauche ornée de fautes d'orthographe. Comme elle se rappelait tout... Maintenant la jeune fille ne croyait plus que ces braves gens eussent jamais eu aucune mauvaise pensée à son égard, et il tardait de les revoir.

Elle les reverrait du reste pendant quelques jours, puisque Henri avait soudain écrit à Soeur Donate qu'il désirait que sa sœur se mariât dans la basilique de Saint-Pierre, à Maguelone-la-Moniale. Elle sortirait en épousée des Acanthes.

L'idée de revoir son frère aurait dû bouleverser la jeune fille. Mais la présence de Soeur Donate aux Acanthes pendant ces derniers jours la rassurait. Ce tiers empêchait l'enchantement de jadis de se reformer. Elle s'étonnait de ne pas être plus émue. En vérité, ses mornes fiançailles avaient émoussé sa sensibilité.

Mais lui? Quel désir l'avait pris soudain de s'enfoncer dans le sable mouvant du désespoir en ramenant Maguelone aux Acanthes, en s'infligeant le supplice de la conduire lui-même vers un mari!

Désir maléfique de la revoir, de la contrarier, de lui arracher des larmes peut-être et, surtout, de la contempler encore dans ce cadre des Acanthes d'où elle était partie trop brusquement, où un double d'elle-même semblait attaché aux tentures. Besoin de souffrance qui confinait à la jouissance et, peut-être, mêlé à tout cela dans une proportion infinitésimale mais suffisante pour tout imprégner: un espoir.

Quel espoir? Il l'ignorait. Parfois, au cours de ses insomnies, il imaginait de véritables romans-feuilletons. Il enlevait Maguelone, la tuait. De telles visions, si contraires à sa nature, l'apaisaient cependant, bien qu'il en connût l'inanité. Il voulait revoir Mlle Ferrer pour lui faire du mal et se faire du mal, profiter en surface de sa beauté et la repousser. Ah! comme il amènerait des pleurs de rages dans ses yeux, comme il saurait ridiculiser Didier et rire de l'énervement de Maguelone. Il jouerait d'elle, l'humilierait et, subitement, au détour d'un chemin, tomberait sur sa bouche.

Il se nourrissait de ces imaginations malades. Verdier, parti pour l'Ecosse, l'avait laissé seul à Londres. Il connut des Anglaises complaisantes, mais leur reprocha de ne point ressembler à Maguelone. Enfin il quitta l'Angleterre.

A Paris il s'arrêta pour voir sa famille et annoncer sa décision de partir, trois mois plus tard, pour le Brésil avec Verdier.

Chez les Brienne-banquiers, il y eut un air reprobateur. Dieu merci! "Ils" étaient là pour l'aider à se faire une situation. "Ils" étaient là, eux et leurs conseils. Tant pis pour lui s'il s'expatriait! Mais il avait toujours été un peu aventureux, comme son père. Au repas, entre le poulet et les fraises, on lui servit les fièvres paludéennes, les morsures du serpent-minute et la férocité des Indiens. Mais on ne put rassasier son appétit de départ.

Chez les Brienne-Fonctionnaires, au contraire, il provoqua l'admiration. Confinés dans une vie médiocre et sans do-

mestiques, ils enviaient celui qui allait connaître la grande vie — au moins au sens de vie large — et son annonce abattit les murs de leur étroit appartement sur un océan de pampas.

Il retrouva cette envie chez ses jeunes cousins. Mais il dut essayer d'abord leurs rebuffades. Ils étaient furieux d'avoir été tenus éloignés des Acanthes.

—Tu lous ta bicoque l'an prochain, on ne pourra donc pas y aller, et il paraît que tu avais là-bas un harem...

—Sans exagération!

—Une fille épâtante et qui te tenait bien, nous a dit Verdier. Est-ce que tu l'emmenes au Brésil? François serait enchanté, il était dépité de ne pas la voir.

Ils allèrent dîner dans une taverne de l'avenue de l'Opéra. Ses cousins amenèrent des amies, trois jolies modistes. La soirée fut très gaie.

Mais en reprenant son vestiaire, Henri retrouva son chagrin. Cependant, sa peine fut relâchée chez Michel Lerouville qui ne l'entreteint que de ses projets de statuaire et de son dernier modèle.

Enfin, Brienne arriva un matin à Saint-Landry.

Ce même matin, on apportait chez Soeur Donat la robe de mariée, à peine terminée. Pour simple qu'elle fût, ce petit torrent de satin blanc éblouissait Victorine qui aidait Mlle Vinet, la couturière, à l'emballer. D'autres élèves se joignirent à elles et toutes ces petites pattes brunes disparaissaient dans cette blancheur comme des mains de laveuse dans une eau de savon.

Soudain, Soeur Donat s'étant penchée à la fenêtre, se redressa puis descendit rapidement.

A la porte, elle tendit les mains à Henri qui arrivait.

—Je vous ai aperçu, dit-elle gaiement; nous ne vous attendions qu'à midi, vous allez nous trouver en retard!

Puis, croyant être agréable à Brienne en lui cachant la mélancolie de Maguelone, elle ajouta:

—Elle est bien heureuse, elle emballe sa robe de mariée! Quelle jeune fille n'est pas contente à ce moment-là. Venez la voir. Elle a encore embelli... Et vous, cher monsieur, votre santé?

Il répondit machinalement. Non, il ne souffrait pas aux paroles de Soeur Donat. Il les avait trop prévues, il s'était trop représenté la proie de Maguelone: l'impression était amortie. Il pouvait être détaché.

Pourtant son cœur battait un peu en suivant la religieuse. Soeur Donat ouvrit brusquement la porte. Il vit Maguelone.

Et tous deux se regardèrent, stupides, muets.

Certes, il avait changé et le chagrin avait fait tomber un peu les coins de sa bouche, mais cela ne surprenait pas la jeune fille, touchée seulement par cet aveu silencieux de souffrance. Tandis que lui la contemplait, bouleversé.

Il était vrai qu'elle avait embelli.

Mais une expression déchirante occupait son visage. Elle avait le masque souffrant des princesses tragiques et douces: Sophonisbé, Monime, Bérénice de Judée, toutes celles qui offrirent à l'empreinte de la douleur de beaux visages purs et jeunes.

Qu'est-ce qui l'avait ainsi transformée? Ce n'était plus de la langueur, la dolence de la jeune captive, mais un tourment vif comme un cri. Une émotion, un doute l'envahirent. La pensée le traversa: "Je n'ai peut-être jamais su la vérité". Son attitude frigidité disparut. Il fut lui-même angoissé et, comme elle ne bougeait pas, il marcha vers elle, la prit dans ses bras et balbutia:

—Ma petite... ma petite!

Elle ne le repoussait pas, ne sentant aucune trouble, sans doute, pensa-t-elle, parce qu'ils n'étaient pas seuls. Une émotion vraiment fraternelle la rapprochait de lui. Et il baisa son front. Sous l'empire de sa peine et de ses doutes lui aussi se sentait redevenir fraternel. Elle n'était plus, pour cet homme au cœur généreux, qu'une enfant malheureuse qu'il voulait reconforter.

Mais ne put lui parler. Soeur Donat l'accaparait. Voulait-il les emmener le jour même aux Acanthes? Si oui, il lui fallait fermer la maison et s'occuper de placer Blanchet, le chat borgne et adoré. Justement les Paurel étaient allés passer

deux jours à Beljaloux; ils partiraient sans les revoir.

—J'ai, dit-il, laissé un mot au château disant que je les attends après-demain aux Acanthes pour déjeuner.

Maguelone avait disparu, tellement absorbée par les derniers préparatifs qu'elle n'avait point le temps de penser.

Enfin tout fut prêt et, à demi submergés par les cartons, ils quittèrent Saint-Landry en automobile.

Maintenant une joie réelle envahissait Maguelone: elle revoyait Henri! L'absence avait purifié le souvenir de leur intimité passée que Mme Muriel avait réussi un moment à obscurcir. Elle se rendait compte à quel point cette intimité avait été limpide. Calmée par la présence de Soeur Donat, elle n'éprouvait plus de terreur nerveuse, mais une sorte de trêve, un besoin de détente qui oblitérait l'avenir absolument comme si ces quelques jours la séparant encore de son mariage eussent été des mois, des années... toute sa vie!

Elle le regardait à la dérobée: comme il semblait avoir souffert! Eh bien! elle allait s'expliquer. Il lui semblait qu'elle trouverait ses mots aisément à présent. Très doucement elle lui dirait: "Henri, je vous ai fui parce que..."

Elle hésita. Puis, finalement, s'arrêta à cette phrase: "...parce que notre tendresse aurait pu dégénérer." Ce dernier mot lui plaisait.

Mais alors elle songea: S'il me dit: "Qu'entendez-vous par dégénérer?"

L'effroi la reprit. Dégénérer en quoi? Répondre: "Vous comprenez bien, nous sommes frère et sœur..." S'il faisait mine de ne pas comprendre? De nouveau quelque chose fétide et glacial l'investissait. Fallait-il quelle provoquât cette dangereuse explication, dressât entre eux cette question de mœurs qui recommençait à l'effrayer? Ne souhaitait-il pas le silence? Il l'accueillait par de bonnes paroles; et elle croit deviner: il a compris son erreur, la regrette, ne lui reproche plus sa fuite. Il désire renoncer aux relations fraternelles de jadis. Elle ne doit point parler du passé.

Elle tente de s'arracher à toutes ces pensées, de regarder attentivement le paysage qui fuit de chaque côté de l'automobile. Le crépuscule traîne indéfiniment sur la zone des étangs; c'est une cendre bleuâtre flottant sous le ciel clair encore, au-dessus de cette terre claire aussi, puisqu'elle reflète la nue.

Et les Acanthes approchent, Castor et Pollux aboient, les Roussou les assourdissent de cris de bienvenue. Rosa embrasse sans façon la jeune fille et l'ombre de la cathédrale fait brusquement pour eux succéder la nuit au jour.

Le trajet en auto avait rompu Soeur Donat. Elle parla peu pendant le dîner. Cependant, Henri et Maguelone se taisaient absolument, elle se crut obligée de causer. Devinant que Brienne n'aimait guère son futur beau-frère, elle commença l'éloge de Paurel pour disposer Henri en sa faveur:

—Un de ces maris qui donnent à leur femme un sûr bonheur, dit-elle, un garçon sur la parole de qui on peut compter.

Maguelone dit brusquement:

—Henriette, de Beljaloux, en avait peut-être cru autant!

A peine avait-elle dit ces mots qu'elle se demanda qui avait parlé... Elle regretta cette impulsion irraisonnée, Soeur Donat, un peu interloquée, se tut et Henri devisagea Mlle Ferrer.

Elle était redevenue muette.

Après le dîner, Soeur Donat demanda à Rosa des nouvelles de sa famille. Joséphou se préparait pour les grandes joutes de Sète:

—Ah! ma Soeur, que vous devriez bien rester ici pour voir cela, peuchère!

Mais elle ne parla point de Gillette qui, pendant l'absence du maître, s'était laissée enlever par un trimardeur venu dans les environs pour la levée du sel et dont s'était toquée la jolie mémère.

—Maintenant, dit la religieuse, je vais me reposer.

—Moi aussi, dit Maguelone en se levant vivement.

Soeur Donat s'y opposa:

—Mag, il faut rester un peu avec lui, dit-elle à mi-voix, vous ne lui avez encore rien dit! Parlez-lui de son voyage, de sa santé. Il ne serait pas convenable

de vous enfuir ainsi... Je ne vous reconnais plus!

En femme avisée, elle songeait: "Elle a l'air de boudier son frère; peut-être a-t-elle ses raisons, mais il convient à présent de faire la paix, car il serait sot qu'elle empêchât Henri de lui offrir un beau cadeau de nocces."

Brienne avait entendu la réflexion de Soeur Donat. Il savait ainsi que sa "soeur" restait par obéissance et non par plaisir. Certes, elle critiquait Didier; cependant, s'il l'interrogeait sur les motifs de sa mélancolie, ne répondrait-elle pas: "Séparée de mon fiancé, je languis de lui..."

Une chaleur jalouse lui brûla le cœur. Il dit:

—Vous vouliez peut-être aller rêver au cher Didier? Est-il toujours aussi rouge? Fumet-il beaucoup de pipes? Chasse-t-il énormément? Ah! non, la chasse est encore fermée. Quel dommage! Voilà un mari qui ne vous encombrera pas, ma chère! Toute la journée à l'affût dans des bois trempés!

Elle fit un pas vers l'escalier, prête à se dérober. "Elle est blessée", pensa-t-il. Et il éprouva à la froisser un pénible plaisir.

—Allons prendre le café dans le jardin, la nuit est chaude, dit-il.

—Je préfère monter.

—Vous craignez que je raille le cher Didier et de ne savoir comment le défendre!

Elle haussa les épaules, offensée à la fin, car c'était son futur mari qu'il ridiculisait et elle en souffrait par ricochet, par cette dignité conjugale qui lie même des époux ne s'aimant pas.

—Ah! vous venez enfin!

Ils s'installèrent devant la maison, à deux pas d'un massif de chèvrefeuille qui odorait comme un encensoir. La fête solaire célébrée tout le jour au-dessus des fleurs ouvertes laissait après elle des remous embaumés. Parfois, de la mer qui modulait sur la grève, parvenait une fraîcheur et l'on s'anéantissait dans les fauteuils pour la mieux aspirer, breuvage délicieux.

La basilique jetait sur eux sa séculaire draperie d'ombre. Henri distinguait à peine le visage blanc de sa "soeur". Maguelone ne voyait de lui qu'une noire silhouette. Ils entendaient des rires s'échapper du pavillon où logeaient les Roussou: le prochain mariage égayait les jeunes garçons.

—Ah! dit Brienne d'un ton léger, encore un peu de patience et bientôt vous serez débarrassés de moi, vous et votre mari, et pour toujours!

Elle ne comprenait pas et, romanesque, songeait, épouvantée: "Voudrait-il se tuer?"

—Je vais partir pour le Brésil avec un ami.

—Pour le Brésil!

C'était la première fois qu'il lui en parlait. Elle crut à une décision récente et quelque chose se déchira dans son cœur.

—Je compte rétablir là-bas ma fortune très compromise. Ces derniers mois passés ici ont été une trêve accordée avant le départ. Je m'installerai aux environs de Sao-Paulo.

En parlant, il se reprenait. Il lui expliquait ce que serait sa vie, prenant joie à se montrer détaché.

—Mon ami possède des plantations de café. De sa maison, la vue s'étend sur un véritable océan de forêts merveilleuses. Les araucarias géants dépassent les frondaisons comme de hauts candélabres et les oiseaux-mouches sont les fleurs de ces futaies. Je voyagerai, je veux connaître les anciennes villes des Incas, ces Incas qui réalisèrent dans leur empire le communisme intégral où l'individu numéroté était parfaitement enrégimenté. On va jusqu'à supposer qu'ils manipulaient le crâne mou des nouveaux-nés pour leur donner, par une compression déterminée de la matière cérébrale, la mentalité adaptée au travail auquel on les destinait; comme cela, il n'y avait pas de déclassés!

Il aurait pu parler pendant des heures sans qu'elle l'interrompît: elle n'entendait pas, l'esprit obsédé jusqu'à la souffrance par cette jensée: "Il va partir, je ne le reverrai plus!"

Puis elle réagit, voulut se prouver qu'Henri lui était indifférent et se contracta si fort qu'elle parvint à l'insensi-

LE RHUMATISME ENGOURDIT SON BRAS

Ses remerciements à Kruschen

"Depuis des années, je souffre du rhumatisme. J'ai eu des douleurs si fortes dans le pied, que je pouvais à peine marcher. Le pouce de ma main gauche était si raide, qu'il me fallait me servir de ma main droite pour le plier. Je craignais de me coucher, car mon bras droit, depuis la main jusqu'au coude, devenait engourdi. Tant que la circulation n'était pas établie, les douleurs étaient terribles. J'ai commencé à prendre une demi cuiller à thé de Kruschen dans un verre d'eau chaude, avant déjeuner, et je me sens toute différente. Je dis à tout le monde ce que je prends et le bien que cela me fait." — (Mme) W. A. B.

Les six sels minéraux de Kruschen fortifient le foie, le rein et l'estomac — et les maintiennent en bon état de fonctionnement. Les organes internes étant bien nettoyés, le sang est plus pur et plus vigoureux. L'acide urique est expulsé par les conduits naturels, et les douleurs de rhumatisme disparaissent. Et à mesure que vous continuez de prendre Kruschen, tout votre être — le corps et le cerveau — reprend une nouvelle activité.

EMBELLISSEZ VOS YEUX

Transformez-les avec ce nouvel embellisseur de cils d'application facile qui relèvera l'éclat de vos yeux. Fais paraître les cils naturellement noirs, longs et soyeux. Aucune habileté requise. N'échauffe pas les yeux. A l'épreuve des larmes. Essayez-le. Noir ou châtain. 75c aux comptoirs d'articles de toilette. Distribué par Palmers Ltd., Montréal.



La Nouvelle MAYBELLINE

NE BRULE PAS — A L'EPREUVE des LARMES

NE SOUFFREZ PLUS!



Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillons du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard MONTREAL, CANADA

bilité complète. Il partait? Tant mieux! Maintenant, il lui semblait que rien au monde ne saurait l'émouvoir. Et, dans son calme subit et artificiel, son ancien désir de s'expliquer, de justifier sa fuite, la ressaisit. Elle se sentit si sûre d'elle, si froide, qu'elle n'hésita plus. En réalité, elle était à bout de nerfs et cela la rendait impulsive. Soudain elle se leva en disant d'une voix changée:

—Il doit être tard, je remonte. Mais, avant, je veux vous dire, mon "frère"...

Et sa langue s'arrêta. Un grand froid l'enveloppait comme un drap mouillé. Elle balbutia, la tête perdue:

—Mon frère...

Et tomba, à demi inconsciente.

Brienne cria:

—Maguelone!

Il la reçut dans ses bras, la mit dans le fauteuil, se pencha au-dessus d'elle. Pendant une minute, il contempla ce petit visage d'ivoire pur sous la nuit des cheveux. Il vit les dents briller faiblement entre les lèvres entr'ouvertes. La volupté du soir espagnol et de toutes les heures d'intimité de jadis brûla son cœur. Il pensa que Didier serait bientôt le maître de la mince sultane. Un désir éperdu lui vint de connaître au moins la douceur fondante de la petite bouche. Ce fut une impulsion irrésistible. Elle ne savait pas... ne se révolterait point... Affolé, il appuya désespérément ses lèvres sur les siennes.

Et Maguelone lui rendit son baiser.

Fou, il se redressa, ne comprenant plus. Mais déjà elle le repoussait, éclatait en sanglots, balbutiait terrifiée, désespérée:

—Il ne faut pas, c'est affreux; vous êtes mon frère!

Alors, ce fut comme un rayon de soleil dans une salle noir. En une seconde, tout lui devint compréhensible. Ainsi, c'était pour cela? Pour cela! Et il s'en était vaguement douté. Et il lui criait presque dans les oreilles:

—Non, je ne suis pas ton frère, je ne te suis rien, rien! Et ce n'est pas mal de t'aimer!

Elle le regarda, interrogative, les yeux agrandis de surprises, de terreur et d'enivrement. Et lui, d'une voix rapide, presque incohérente, parlait maintenant, racontait les confidences de Verdier, accumulant et mêlant les arguments, répétant:

—Comprends-tu?

Il s'expliquait d'une façon bien trop accélérée, bien trop désordonnée; elle n'était pas assez au courant de la vie pour comprendre. Mais que lui importaient les arguments? Elle le croyait, le croyait irrésistiblement, et cela valait toutes les preuves du monde. Il n'était pas son frère, cela par quelque sortilège merveilleux qu'elle ne cherchait même pas à approfondir. Il n'était pas son frère! Sa poitrine se soulevait, les nerfs se relâchaient, elle pouvait respirer librement et crier sans remords: "Moi aussi, je t'aime par-dessus tout, je t'adore!"

Ne plus lutter, ne plus se raidir! Ne pas résister à la prière des yeux qui vous implorant, des bras qui veulent vous étreindre, de la bouche qui vous appelle! Vivre librement, purement, céder à l'impulsion de son être, se jeter sur le cœur d'Henri, sentir sur sa joue la douceur rugueuse de sa joie d'homme et connaître de lui le premier secret de l'amour: le secret exquis et chaste du baiser sur les lèvres.

Et lui s'interrompait maintenant dans ses explications. Il prenait entre ses mains la tête de la jeune fille, plongeait ses doigts dans la tiède fourrure des cheveux; ils se regardaient tous deux éperdument, se voyant à peine, puis leurs bouches fraîches se scellaient. Il l'aspirait, la suffoquait, elle se sentait mourir...

Enfin, une éloquence intarissable leur vint. Tous deux, presque en même temps, voulaient mutuellement s'expliquer ce qu'ils avaient souffert. Quand Brienne apprit la conversation de Maguelone avec Mme Muriel à Palavas, il sursauta:

—Elle nous avait vus au Peyrou!

Il avait toujours regretté son incorrection ce soir-là quand il s'était isolé avec Mlle Ferrer, minute imprudente qu'ils avaient failli payer si cher!

Il dit rudement:

—De quoi se mêlait-elle, cette imbécile?

le? Ça lui allait bien de critiquer les autres!

Mais tout s'effaçait, puisque Maguelone était là, près de lui, sa Maguelone confiante comme jadis...

Elle raconta sa fugue à Saint-Landry, l'absence de Soeur Donat, sa résolution d'épouser rapidement Didier comme le lui avait conseillé Mme Muriel. Elle dit sa terreur et son amour, ses doutes, ses reproches, sa douleur...

Mais jamais des amoureux ne parlèrent d'une manière suivie. Henri et Maguelone, assis l'une près de l'autre sur un banc de pierre à l'ombre de la basilique, s'interrompaient souvent car, à chaque avenue de souffrance, pour effacer les tourments anciens, il s'embrassaient. Ils pleuraient, riaient, s'adoraient, exaltés par ce bonheur venant brusquement après la persuasion d'une vie gâchée. Baisers palpitants, pressés, en pluie d'orage violente et douce.

—Levons-nous, marchons! dit Henri qui craignait de perdre la tête.

Ils allaient sous les frondaisons tramées de nuit sans lune, pleines de ténèbres comme d'une fumée liturgique échappée de la cathédrale. Castor et Pollux vinrent leur lécher les mains. Ils atteignirent la lisière de l'oasis, virent devant eux le désert palustre.

Il dit:

—J'étais ici quand, un après-midi, tu vins vers moi en costume de Shéhérazade...

—Je me suis jetée à votre cou...

—Et j'ai compris que tu étais la moitié de ma vie!

Soudain, l'enchantement se fendit comme un miroir sous un choc:

—Et Didier! dit Maguelone, Didier que j'oublie!

Il répliqua avec une légèreté voulue:

—Jamais tu n'as voulu réellement ce mariage. Donc, ne t'inquiète de rien. Je lui expliquerai les faits; j'ai en réserve de tels arguments qu'il n'hésitera pas à te libérer.

Il mentait pour rassurer la jeune fille. Didier? C'était un être spolié qui se défendrait par tous les moyens. Henri le savait. Mais la première résistance vint de Maguelone. Subitement raidie, elle disait:

—Non, Henri, j'ai été folle de vous écouter, folle de vous avouer mon amour. Et coupable aussi, car Didier a ma parole, les bans sont publiés. Il est trop tard pour me rétracter. Je dois tenir mes engagements!

—Tu te trompes: les fiançailles ne sont qu'une promesse, un délai pour s'étudier mutuellement.

—Non, quatre jours avant son mariage et quand on a permis les formalités, c'est qu'on est décidé. Je souffrirai, j'en mourrai (à vingt ans, on croit toujours qu'on mourra de chagrin), mais je ne reprendrai pas ma parole!

—Et s'il te la rend?

—Vous ne le connaissez pas, jamais il ne le voudra! Henri, nous aurions été trop heureux, mais je ne baserai pas mon bonheur sur une faute, et c'en serait une que de manquer à mes promesses.

Alors, il tenta de lui prouver que Didier ne serait guère heureux, marié à une femme qui en regretterait un autre.

—En reprenant ta parole, tu fais une victime: Paurel. En l'épousant, tu en sacrifies deux: toi et moi.

—J'ai promis, je tiendrai...

—Mais que dis-je? Ton refus d'épouser Didier assurera le bonheur d'une autre: cette Henriette Monet qu'il abandonna. Qui sait si ce n'est pas le bon Dieu, comme tu le dis, qui a voulu tout cela!

Cet argument l'ébranla, mais sa bonne foi fut la plus forte:

—Je n'ai qu'une parole, Henri, et je ne y faillirai pas! Oui, vous êtes surpris... Je suis toujours si passive! J'ai horreur de la lutte, mais quand je sens où est mon devoir, nul au monde, pas même vous... pas même TOI... ne m'y ferait manquer! Et pourtant je souffre, je souffre!

Sentant crouler son courage, elle s'enfuit brusquement, tout de suite engoutie dans l'ombre de la cathédrale. Elle rentrait. Alors le jeune homme, dans une douloureuse colère, eut l'impression que la basilique venait de lui reprendre son amour et que ce pays endormeur et fourbe se refermait sur son rêve de bonheur comme le sable sur un enlisé.

Mais il réagit. Il voulait lutter. Il fallait que Didier rendit sa parole à cette enfant dont la droiture émouvait Henri tout en l'irritant, puisqu'il en était victime. En face de ce lendemain redoutable, devant la jalousie homicide de Paurel et la résistance de Maguelone, Henri craignait l'avenir, se rappelant la statue symbolique de Lérrouville. Course vers la vie, vers la mort... Il se représentait un duel prochain, son trépas, Maguelone seule au monde...

Et, bien qu'il fût impatient de la posséder un jour, il n'osait formuler le souhait qui, perpétuellement, hante l'humanité:

"Être plus vieux de quelques mois".

III

LEQUEL ?

—Ainsi, vous n'êtes pas son frère, et Maguelone a vécu près de vous!... Elle a couché sous le toit d'un homme!

Comme une litanie, Soeur Donat, effondrée dans un fauteuil, répète cette phrase. Brienne vient de lui raconter en détails sa dernière conversation avec Mlle Ferrer. Preuves en mains, il lui a démontré qu'elle n'est pas sa sœur et qu'il a le droit de l'épouser comme il souhaite le faire. Mais la pensée droite de la religieuse s'est butée devant ceci: Maguelone a vécu près d'un homme pendant des mois. Soeur Donat est tombée dans ses réflexions comme dans un fossé dont Brienne ne peut la faire émerger. Elle songe à "tout ce qui aurait pu arriver". Elle s'indigne d'avoir permis cela et se reproche de n'avoir pas cédé au présentiment qui l'envahit à Saint-Landry quand Henri lui demanda d'emmener la jeune fille. En vain le jeune homme lui répète qu'il fut toujours fraternel avec Maguelone. Soeur Donat n'en doute pas et, pourtant, elle est scandalisée par cette cohabitation des deux jeunes gens.

Irrité, Brienne ne sait comment la faire sortir de ce fossé psychologique. Or il n'a pas de temps à perdre, demain les Paurel seront là. Il faut, avant leur arrivée, qu'il ait installé les deux femmes à Montpellier, chez les religieuses de Saint-Lude. Il finit par trancher et décide:

—Ma chère Soeur, puisque vous êtes bien persuadée que Mlle Ferrer ne m'est rien, vous comprenez que vous ne pouvez rester aux Acanthes.

—En effet. Je veux retourner à Saint-Landry avec elle.

—Impossible! Il ne faut pas qu'elle y rencontre celui qu'elle ne veut plus épouser.

Cette fois, la religieuse se hisse hors du fossé où sa pensée était bloquée. Mais c'est pour riposter:

—Que dites-vous là? Les bans sont publiés, le maire et le curé prévenus. Maguelone ne peut plus reprendre sa parole. Tant pis pour vous, il fallait vous décider plus tôt!

Il insiste, proteste, argumente en vain. Soeur Donat maintient son point de vue. Du reste, faire cet affront aux Paurel la terrorise positivement. Elle a le respect de ces "châtelains" de son village. Il essaye de l'animer contre eux.

Ils discutent tous deux sans résultat par ce beau matin clair, quand soudain Henri, par la fenêtre du salon, aperçoit Didier arrivant en auto.

—Comment, dit-il, déjà ici à huit heures du matin!

Il sort, va au devant de Paurel qui s'écrie, jovial:

—C'est comme ça que, sans crier gare, vous enlevez ma femme? Mère et moi sommes revenus hier à Saint-Landry.

Il rit. Rien ne saurait entamer sa bonne humeur, pas même la colère de la Régente qui, avec raison, a trouvé l'attitude de Brienne fort impertinente. Mais, à présent, Paurel ne craint plus l'influence d'Henri sur sa sœur.

—Et votre mère? demande celui-ci.

—Elle ne viendra que demain.

Le précédant rapidement, Henri rentre dans le salon et dit à Soeur Donat:

—Je vous en supplie, ne vous montrez pas, remontez dans votre chambre, empêchez Maguelone de venir. J'ai à causer avec Paurel.

Elle disparut dans un couloir juste au moment que Didier pénétra dans le salon.

Il sifflote, regardant avec un amical dédain cette maison qui jadis, par son

élégance, l'avait tant fait souffrir et dont il ne redoute plus rien.

—Et mes femmes, qu'en avez-vous fait? demanda-t-il, plaisantin.

—Elles sont allées à Villeneuve.

—En passant par la porte crénelée de votre domaine? Je n'ai jamais pu l'apercevoir de Villeneuve sans rire! Cette porte solitaire, à machicoulis mais sans aucun mur d'enceinte pour la continuer me fait l'effet de la dernière dent d'une bouche de vieille femme!

Remarque d'un goût contestable. Henri examine l'épais garçon qui mâchure sa courte pipe et il songe: il l'aurait retirée d'entre ses mâchoires juste pour embrasser Maguelone et l'asphyxier de son haleine. Et quelle tenue pour un fiancé: vêtement de chasse, comme s'il venait ici pour massacrer toute la gent volatile!

Son mépris s'accroît! Il se sent presque le devoir d'arracher à ce lourdaud la fine petite biche. Et, tout de suite, il attaque, tandis que Didier secoue sans façon sa pipe sur le coin de la cheminée.

—A propos, mon cher Paurel, j'ai éprouvé hier, en revoyant Maguelone, une bien pénible surprise.

"Allons bon! pense Paurel immédiatement, qu'est-ce qu'il va encore chercher?"

Et il se tasse dans un fauteuil pour parer à toute attaque.

—A quel propos?

—Comme elle a mauvaise mine!

—Bah! les fiancées se fatiguent toujours avec le trousseau, l'installation. Il est de tradition qu'elles maigrissent.

—Plus que de l'amaigrissement! Je croyais la voir radieuse, un peu folle comme il est permis à une jeune fille si près de ses noces. Je lui ai trouvé, à dire vrai, une figure d'enterrement.

Un peu agacé, Didier riposta:

—Que voulez-vous: elle soupire après le mariage, cette petite!

—C'est ce que je croyais. Mais, quand je la félicitai, reprit Henri, elle fondit en larmes. Avouez que cela m'a étonné, inquiété!

—Voyons, dit rondement Didier en tirant furieusement sur sa pipe, êtes-vous assez peu au courant de la Femme pour vous inquiéter pour une crise de larmes? Vous savez bien qu'elles pleurent pour rien, les femmes! Ça fait partie de leurs plaisirs!

—Mon Dieu, si vous prenez les choses ainsi. Si chaque fois que Maguelone fut triste vous en avez conclu que "c'était une façon de se faire plaisir", je me demande si vous la comprenez...

—Mon cher monsieur, dit Didier avec une peu d'animation, je n'ai pas à être enseigné par vous, je suppose. Je comprends Maguelone mieux que vous, car je la connais depuis l'enfance, moi! C'est une petite nature tour à tour nerveuse et languissante qu'il faut laisser rêver et pleurer à son aise sans la brusquer ni davantage s'en alarmer!

L'imbécile, avec quelle suffisance il dit cela! Henri le soufflèterait avec joie.

—En effet, reprend Brienne soudain énervé, vous avez raison de ne pas vous effrayer, car si vous forciez un peu le silence de votre fiancée, elle vous dirait de telles choses que vous seriez bien obligé, aveugle volontaire, de voir clair, parler!

—Qu'est-ce que vous voulez dire? interroge Didier en abandonnant enfin sa pipe: indice que l'inquiétude pénètre enfin dans cette âme épaisse.

—Ne tournons pas autour des mots, reprend Brienne nettement. Maguelone a toujours été morne et passive avec vous...

—C'est son caractère! riposte Didier sans le croire.

—Non, vous l'avez vue gaie et presque bavarde ici!

—Alors?

—Et Soeur Donat m'a avoué que depuis mon départ elle est retombée dans une mélancolie pire que jamais. Vous croyez cela normal, vous?

—Ah! mais, dites donc, interrompit Paurel, se levant et se rapprochant, allez-vous recommencer à monter la tête de votre sœur? Je vous vois venir! Il fallait rester où vous étiez si vous n'avez d'autre mission que de troubler les choses! En tout cas, vous en serez pour vos frais, les bans sont publiés et vous n'êtes pas le tuteur de Maguelone.

—J'ai le droit de veiller sur son bonheur.

—Taisez-vous donc! vous tâchez de le gâcher. Tout simplement. Il est heureux

En vente dans tous les dépôts de
journaux 10 sous le numéro.



Si Reposant

quand vous êtes lasse!

—un Bain au Soda à Pâte!

FAITES-EN L'ESSAI! Versez simplement un paquet d'une demi-livre de Soda à Pâte "Cow Brand" dans une baignoire d'eau chaude et jouissez pendant cinq minutes d'une détente complète dans ce bain apaisant.

Après quelques frictions vigoureuses, vous vous sentirez merveilleusement rafraîchie et reposée — vous ne vous souviendrez plus d'avoir été fatiguée. Le bain au Soda à Pâte est également un bain de santé: l'action alcaline et douce du Soda neutralise les odeurs provenant des acides du corps et laisse la peau agréablement souple et douce.

★

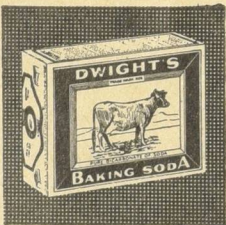
Une Très Utile

"Trousse d'Urgence"!

S'il y a un paquet de Soda à Pâte "Cow Brand" à votre portée, vous avez toujours à votre service l'une des meilleures pharmacies d'urgence que vous puissiez désirer. Le Soda à Pâte soulage de l'indigestion, des brûlements et de l'acidité d'estomac — apaise l'urticaire et les démangeaisons de la peau — extirpe la fièvre des échaudures et brûlures. Les nombreuses utilisations médicinales du Soda à Pâte "Cow Brand" sont expliquées dans la brochure offerte gratuitement ci-dessous. Faites-la venir aujourd'hui même.

Le Soda à Pâte "Cow Brand" est du Bicarbonate de Soude pur et il est également bon pour fins médicinales et culinaires.

Faites venir ces brochures gratuites.



CHURCH & DWIGHT LIMITED
2715, rue Reading. Montréal, P. Q.

Veuillez m'envoyer les brochures gratuites décrivant les utilisations du Soda à Pâte "Cow Brand" pour fins médicinales et culinaires.

NOM _____

ADRESSE _____

METTES VOS NOMS ET ADRESSE
R-8 EN IMPRIME 33F

—Hé! non, m'sieur Paurel.

—Elle est sortie?

—Té, c'est comme si elle était sortie.

Il perçoit une gêne chez ces gens qui le dévisagent au travers de la fumée. Moins jovial, il précise ses interrogations:

—N'est-elle plus aux Acanthes?

—Hé non!

—Elle serait à Montpellier?

—Elle y est partie.

Les mots hésitent comme des pas sur une terrain mou. Soudain, la mère Roussou prend une clef pendue au mur et déclare:

—Té! m'sieur Paurel, vous êtes de trop mal ici, dans cette fumée... Venez-vous donc avé moi dans la basilique, que j'ai à me voir si les maçons ils ont bien plâtré la fissure.

Il devine qu'elle veut l'entretenir seul, et lui qui jusqu'ici avait si chaud, sent brusquement l'humidité dont la pluie l'a pénétré. Il sort de la maison. Dehors, le mistral rugit, vainqueur de l'averse. Paurel grelotte et suit Rosa Roussou dans la basilique.

Elle se dirige vers une fissure de la muraille et éclate:

—Té! je me le disais que ces dégoûtants de maçons...

Mais il l'interrompt, l'entraîne vers le maître-autel sans tabernacle et orné de plumes de paon et de roses d'acanthé séchées.

—Allons, dit-il rudement, qu'est-ce qu'il y a? Soeur Donate est près de Mlle Ferrer?

—Elle y est partie voilà près d'un mois.

—Maguelone ne serait pas malade?

—Hé non! peuchère, mais...

Elle hésite et une pensée romanesque, folle, assaille Didier: Maguelone mourante, morte, peut-être? Il blêmit. Et, brusquement, Rosa, à bout de diplomatie, lâche ces mots:

—Vous devriez déjà avoir reçu une lettre, car elles ne sont plus à Montpellier.

—Où sont-elles?

—Elles ont pris le bateau il y a trois semaines...

—Où allaient-elles? halette Didier.

Et la réponse tombe sur lui comme un couperet sur le cou du guillotiné:

—Au Brésil.

Eh bien! oui, elle partie, la mince sultane aux yeux brûlants et las, elle est partie pour jamais, il ne la reverra plus. Le drame romanesque s'est achevé en comédie amoureuse, tout s'est arrangé... comme le plus souvent dans la vie.

Paurel murmure: "Oh! comme elle m'a dupé avec sa prétendue vocation! Les coquines!..."

Il se trompe. La retraite de Mlle Ferrer dans le couvent de Montpellier ne fut pas une feinte. La jeune fille voulait même se lier tout de suite par des vœux solennels. Ce fut Soeur Donate qui l'en empêcha. Et cependant la religieuse admirait les voies secrètes de la Providence qui conduisaient vers Dieu la fille de son esprit. Cette vocation la ravissait; elle en remerciait le Seigneur! Hélas! bientôt après, la religieuse douta.

Quand elle allait voir Maguelone au couvent, au lieu de la postulante animée de la joie secrète de l'holocauste, elle trouvait une enfant murée dans un muet désespoir. Maguelone ne priait plus que par ses larmes, son dépérissement, sa jeune vie offerte en sacrifice avec sa joie. Si résignée jadis, voici que l'amour lui enlevait sa passivité, la tuait... Et Sour Donate trembla.

Non, il devenait évident que Maguelone n'avait pas la vocation, songeait la pauvre femme. Et dans ce coeur de vierge vieillie, dans ce coeur si pur de religieuse tressaillit pour la première fois l'attendrissement devant un amour humain, une émotion et une sorte de respect. Par des lettres déchirantes que Soeur Donate brûlait, Henri suppliait Maguelone de le rejoindre et, prise dans cet orage d'amour, Soeur Donate voyait se graver dans sa pensée comme Moïse vit s'inscrire sur les Tables de Pierre les grandes vérités naturelles, la loi éternelle qui lie l'homme à la femme et qu'on ne doit transgresser qu'avec prudence. Or Dieu veut-il d'un coeur qui se brise parce qu'il se donne à lui?

Rosa Roussou accompagnait souvent la religieuse au couvent. Et la bonne

femme le lui répétait: "Ma Soeur, c'est une petite fleur d'amour, elle mourra au milieu de toutes ces pierres!"

Ces paroles, la mère Roussou les redit maintenant à Didier. Et le jeune homme se rappelle son dernier cri! "Je le déteste, votre pays de pierres!"

Cloître huguenot des Causses lugubres ou cloître de Montpellier, elle n'était point faite pour ce froid silice. Ah! chaude petite fleur d'amour qui, pour vivre, a besoin du soleil des Tropiques et d'une passion humaine. Petite fleur d'amour que le destin bienveillant a même éloignée de cette ville morte trop austère, qu'il a transplantée au Brésil, près de Henri Brienne, près de celui qu'elle aime.

Seul dans la basilique, haut et vaste sépulcre, Didier l'imagine là-bas, très loin, par-delà le grand océan vert, Maguelone, petite plante de volupté, dans un jardin comblé de palmes et de lianes; ses

yeux grands ouverts à la joie ne se ferme que de sensualité. Et lui, Didier, qui tout à l'heure se hâtait, impatient de se cogner le front contre cette réalité! Oh! douleur à hurler, douleur d'avoir connu une tubéreuse qui s'en est allée vers le grand soleil de l'Amour...

Adieu jeunesse, adieu bonheur... Le vent mugit, lamentable, autour de la basilique comme la voix de tous ceux qui gémirent dans les siècles passés et Didier fuit pour jamais la cathédrale romane, le reliquaire des Ages morts qui gardera peut-être désormais, mêlé à l'odeur ascétique de ses pierres qui pleurent, le parfum d'oranger en fleurs d'un amour éperdu, sensuel et pur... le souvenir réveillé de l'antique roman de Pierre de Provence et de la belle Maguelone...

F I N

EN AOÛT

Un beau roman d'amour COMPLET
par un auteur à la mode :

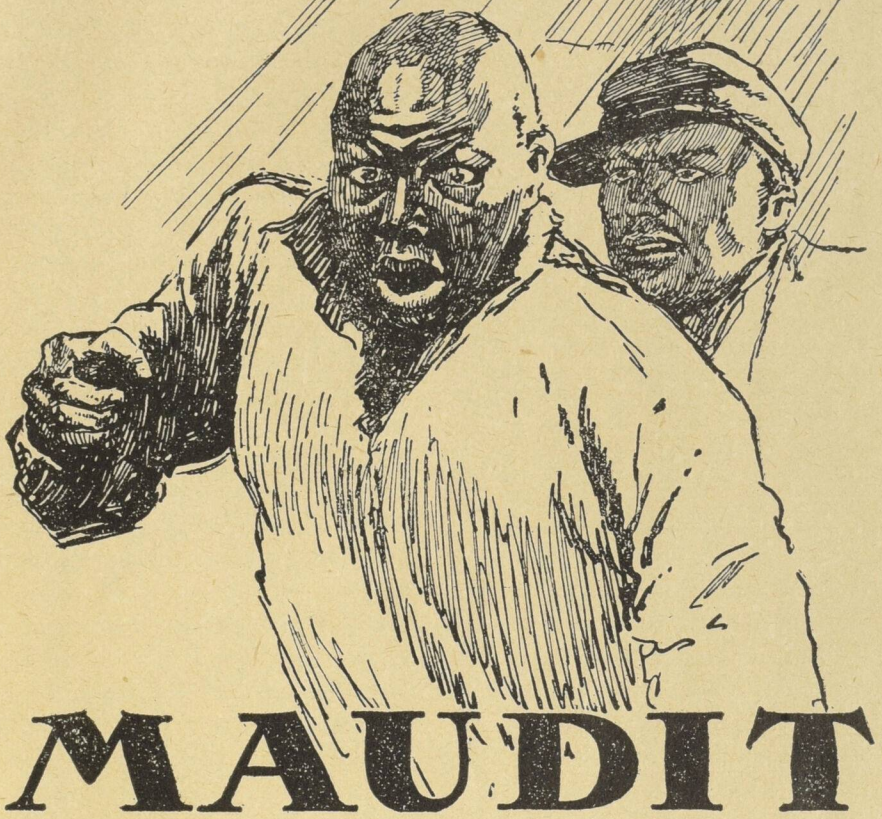
VERS L'UNIQUE

par Max du Veuzit

Nos lecteurs trouveront dans le présent comme dans nos prochains numéros des photos de modes parisiennes, exclusives à *La Revue Populaire*, par le photographe d'art Scaioni, de Paris. Nous pourrions ainsi donner à notre clientèle féminine des photos des créations parisiennes quinze jours après leur sortie des grandes maisons de couture. En août, nous donnerons en plus deux pages illustrées sur les soins de beauté et les nouvelles coiffures.

Si LA REVUE POPULAIRE vous plaît, recommandez-la à vos amis!

LE BATEAU



MAUDIT

Par Armand RIO

LORSQU'IL fallut, au mois d'août 1918, recruter sur quais de Portland l'équipage du *Dumaru*, ce ne fut pas petite affaire. Le bateau n'avait pas précisément la cote d'amour. Il avait été construit à la diable, comme tant d'autres pendant la guerre, pour combler les énormes trous que les sous-marins allemands creusaient chaque semaine dans le tonnage américain. C'était un navire en bois du type Hough avec deux hélices et, sur la dunette, une plate-forme pour le canon. En bois, et en bois vert! Malgré son nom, qui signifie dans la langue de la tribu indienne des Multnomahs *Brillante Etoile du Matin*, il ne brillait guère, et le premier coup d'oeil d'un marin ayant de la mer le classait immédiatement dans la catégorie de ces satanées bailles qui semblent nées pour s'en aller par le fond à la plus proche occasion. D'ailleurs, il était mal parti. Au lancement dans la rivière Willemette, il n'avait rien trouvé de mieux que d'aller mettre en marmelade une ribambelle de petits bateaux qui ne demandaient qu'à vivre. Un accident au lancement, ça sent mauvais. Et tout le monde hochait la tête, prophétisant une sale histoire.

Or, ce bateau construit d'un bois vert qui se rétrécit si vite, on l'expédiait vers l'Orient, les possessions américaines du Pacifique, Honolulu, Guam et les Philippines. Un joli petit voyage ultra-tropical pour une carcasse fuyant déjà comme une vieille passoire! Le lieutenant chargé du recrutement ne rencontra donc que des visages renfrongnés; mais, dame! pour quelques-uns, il fallait choisir entre ce sacré *Dumaru* et les tranchées de France. Et puis, on devait faire escale à San Francisco pour y prendre le chargement destiné à Manille et, la cargaison débarquée là-bas, regagner sur un paquebot la côte du Pacifique; pour le retour, on était bon, et il restait, à l'aller, la possibilité de jouer de la fille de l'air à Frisco. Le coup pouvait se risquer. Le 24 août, le *Dumaru* quitta la Columbia River.

Récit authentique d'un des drames les plus tragiques de la mer.

L'ancre était à peine levée, qu'il apparut clair comme le jour que le temps se passerait à pomper. Pardessus le marché, la machine mauvaise et mal installée, promettait tous les embêtements du monde. Roulant bord sur bord, le sabot vint pourtant mouiller dans la baie de San Francisco, l'équipage, comme de juste, se saoula congrûment. Mais, au réveil, amère surprise devant la cargaison qu'il fallait embarquer pour Honolulu, Guam et Manille! De l'essence et des munitions! Sur un bateau en bois! On avait donc le choix désormais entre l'explosion ou la descente par le fond, quand les pompes ne voudraient plus rien savoir. N'importe! Le 12 septembre, par une mer d'huile, le *Dumaru* prit sa route vers Honolulu.

Un équipage de cauchemar

Un équipage, c'est toujours un mélange singulièrement disparate, mais en temps de guerre, par surcroît, il vient s'y glisser, rampant on ne sait d'où, des types étrangement hors série. Le *Dumaru* sur ce point battait tous les records. C'était, en vérité, un microcosme ethnologique, une riche collection, aussi, de tous les caractères humains connus.

Borrensen, le capitaine, un Norvégien qui a bourlingué à travers tous les Océans, sans rien y perdre

de sa douceur évangélique et de sa correction de langage, un loup de mer *Christian Scientist*! Waywood, le second, un Allemand colossal, avec des moustaches de flamme et un terrible accent, qui raconte interminablement pourquoi il a dû à Astoria abattre d'une balle au coeur un racoleur d'équipages; calme et flegmatique pourtant. Mais enfin, il est hors de doute qu'il sait à l'occasion descendre son homme. Staats, le troisième officier, Allemand, lui aussi, du type *scholar* et qui ballade ses bouquins à bord de tous les bateaux. Nolan, le quatrième officier, grand, mince, et, comme on dit, «présentant bien». Le petit Howel, le chef mécanicien, toujours tiré à quatre épingles, toujours cynique, et dont la suprême volupté est de scandaliser le capitaine *Christian Scientist*. A part cela, sombre comme s'il prévoyait ce que le sort lui réservait tout particulièrement, Fred Harmon, premier aide-mécanicien, vingt-six ans, six pieds de haut, un bon gros, doux comme un mouton et qui professe l'horreur des aventures, dont il doit vivre la plus abominable et demeurer plus tard l'historiographe. Faisons passer en vitesse le Suédois Olson, sale caractère, bon mécanicien, consciencieux et batailleur; Mackey, mâtiné Irlandais-Ecosse, qui ne peut pas prendre

Olson dans son angle visuel sans se jeter sur lui, au demeurant le meilleur des boys et qui vous donnerait sa chemise; enfin le benjamin de l'équipage, le petit Sparks, seize ans, qui est descendu d'une si belle auto, embrassé par une si belle maman, pour venir goûter — le malheureux! — à bord du *Dumaru*, en qualité d'opérateur de T. S. F., l'ivresse des longues courses tropicales. Un gosse charmant, qui réunit l'unanimité des sympathies sur ce bateau où tout le monde est prêt à se manger le nez.

Et maintenant, l'équipage: du pire, et de tous les pays, du scandinave, du russe et du Finnois, de l'allemand et du grec, du philippin et du malais, du nègre, une belle troupe ressuscitée des grandes heures de la flibuste et qui a ses vedettes, que voici: Greveyard Shaw, un nègre de la Jamaïque de l'ébène le plus luisant, le plus réussi des cuisiniers de bord, la perle noire d'une collection qui compte tant de types extravagants. Shaw hurle sans arrêt, et c'est toujours la même histoire qui fait vibrer ses casseroles, quand il s'est bien saoulé de la liqueur d'ananas qu'il cache dans la glacière: «Je suis un méchant homme de la Jamaïque. J'ai tué un homme. Je tuerai quelqu'un sur ce bateau. Je suis Greveyard Shaw... J'ai tué un homme!... Je ne suis pas l'esclave des blancs!» Il n'en sort pas; il abrutit tout le monde avec ses professions de foi de bolcheviste de couleur. Il enguirlande un chacun, y compris le capitaine et le second. Mais il fait bien la tambouille. Et puis il n'est pas si méchant que ça. Dès qu'un poing se lève, quand il exagère, Shaw se précipite dans les bras du capitaine comme un bébé vers sa nourrice.

Le coup de pelle qu'il a reçu jadis sur la tête à Panama et la plaque d'argent qui brille sur son crâne expliquent — avec la liqueur d'ananas dégustée en quantité industrielle — ses noires fureurs. Par cet amour bien connu du contraste qui associe dans la vie les grands et les petits, les maigres et les gras, les costauds et les mal-bâtis, Shaw est toujours flanqué du plus fluet, du plus blond et du plus timide des Scandinaves, Christensen, le

maître d'hôtel, poète bucolique qui rebat les oreilles de tous avec ses souvenirs d'une ferme dans l'Oregon, son amour des fleurs, des prés et des bois. Ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de s'en prendre à Dieu du matin au soir et de se mêler de tout. Un mouton bolchevik.

A bord du *Dumaru* le personnage du «méchant homme» des vieilles histoires maritimes est joué, à merveille, par George le Grec. De petits yeux braqués sous une broussaille de sourcils noirs, un nez crochu, des lèvres minces, de ces lèvres comme rentrées qui ne trompent pas sur la cruauté de leur homme, une joue zébrée par le zigzag d'une cicatrice, un paquet de muscles que la dure existence de la chaufferie n'a pas encore anémiés, cherchant querelle à tout le monde et traitant tout le monde de tricheur, détestant à la fois matelots et officiers, une belle brute. Son rival, le chauffeur Heavy, Américain de l'Ouest, rouquin et pur bolchevik qui endoctrine le jeune Allemand Wigant, doux garçon aux cheveux bouclés, et qui mène à la baquette tous les hommes de l'équipage noire. Sur le pont, l'agitateur communiste, c'est un gigantesque Russe de six pieds trois pouces, des épaules de gorille, une tête sans cou ni cervelle, d'une force herculéenne et à peu près aussi intelligent qu'un enfant arriéré, Karl Linns. Il exècre Shaw qui le lui rend bien; mais il a donné une fois pour toutes une des ces amitiés qu'on ne rencontre guère qu'à la mer, au Norvégien Ole Heikland, sa parfaite antithèse, l'incarnation même de l'ordre et de la hiérarchie. Toujours la loi des contrastes! Viennent enfin compléter le groupe des partenaires importants, avec leur note personnelle, le garçon de carré Metcalf, qui ne tarit pas de confidences avantageuses sur ses succès auprès des stars de l'écran, pas moins, et le maître de l'équipage, le Russe Mike Sutse, qui n'a pas son pareil pour attraper les poissons volants.

Une belle équipage, n'est-ce pas, et comme on s'étonne peu que, dès la première heure en mer, la bataille commence parmi ces hommes qui vont pourtant bientôt avoir à faire face en commun à d'effroyables malheurs. Au départ de San Francisco, le tableau de la machine porte il est vrai l'ordre: «Forcez l'allure; cargaison attendue.» La vitesse de la machine étant commandée par le rendement des chaudières, la chaufferie devient aussitôt un enfer retentissant des menaces sauvages de Mackey et d'Olson, qui ne parlent que

de mettre tout le monde knock-out, et des cris de révolte des hommes de chauffe. Dans cet antre de diables noirs, on ne s'arrête de travailler que pour se battre. Au huitième jour, l'état de la mer ajoute encore à cette pargaie. Le *Dumaru* ne tarde pas à donner une bande de 300, et dans la chambre des machines l'eau monte jusqu'aux manivelles. La provision de charbon du pont ayant glissé à droite, les paquets de mer déferlent maintenant par-dessus la lisse de tribord qui affleure l'eau. Le voyage s'annonce bien tel qu'on pouvait le redouter d'un pareil sabot!

Devant le péril immédiat, les haines font trêve. Tant bien que mal le *Dumaru* se redresse. Le 22 septembre, au matin, il vient enfin s'amarrer au quai d'Honolulu, se débarrasser d'une partie de sa damnée cargaison et d'un quateron de mutins, remplacé par des Philippins et des Hawaïens. Mais la fantaisie du représentant de la Justice maritime lui laisse ses plus fortes têtes, Shaw, George le Grec, le gros Linns et le bolchevik Heavy, dont il se passerait si bien.

Pendant les dix-sept jours de la traversée d'Honolulu à Guam, le moral de l'équipage ne fait qu'empirer; on se trouve maintenant en pleins tropiques, et dans la chambre des machines la température dépasse 43°. Les Philippins embarqués à Honolulu sont déjà sur le flanc, pliés en deux par les litres d'eau froide qu'ils s'administrent comme des imbéciles.

Le *Dumaru* porte le courrier et Guam lui offre le souriant accueil réservé, sur mer plus encore que sur terre, aux distributeurs de nouvelles. Heures de détente. Heures si brèves! Car, lorsque dans l'après-midi du 16 octobre, ayant fait son plein d'eau douce, le bateau lève l'ancre, le drame est là qui le guette.

Le brasier flottant

A cinq heures de l'après-midi éclate l'un de ces brusques orages tropicaux qui brassent vents et pluies sous la canonnade du tonnerre. Un ciel de sépia. Un coup et deux coups, les lumières du navire oscillent; un troisième, si proche qu'éclair et bruit se produisent de pair. Une explosion assourdissante, qui fait vibrer le plancher du carré. La foudre est tombée sur la partie avant, là où la cale est bondée de bidons d'essence. Sparks qui, le premier, a vu l'éclair, est déjà sur le pont. L'avant du navire brûle. «S. O. S.!» hurle Howell. Sparks bondit vers le poste, les flammes ont gagné la passerelle et

menacent la T. S. T.; il met en marche le groupe, accorde l'émetteur, abaisse l'interrupteur, saisit le commutateur d'antenne. Un arc blanc parcourt le parafoudre. Rien au récepteur, pas même les parasites. La foudre a emporté l'antenne. Mais Sparks peut émettre. Les flammes grondent autour de lui. Il reste, le brave garçon... S. O. S... S. O. S... S. O. S...

«Lâchez tout, Sparks, venez. La dernière barque est à l'arrière.»

C'est Howell qui vient d'ouvrir la porte par laquelle s'engouffre une chaleur d'enfer.

Les hommes sont tous là, sur le pont des embarcations. L'une d'elles déjà s'éloigne, aux trois quarts vide. Pourquoi? C'est Nolan, l'élégant Nolan, le troisième lieutenant, qui a pensé, ma foi, que «dans la vie, chacun pour soi!» et qui file avec neuf hommes dans une barque qui peut en recevoir vingt. Waywood, que rien n'émeut, trouve cela jovial. Le vent souffle dans les visages les flammes de l'avant; les lames déferlent du côté où il faut mettre le canot à l'eau; Les garants mouillés et tordus ne veulent pas courir dans les poulies et le feu va gagner les soutes arrière, les soutes aux explosifs! Enfin, l'embarcation se pose sur les hautes vagues, sous la coque du *Dumaru* qu'éclairent seules, dans une obscurité d'encre, les flammes jaillies de la passerelle. A l'arrière, dans la nuit, de petites ombres qui grouillent autour du capitaine, du chef-mécanicien Howell et d'un homme en uniforme blanc, un officier de la marine de guerre américaine, Holmes, pris à bord, à Guam, trois heures auparavant.

Il reste là-haut deux embarcations. Une rafale de feu vient de les cerner. Un ordre de Borrensen, et des hommes passent le bord, qu'on repêche dans la vague. Cinq silhouettes se découpent encore sur l'arrière en feu, un calier, un matelot, un cuisinier malais, le second lieutenant Staats, le capitaine. Le *Dumaru* va sauter d'une seconde à l'autre.

«Jetez-vous à l'eau!» crie Holmes, qui en qualité d'officier de marine a pris le commandement de la barque.

De très haut, dans le vent et la plus, la voix de Borrensen ordonne:

«Déjà trop dans le canot! Filez! Nous mettons un radeau à la mer... Rejoignez Nolan. Il a de la place.»

Chevauchant les lames dans la tempête, la barque s'éloigne du navire en feu. Les hommes tirent désespérément sur les avirons. Mais prendra-t-on assez de champ avant l'explosion? La moitié du *Dumaru* n'est plus qu'un brasier grondant, une torche dans le brouillard. Que deviennent le Capitaine, le lieutenant et les trois pauvres bougres?

Jim Ferreter, le vieux marin à poitrine tatouée qui sur le bateau n'avait pas son pareil pour prévoir le temps et apprendre aux jeunes à faire les noeuds, n'accepte pas qu'on lâche ainsi les autres.

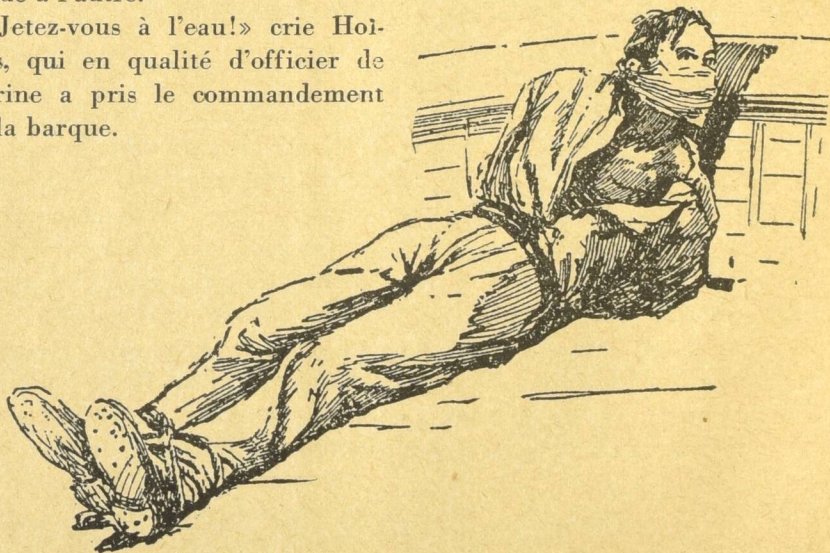
«Demi-tour, hurle-t-il, quand nous devrions tous sauter!

—Idiot!»

Et un poing l'envoi rouler au fond du canot. Mais Ferreter s'est relevé, avec rage, il arrache le mât, l'envoie par-dessus bord: «Comme ça, vous allez tous crever!»

Un éventail de flammes, surgi du *Dumaru*, se déploie, très haut. Le pont se morcelle en gerbes de feu, l'explosion soulève les lames, environnant le canot de débris qui brûlent encore entre l'eau du ciel et celle de la mer. Des vagues de pétrole flambant courent vers l'embarcation. Il faut souquer dur, retrouver Nolan et son canot vide. Impossible, ici, de rester trente-deux... La pluie éteint les feux de bengale, l'embrun ne laisse pas allumer la lanterne, et comment repérer dans la nuit la barque de Nolan sur cet océan où semblent flamber des centaines d'îlots?

Un seul parti: faire route arrière et regagner Guam. Ferdette, le charpentier du bord, improvise un nouveau mât, installe une voile en «jambe de mouton». Le vent, par chance, souffle de l'arrière; les hommes en mettent un coup aux avirons... Quatre heures de tra-



vail enragé dans la nuit où s'éteint lentement le *Dumaru*, quand Holmes ordonne d'amener la voile et de mettre à la mer l'ancre flottante. Guam est entouré de récifs. Folie, dit-il, de s'en approcher avant le jour...

Hélas! c'était folie de s'arrêter.

A peine, en effet, le lendemain, l'embarcation a-t-elle fait route une demi-heure qu'il devient impossible de la maintenir au cap. Des courants traversiers la saisissent, lui font faire tours sur tours. En vue de la terre, au moment où le salut s'offrait, le malheur voulait que le vent changeât.

C'est l'alizé qui souffle. Et il souffle dans le même sens pendant des semaines et des semaines! En quelques heures Guam a disparu de l'horizon!

Où s'en vont-ils maintenant, ces trente-deux hommes perdus sur

les biscuits, l'eau surtout, dont on amarre solidement les robinets; car tous désormais se méfient de tous. Chaque soir, la bataille reprend, féroce, pour quelques pouces d'abri sous les rares couvertures.

Le malheur n'a rien changé à l'âme des hommes. George le Grec maudit toujours l'humanité entière, rossant en particulier les pauvres diables de Philippins récemment embarqués et, tout spécialement, l'Hawaïen Honolulu Pete. Graveyard Shaw répète ses litanies: *J'ai tué un homme... Je tuerai quelqu'un sur ce bateau... Je ne suis pas l'esclave des blancs...*

Dans les circonstances présentes, Christensen voit une nouvelle preuve de non-existence de Dieu. Deux hommes, les Jennings, le père et le fils, forment à l'écart un couple inséparable et touchant. Séparé



l'eau, dans une aube morne, sous un ciel d'orage? S'ils ne peuvent pas regagner Guam, quelle chance d'atteindre les îles Anson, Seypan ou les Carolines? L'optimiste Holmes, lui, ne doute pas. Sarcastique à l'ordinaire, Waywood ricane:

«Les Carolines? Oui, nous en passerons à une petite centaine de milles.»

Sparks croit toujours dur comme fer que ses signaux ont été reçus... Preuve qu'ils l'ont été, là-bas, cette silhouette de bateau... Il grimpe au mât, agite au vent une chemise de flanelle rouge. La silhouette s'évanouit.

Un secours de Guam? Hélas! les signaux de détresse de Sparks, on le sut plus tard, n'y ont jamais été reçus. Restait l'unique chance, problématique, d'être recueillis par un vapeur.

Tiendrait-on jusque-là? Dès le second jour, il faut déjà rationner

d'Heavy, son mauvais génie parti dans l'embarcation de Nolan, Wigan, par contre, n'est plus révolutionnaire et le gros Linns, dans l'adversité, met une sourdine à son bolchevisme.

Il s'agit bien de réformer le monde! Des biscuits et de l'eau, tout est là. De l'eau, par-dessus tout: ne pas crever de soif sur cette immensité liquide. Or, quand, au quatrième jour, on sonde les caisses, on s'aperçoit qu'il reste, en tout, vingt litres pour trente-deux hommes. Les rations sont mesurées au compte-gouttes. Epuisés par la fatigue et la soif, deux jeunes matelots déjà roulent sur les planches, évanouis. George le Grec s'empare, bien entendu, de l'incident et tente un petit soviet qui dépossède du commandement le lieutenant Holmes, responsable de l'arrêt nocturne pendant lequel les vents ont tourné. C'est Waywood qui prend

la direction. Oh! il ne promet rien. La chance, compter sur la chance... le petit croiseur de Guam peut-être... ou quelque pêcheur chaponais des Carolines... Waywood est toujours placide.

Deux plans: se maintenir à force d'avirons dans les parages de Guam, ou mettre la voile et filer vent arrière vers les Philippines. 1,300 milles avec de l'eau pour huit jours! Mais aussi, on n'en peut plus de souquer sur la rame. La voile est hissée, on s'abandonne à l'aventure.

La chance? La voici. A quatre heures, d'un cri de triomphe Sutse réveille la troupe exténué qui dort au fond de la barque. Un navire en vue! Un navire, la fin du cauchemar! Un navire, en effet; mais l'étrange navire, et quelle forme bizarre! Le vent les porte vers une coque retournée, quille en l'air, deux hélices de bronze étincelant au soleil. L'épave du *Dumaru*! Oui, le sort railleur leur inflige cette atroce dérision. Il les ramène vers ce sabot de malheur, vers cette damnée carcasse. *Brillante Etoile du Matin*! Bateau maudit!

Pourquoi maudire, après tout? Il faut voir. Dans cet océan de débris, parmi ces centaines de boîtes qui dansent sur la vague, le diable s'il n'y a pas quelques conserves de viande et de lait, des biscuits. Les avirons et les gaffes agrippent l'une après l'autre toutes ces épaves flottantes; pendant des heures ils retournent, désespérés, des caisses d'essence vides. Du temps perdu, voilà tout. Entrer dans le *Dumaru*? Mieux vaut profiter du vent qui, selon le régime des alizés, force depuis cinq heures de l'après-midi et jusqu'au lever du soleil, pour gagner des milles. Les vieux matelots, eux, ont leur idée: rester ici. L'épave du *Dumaru* a bien plus de chance d'attirer l'attention d'un vapeur que cette coquille de noix. Mais, écoute-t-on jamais les vieux? Plus tard, on devait apprendre à quel point ils avaient raison.

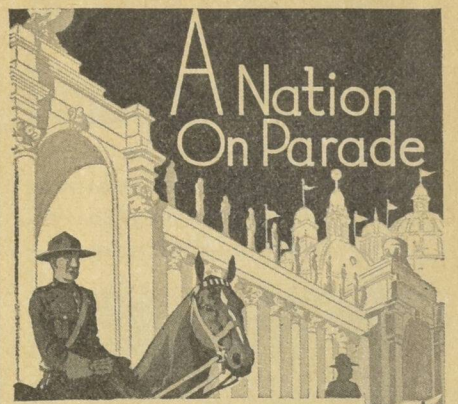
Pâturage des requins

Le canot filait toujours, poussé par la mousson du Nord-Est. Où? Où le vent voulait. Sa violence ne permettait plus de diriger.

«Nous atteindrons les Philippines, promettait maintenant Waywood, mais je ne les verrai peut-être pas... ni vous non plus. En tout cas, nous courons dessus.

—Dans quatre jours au plus, affirmait Holmes, nous apercevons les Carolines.

—Les Carolines? Nous les manquerons de trois cent milles.»



25 Août au
9 Sept. 1933

L'Exposition Nationale du Canada marche de progrès en progrès, suscite chaque année plus d'enthousiasme et offre de plus en plus d'intérêt. Soyez, cette année, du nombre des centaines de milliers de personnes qui en verront les merveilles.

"Montezuma", un grand spectacle représentant la conquête du Mexique par les Espagnols: 1500 figurants sur une scène de 1000 pieds. Pour les amateurs de musique, la fanfare des H. M. Scots Guards et une trentaine d'autres.

Le Marathon de nage international. Femmes, 10 milles, le vendredi 25 août. Course ouverte, 15 milles, le mercredi 30 août. Etalages des produits du monde entier dans les immenses pavillons permanents.

Pour tous les âges et pour tous les goûts: Industrie, éducation, mécanique, agriculture, industrie automobile, modes, voyages, sports, beaux-arts, divertissements de toutes sortes, grands spectacles, etc.

Prix réduits sur les lignes de transport. Consultez vos agents locaux.

WILLIAM INGLIS,
Président

H. W. WATERS,
Gérant-général

**CANADIAN NATIONAL
EXHIBITION
TORONTO
AUG. 25 to SEPT. 9 1933**

ANTALGINE

Les Capsules Antalgin
maîtrisent les maux
de tête, névralgies, rhumes,
la grippe, douleurs
périodiques, etc. Faciles
à prendre—plus solubles
que les tablettes.
En vente partout
25c



Ses MAUX de DOS
ont
DISPARU!



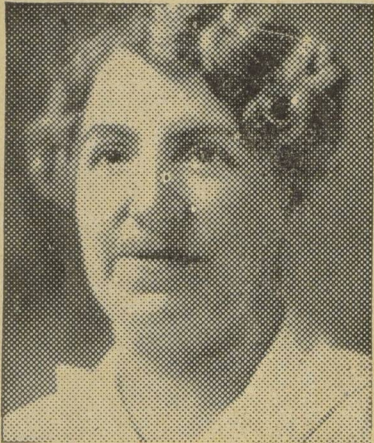
Soulagement
rapide, sûr, par
Fruit-a-tives

"Votre splendide remède a agi comme un tonique sur mon système tout entier. Je ne puis dire combien je souffrais de maux de dos, par suite de dérangement des reins. Si je me penchais, il me semblait que je ne pourrais jamais me relever. La nuit, j'étais réveillée par ces malaises. Des migraines et un estomac faible me tourmentaient sans cesse. Grâce à vos merveilleuses 'Fruit-a-tives' je puis de nouveau jouir de la vie."

Fruit-a-tives... aux pharmacies

Une Garde-Malade Rétablit sa Santé

Elle recommande maintenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham



«Je suis garde à la maternité. J'avais coutume, dans ma 42ème année, d'être malade toutes les quinzaines. Au retour de l'âge, une femme semble toujours avoir quelques dérangements. Le Composé Végétal m'a fait tant de bien que je le recommande aux mères et jeunes filles, comme aux femmes plus âgées.»

MME EUGENE ST-GERMAIN
1604, ave. Gladstone, Côte St-Paul,
Montréal, P.Q.

98 femmes sur 100 disent en avoir bénéficié. Achetez-en une bouteille de votre pharmacien, aujourd'hui.



UNE REVUE QUI EMBELLIT
EN VIEILLISSANT !

LE FILM

La seule revue de cinéma
canadienne-française
d'Amérique

en Juillet

75 photos d'étoiles
Un roman COMPLET

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement
au FILM, 50 cents pour 6 mois ou \$1.00
pour 1 an.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, Prop.
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Et Waywood pouffait au nez de M. l'officier de la Marine de guerre américaine.

Qui avait raison? Pas une carte à bord.

Les quatre jours d'Holmes sont passés depuis longtemps. On n'a pas vu les Carolines. Chaque matin, le soleil se lève sur une barque perdue et trente-deux hommes, blancs de sel, brûlés par l'inférieur soleil des Tropiques, gercés par l'eau de mer, rongés d'ulcères. Avec leur toison et leur barbe de flibustiers rougie par les embruns, trente-deux épouvantails.

Le supplice de la soif commence. A midi, une fois par jour, une petite, toute petite ration d'eau — cent vingt grammes — et puis vingt-quatre heures à escompter une nouvelle et divine distribution. Parfois, un homme, pour tromper l'abominable attente, se baigne, accroché au flanc du canot. On joue de la gaffe autour de lui, vigoureusement, car les requins suivent!

«Peut-être, suggère Howell, y a-t-il un peu d'eau dans le double fond du canot.»

Et, le plus mince de tous, il s'y glisse par un des trous d'homme. Un peu d'eau, en effet, d'eau douce... saturé de minium et qui empest la térébenthine. Deux tasses en tout, qu'il recueille dans une boîte à tabac. Les uns crachent la gorgée offerte. D'autres l'avalent. Ils seront parmi les premiers morts.

Tous ces pauvres cerveaux sont désormais obsédés par cette angoisse: de l'eau. Mackay, l'un de ces hommes qui toujours luttent jusqu'au bout, propose à Sparks et à Harmon de filtrer l'eau de mer à travers du charbon de bois et du liège, pour lui enlever une partie au moins de son sel. A travers liège et charbon, l'eau reste aussi salée.

Treizième jour, première mort. Depuis quarante-huit heures, Graveyard Shaw gît, affalé sur le dos. Il n'injurie plus. Il ne proclame plus «qu'il n'est pas l'esclave des blancs». Il ne songe plus à «tuer quelqu'un sur ce bateau». Shaw est devenu une grande loque gémissante qui psalmodie sans arrêt: «De l'eau, de l'eau!» Parfois, exaspéré de cette lamentation de cauchemar, un homme qui, lui aussi, voudrait de l'eau, mais ne pleure pas, le fait taire d'un coup de poing... C'est dans la onzième nuit que les choses pour lui se sont gâtées. La folie l'a soulevé. Il a voulu tout tuer alors, comme il l'avait si souvent radoté; puis, il s'est calmé, les yeux immobilisés vers l'horizon. De sa voix nostalgique de nègre des Antilles, il a chanté

des hymnes de missions; et puis, chants et prières se sont terminés en blasphèmes. Maintenant sa gorge parcheminée ne peut plus ni renier Dieu, ni menacer les hommes. Depuis le lever du soleil, il n'a pas prononcé un mot. Il vient de mourir. Sa langue gonflée, hideuse, pend hors de sa bouche violette. Et cette momie noire est effroyable.

«Jetez-moi ça par-dessus bord et nettoyez le canot. Un treizième jour avec ça à bord! Fichus, allez, bien fichus!»

Superstitieux malgré tout, le sarcastique Waywood.

La voile ne tombe pas en signe de deuil. Des rites funéraires, à cette heure, et pour Shaw! Les requins ont rapidement tout réglé. Après ce premier festin, ils vont désormais suivre de très près. D'autres sont venus. Il reste à bord trente et un hommes. La barque promet.

Shaw a ouvert la série. Le soir même Olson et le jeune Balin, un



de ces gosses chétifs qui ont trop grillé de cigarettes avant leur croissance, se mettent, eux aussi, à marmotter et à chanter. Le délire les prend dans la nuit. Plus une goutte d'eau à leur donner. Le lendemain Olson et Balin se taisent et leurs corps passent le bord, accompagnés d'une prière. Et les requins s'enfoncent à leur suite. Vingt-huit proies en réserve encore sur ce canot de la faim et de la soif. Oui, vingt-huit, puisque le vingt-neuvième, n'est-ce pas, personne ne sera plus là pour le jeter à l'eau. Les requins seront volés.

Alors? Ils vont tous crever ainsi? Howell s'y résigne déjà.

«Ce ne sera pas bien dur, allez, Harmon, pour nous qui connaissons la vie; mais Sparks, ce pauvre petite gars!»

Une larme à l'oeil, il commence, à la pointe du couteau, à sculpter dans le bourrelet de chêne qui encercle le canot, l'histoire brève et

tragique du naufrage du *Dumaru*, la date, le nombre des jours passés à errer sur l'eau, son nom et son adresse à San Francisco, le nombre, aussi, des condamnés à mort.

Mais Mackay, lui, ne veut pas capituler. Avec une caisse à biscuits, qui servira de chaudière, une caisse à eau, qui fera l'office de condenseur, et un corps de pompe allant de l'une à l'autre, on va distiller de l'eau de mer. Holmes et Harmon se mettent avec lui à la besogne. C'est long, c'est dur, de tailler avec un gros couteau de marin, quand on défaille de soif et de faim et que sur les os les muscles pendent, flasques. Un jeune matelot de dix-neuf ans, à peu près l'âge de Balin, les regarde d'un oeil ahuri. Soudain, il se met à hurler, il leur ordonne de s'arrêter pour lui enlever ce clou qu'il a dans la tête... Ce clou... il faut qu'on lui enlève ce clou...

Hetinger est devenu fou, fou furieux. Il est là maintenant, sur le plancher, pieds et mains liés, bête ligotée.

Merveille! L'appareil marche et distille. Oh! très peu. Un litre en douze heures. Hetinger vient de mourir. On n'avait pas assez d'eau pour le sauver. Son corps a passé le bord. Ses vêtements serviront de combustible. On n'aura pas toujours à brûler des vaillebotis et des avirons. Ah! toutes ces caisses qui dansaient autour du *Dumaru*, qu'on a repoussées rageusement de la gaffe, si on les avait là!

Avec le seizième jour disparaît tout espoir de rencontrer un pêcheur venu des Carolines ou du Japon. D'après les calculs de Waywood, le canot se trouve, à présent, bien au delà des îles, hors des routes commerciales des vapeurs. Il ne faut plus compter être recueillis par un bateau.

Les paroles de Waywood, toujours impassible, tombent comme une sentence de mort. Un seul espoir: atteindre l'une des Philippines, si le vent consent à se maintenir dans la même direction. Déjà le délire s'installe dans les cerveaux.

«Que diriez-vous, mes petits amis, d'un ice-cream soda ou d'une crème à la vanille, avec beaucoup de fizz?»

C'est Ole qui bat la campagne. Et le voilà parlant de sa mère, de sa maison natale, et du ruisseau qui coule, si frais, devant la porte, en gazouillant sur les cailloux.

Et Samuelson, qui reprend:

«Si vous saviez, répétait-il les yeux en extase, comme ma femme sait bien servir le thé! Si vous voyiez ses napperons, son argente-



rie! Si vous goûtiez ses toasts à la cannelle!»

Le charpentier Ferdette qui a, jadis, fait naufrage à Christmas Island, chante les fruits tropicaux, les ananas, les noix de coco, les manges, les plus juteux trésors.

«Allez-vous vous taire, tonnerre!» interrompt Mackay que mettent hors de lui ces affolantes évocations.

Le délire a, pourtant, planté ses griffes. Voici le tour d'Howell, qui, follement, s'est gorgé d'eau de mer depuis plusieurs jours. Il se croit sur le *Dumaru*, ce pauvre Howell. Il ne cesse de crier: «Amenez la voile, bande d'idiots! La citerne d'eau douce est là!» Puis, il pleure, il s'abandonne, il tombe dans le coma.

Et c'est le tour du vieux Jennings, dont le fils sanglote, et Wigant, aussi, qui depuis des jours et des jours ne peut plus, couvert d'ulcères, ni s'asseoir, ni se coucher.

Howell vient de mourir. George le Grec et les Philippins tiennent à voix basse autour de son corps un mystérieux conciliabule. Au fait pourquoi Howell n'a-t-il pas déjà, comme les autres, passé le bord? Est-ce que par hasard!... Oui, l'horrible supposition est bien réalité. Mackay vient de l'avouer à l'oreille d'Harmon, qui pâlit.

«Le Grec veut faire cuire le corps du chef!»

On le lui refuse. Sa rage éclate. Il se précipite, la hache levée:

«Oui ou non?»

—Allez! laissez donc... A quoi bon vous faire massacrer par cette brute! Et puis, être mangé par les requins, être mangé par nous... hein? au fond?

C'est la voix désabusée du flegmatique Waywood, qui vient de l'arrière et donne carte blanche. Il a parlé. Il est le maître. Et puis, en effet, au point où ils en sont! Ce n'est pas la première fois, après tout, que la mer verra cette horreur.

Et la mer voit une fois de plus l'abominable chose.

Le même jour, à midi, le petit maître d'hôtel, Christensen, de plus en plus certain qu'il n'y a pas de Dieu, décide de «laisser ça là». Non, il ne veut pas finir comme Howell. Plutôt cent fois ces requins. Il se penche sur le bord du canot, se penche, se penche plus encore... et son lamentable corps, couvert d'ampoules, labouré de plaies saignantes, glisse dans l'eau.

Personne n'a bougé. A quoi bon? Chacun son idée.

«C'est drôle, fait simplement Waywood. Il ne coule pas vite.»

Une estrope, qui pend de l'embarcation, l'a retenu par le bras, bête à l'étal. Les requins l'ont vite décroché.

Depuis quelques jours, les dauphins jouent autour du canot, chassant les poissons volants. Ce serait le salut, ces poissons-là avec la chair de leur corps et l'eau de leur ventre; mais si rusés, si malaisés à prendre.

Seul, le gros Lins garde assez de vigueur pour confectionner un harpon et s'en servir. Il ramène un poisson volant qui pèse bien ses 11 livres. Mais George le Grec est incapable, avec quelques autres de recevoir sa part de l'aubaine. Il n'ira pas loin.

Wigant, non plus. Il est devenu fou furieux, lui aussi, parce qu'on ne veut pas accoster à cette île, cet-

te belle île verte qui est là, devant ses yeux», l'île de son rêve dément. Il a voulu jouer du rasoir. On a dû l'attacher.

Il vient de mourir, et le vieux Jennings, aussi, qui s'est jusqu'au bout privé pour son enfant de sa part d'eau douce. Le Grec, à son tour, entre dans le délire, comme Shaw, comme Wigant, comme ils y entreront tous, l'un après l'autre, les damnés du bateau maudit. Il tourne autour du canot, divaguant, distribuant ses dollars en argent. Puis, soudain, il s'empare du couteau de Linns. Il veut tout tuer.

Si exténués qu'ils soient, il reste encore aux autres assez de volonté de vivre pour se défendre. George le Grec est ligoté le long du mât. Ses jambes cèdent. Le voici sur les genoux, les bras en l'air, les yeux étincelants de rage. Sa longue agonie ne cesse que le surlendemain, quelques instants avant que le jeune garçon de carré, le cadet des frères Sampson, se mette à chanter. Ils savent tous maintenant ce que cela veut dire, chanter!

Sampson meurt, en effet, le vingt-deuxième jour, et un matelot philippin, le cher ami du gros Linns, entre dans le délire. Et le Hawaïen Honolulu Pete, lui aussi; et Wood, l'ex-jockey devenu chauffeur; et le vieux Ferreter, qui n'acceptait pas qu'on lâchât le capitaine, et un petit Philippin. Metcalf a, depuis longtemps, oublié les stars de cinéma. Il ne pense plus qu'à une chose: ne pas être mangé par les requins.

L'aube du vingt-troisième jour se lève sur dix-sept pitoyables êtres, aux limites de la détresse humaine, affalés au fond d'une barque, qui s'en va où le vent la pousse. Mackay, pourtant, n'a pas perdu tout espoir. Non, il n'est pas possible, assure-t-il, qu'on ait passé à travers le groupe des Philippines, dans la mer de Chine, sans voir aucune île. Waywood compte 1300 milles en ligne droite de Guam aux Philippines. Alors, on doit bientôt voir terre. Le tout, c'est de réussir à faire marcher ce bouilleur.

Mais le combustible? Aura-t-on la force d'arracher, lame par lame, ce bourrelet de chêne, qui ceinture l'intérieur du canot, et de le débiter? Ils ne sont plus que huit à pouvoir fournir un effort: lui, Mackay, Waywood, Sutse, Linns, Samuelson, Metcalf, Harmon et ce vaillant petit Sparks, qui possède le miraculeux ressort de la jeunesse.

Se relayant par équipes de deux pour économiser leurs dernières forces, ils arrachent les lamelles de bois où Howell a gravé, avant de

mourir, les dates du naufrage. Le terrible soleil des midis tropicaux les arrête. C'est fini. Ils n'en peuvent plus. La hachette échappe aux mains de Linns. Pour alimenter le four du bouilleur, ils brûlent leurs souliers.

Dans le fond de la barque, Wood meurt en chantonnant. Honolulu Pete suffoque et s'en va. Ole vient de perdre connaissance. Le gros Linns, géant tendre, s'ingénie à lui rendre un peu de force avec des mots d'espoir:

«Regarde donc, Ole, regarde ces oiseaux de mer, ces oiseaux de «bosun», mangeurs d'herbes et de noix de coco... La terre est proche. C'est sûr.»

Mais dans la face tout blanche d'Ole les yeux n'ont plus la force de regarder. Les lèvres seules vivent encore un peu, pour murmurer le nom de sa mère et celui de la ferme paternelle, en Norvège.

Ces horeurs sans nom, Holmes n'en veut plus. Il s'est traîné vers Sparks.

«Tiens, Sparks, je te donne ma montre. Si tu t'en tires, tu iras à Manille, tu verras ma femme. Tu lui diras que c'est à elle que j'ai pensé avant d'en finir.»

Un flocc, sinistre, Holmes a coulé à pic. Pourquoi ne pas imiter tous Holmes et Christensen? A quoi bon ce lent martyre?

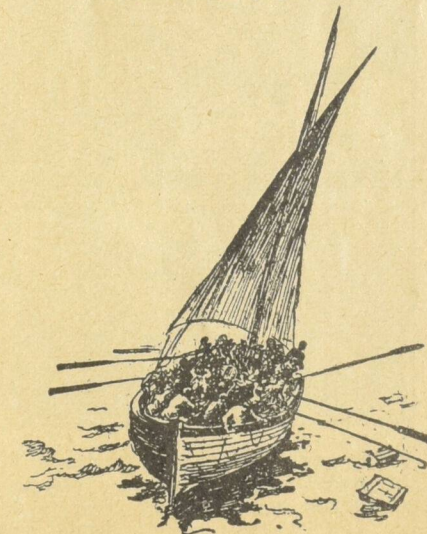
Le sort répond. D'un nuage qui passe quelques gouttes d'eau viennent de tomber. La tête renversée, ils les reçoivent avec délices, ces gouttes bénies, priant tous en silence pour que descende sur eux la pluie qui les sauvera.

Et la pluie tomba.

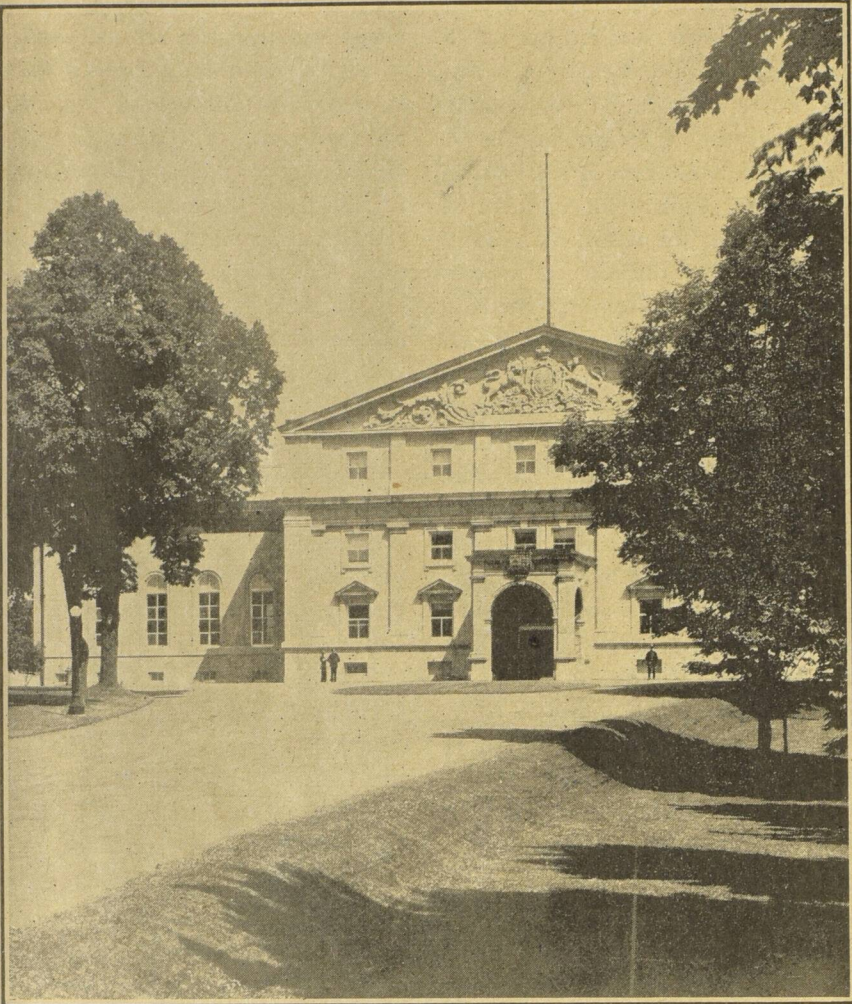
Recueillie sur la voile tendue par les mains qui pouvaient encore refermer leurs doigts sur quelque chose, la pluie donna son eau douce. Ceux dont la gorge paralysée ne peut plus avaler, lèchent le bord de la barque...

Avec trois autres hommes, le vieux Ferreter est mort déjà. Quelques secondes avant de passer, il a soudain crié :

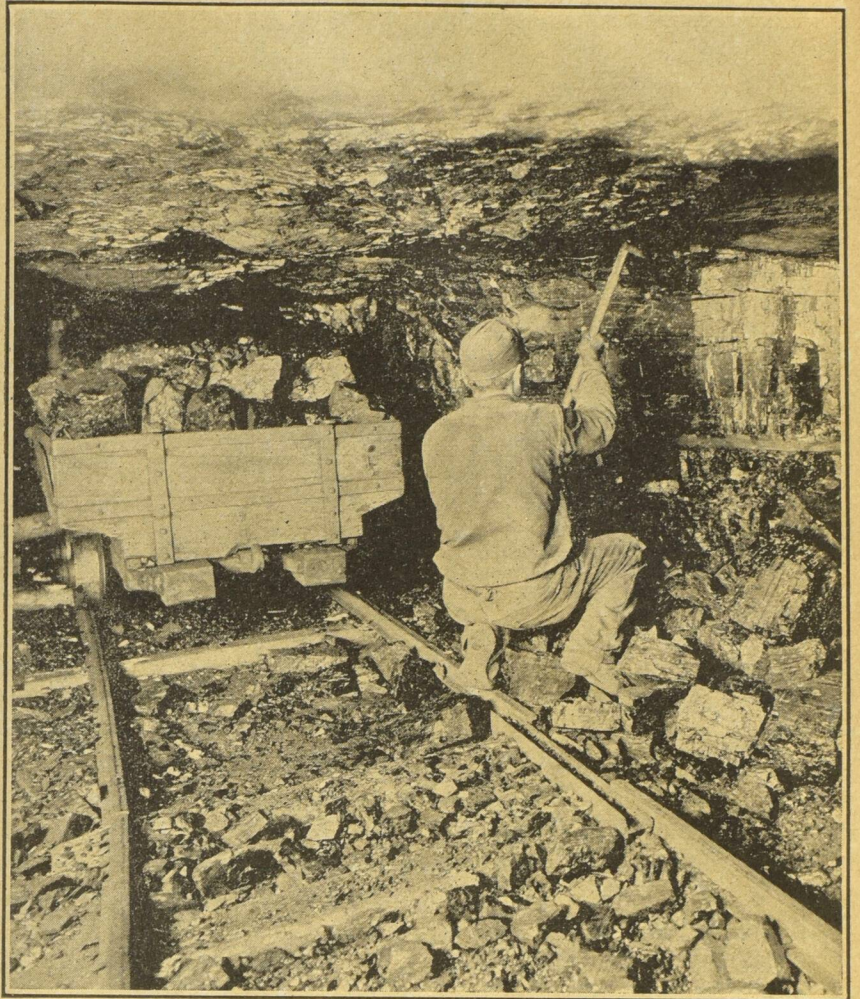
(Suite à la page 45)



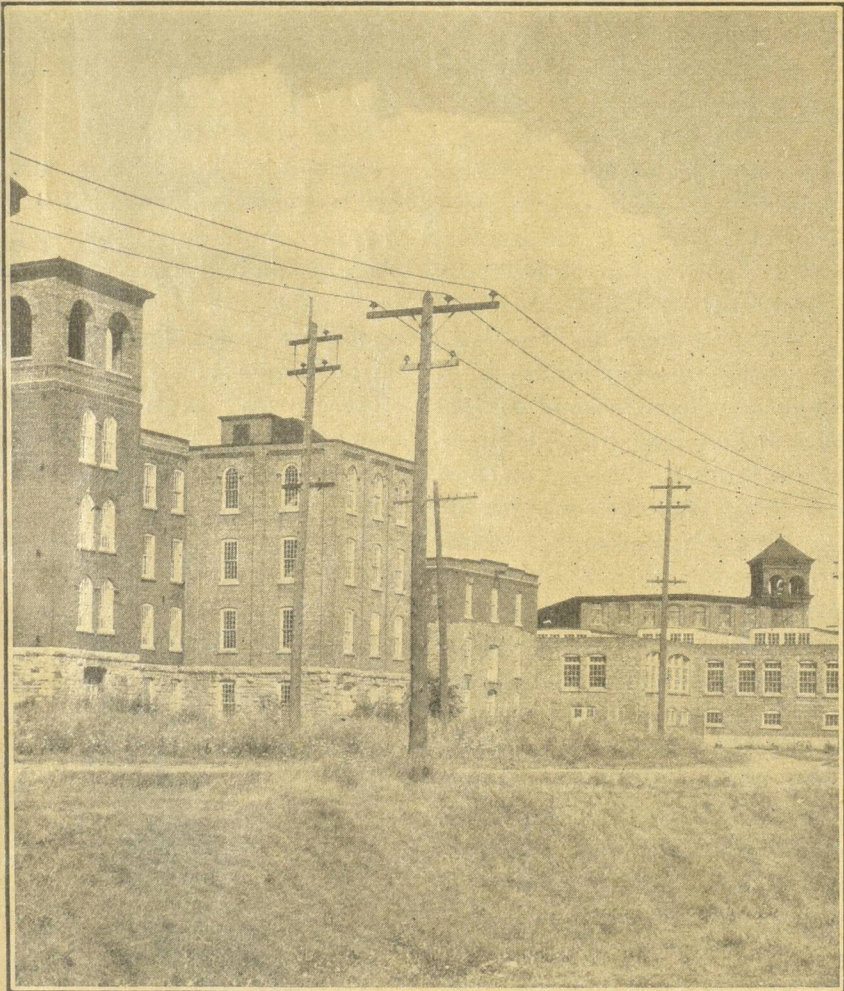
SAVIEZ-VOUS QUE?... ---



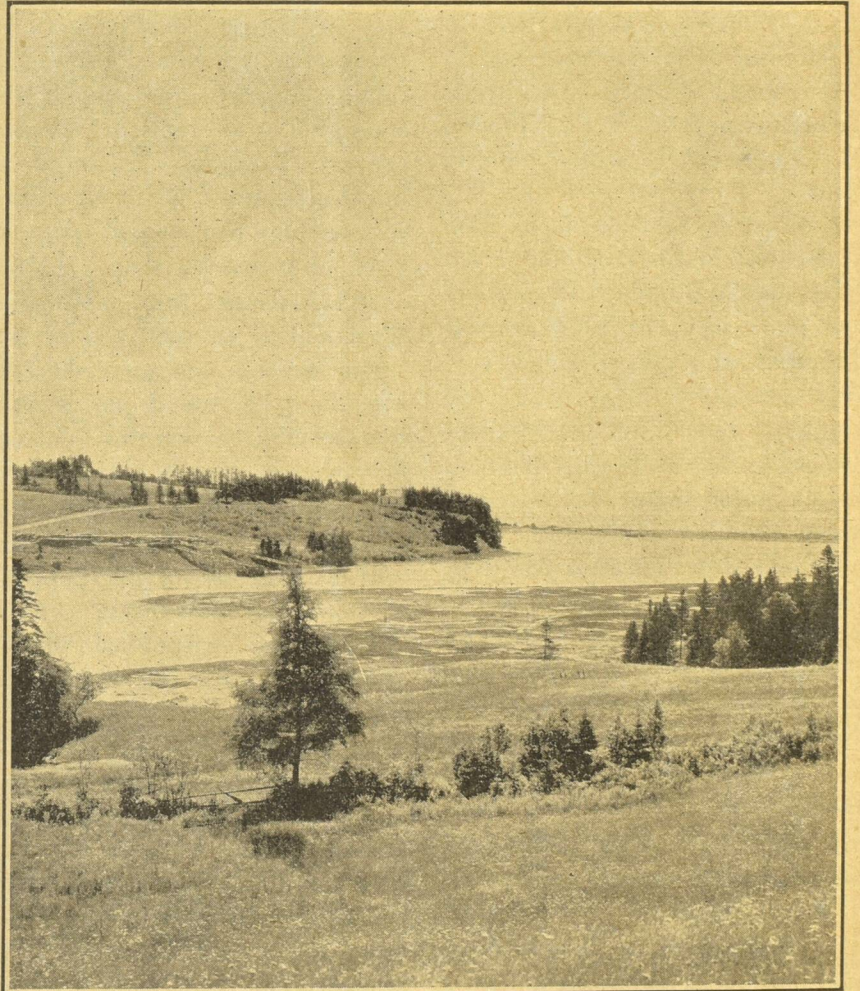
Rideau-Hall, résidence officielle des Gouverneurs généraux du Canada depuis la Confédération, est l'ancienne maison de l'Honorable Thomas MacKay. Le vicomte Monk, qui entra en fonction le 1er juillet 1867, fut le premier gouverneur à l'habiter.



Les mines de charbon du Cap Breton étaient connues des Français? Nicholas Denys fut le premier à en parler dans un livre publié à Paris en 1672. Le premier charbon fut extrait de ces mines en 1720 pour permettre aux ouvriers employés à la construction de la forteresse de Louisbourg de se chauffer.

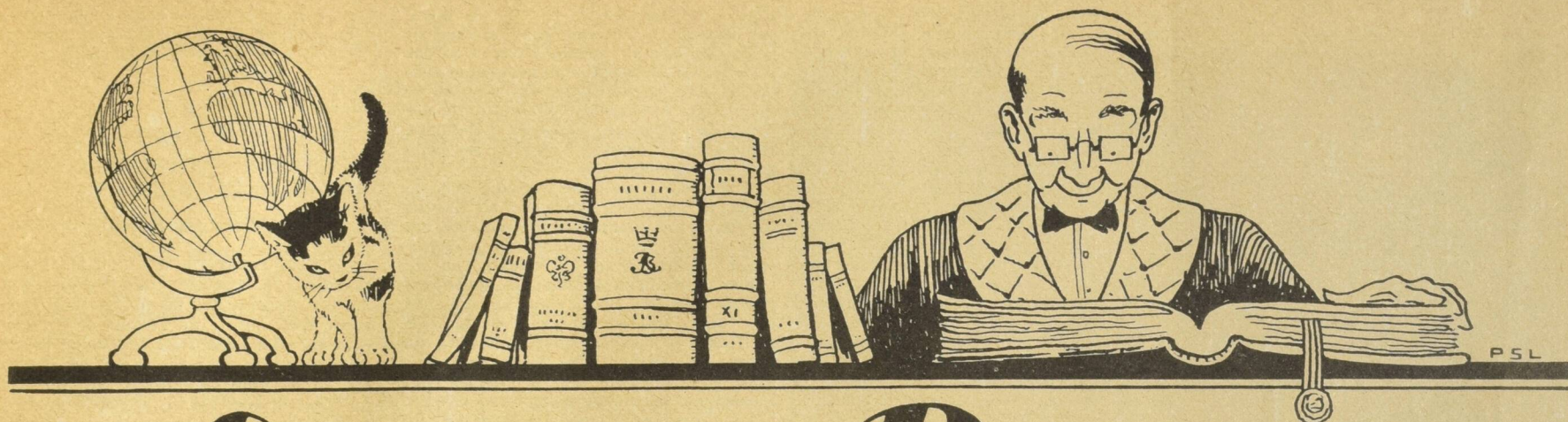


A Cornwall, Ontario, ville fondée en 1780 par des soldats anglais licenciés, fut inaugurée la première usine canadienne à s'éclairer à l'électricité. Cette cérémonie se déroula en présence de Thomas A. Edison, inventeur de la lampe incandescente.



Les plus hautes marées au monde se font sentir dans la Baie de Fundy, au Canada. A l'équinoxe elles peuvent atteindre jusqu'à 60 pieds.

PHOTOS DU CANADIEN NATIONAL



Livres et Revues

EGRAPPAGES

par Albert Pelletier

L'auteur de *Carquois*, qui révélait à nos lettres un critique indépendant et sévère, ennemi des formules consacrées, du dogmatisme et du procédé, vient de publier aux *Editions Albert Lévesque*, un nouveau volume de jugements littéraires, qu'il a intitulé "EGRAPPAGES". Cet ouvrage, plus que le premier peut-être, provoquera une réaction salutaire dans notre littérature. Tous les livres qu'il analyse, fournissent à M. Pelletier l'occasion d'expliquer ses théories sur l'avenir de notre littérature, théories qui ont pour base la grande règle immuable de l'humanisme.

"EGRAPPAGES" est divisé en cinq parties: *Linguistique; Histoire, Sociologie et Economie; Critique; Poésie; Romans, Contes et Nouvelles*. Les travaux linguistiques de M. Daviault et surtout le Glossaire du Parler français traitent, de l'avis de ce critique, de façon trop superficielle et insuffisante de la formation d'une langue canadienne et manifestent à la fois une trop grande sévérité et un manque de goût à l'endroit des canadiannismes qui enrichiraient nos lettres.

QUESTIONS DE LANGAGE

par Pierre Daviault

traducteur aux Communes

M. Daviault publie aujourd'hui sous ce titre, aux *Editions Albert Lévesque*, la deuxième série de ses "expressions justes en traduction". La faveur avec laquelle le public a accueilli son premier volume a engagé l'auteur à poursuivre ses études de critique linguistique.

Ces *Questions de langage* devront intéresser tous ceux qui écrivent, les journalistes, les traducteurs, les hommes de lettres, les publicistes, etc. La disposition par ordre alphabétique facilite la recherche des mots et des expressions diverses que l'ouvrage contient.

MARCHE DE DUPES ?

par Léopold Richer

Rien de ce qui a trait à notre vie nationale ne doit rester étranger à un éditeur qui a le souci de renseigner le public intellectuel du Canada français. La firme d'*Editions Albert Lévesque* est heureuse de présenter aujourd'hui une étude écrite spécialement à sa demande, sur la Conférence impériale économique, tenue à Ottawa en juillet 1932.

Qui ne se rappelle, en effet, que l'an dernier, le gouvernement canadien avait l'honneur de recevoir à Ottawa les représentants du Royaume-Uni, des Dominions et des Colonies de l'Empire Britannique? Il s'agissait, en ces temps de dépression qui n'avaient malheureusement pas épargné les pays de l'Empire, d'en arriver à

des ententes qui pouvaient faire espérer à nos populations une reprise des affaires, une recrudescence de l'emploi et l'établissement entre les Dominions et la mère-patrie des relations commerciales plus étroites, plus stables et plus profitables.

Seul un témoin des négociations était en mesure de relater les multiples incidents de cette mémorable conférence, — la plus importante que l'Empire ait tenue depuis la fin du dernier siècle, — et de porter un jugement sur les résultats pratiques pour les Dominions et la Grande Bretagne.

Pour cette tâche difficile, nul n'était mieux préparé que M. Léopold Richer, correspondant parlementaire du *Droit*.

DU SOLEIL SUR L'ETANG NOIR

poèmes, par Ulric L. Gingras

M. Ulric Gingras, auteur de deux volumes de poésies, *La Chanson du Paysan* et *Les Guérets en fleurs*, vient de publier, après un silence de quelques années, un nouveau recueil de poèmes, *Du Soleil sur l'Étang noir*, qui enrichit d'un beau volume la liste des *Editions Albert Lévesque*.

Dans ses deux premiers volumes, M. Gingras s'était attaché presque exclusivement à chanter le sol natal. Dans son dernier, quoique d'une inspiration toujours réaliste et concrète, le poète aborde des thèmes plus divers, qu'il a classés dans son ouvrage de la façon suivante: *Les Sentiers illusoire; Gouaches roses et croquis verts; Sur la Route fervente; Les Rimes retrouvées; Au Jardin clos du rêve; Dans la Lumière natale*.

POURQUOI LA MUSIQUE ?

par Eugène Lapierre

Vient de paraître aux *Editions Albert Lévesque* un second ouvrage du docteur Eugène Lapierre, directeur du Conservatoire National et Président de la Société des Artistes-Musiciens. Cet ouvrage avait été annoncé en préparation dans *La Musique au Sanctuaire*, paru en novembre dernier. C'est donc le second volume qu'a rédigé M. Lapierre en moins d'un an. Si l'on en juge par le retentissement qui a signalé la publication de *La Musique au Sanctuaire*, et par les polémiques qu'a soulevées cet ouvrage jusqu'en France, le nouveau livre de M. Lapierre ne manquera pas d'avoir un succès de curiosité.

C'est le même esprit et la même prudence qui se manifestent dans la documentation de *Pourquoi la Musique?*. Détail qui fera plaisir à tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de la musique chez nous; plus de la moitié de l'ouvrage traite de la *Musique canadienne*, à cause du talent singulier que notre peuple manifeste pour cet art, au point d'en faire un argument suprême pour inciter nos dirigeants à se préoccuper davan-

ge de la musique chez nous. Des questions brûlantes, brûlantes pour l'auteur surtout, y sont traitées avec une modération et une sérénité exemplaires. Personne ne contestera que M. Lapierre s'est constitué ici une réputation comme musicien averti, comme critique, mais surtout comme apôtre de la musique canadienne.

L'HOMME DE SA VIE

(Montjoya)

par Max Du Veuzit

Un homme a-t-il le droit, en dehors des conventions étroites de notre morale bourgeoise, de se substituer à Dieu pour réparer, vis-à-vis d'un mutilé de la grande guerre, le crime atroce que les peuples ont commis en massacrant l'individu?

Et si, courageusement, par le sacrifice de ses aspirations et par celui de toute sa vie, cet homme s'élève au dessus des préjugés, est-il sûr de ne pas meurtrir quelqu'un d'autre et de ne pas créer, involontairement, une nouvelle victime!

Tel est le problème, à la fois poignant et hardi, que Max Du Veuzit nous pose dans: *L'homme de sa vie*.

PASCAL BERTHIAUME

par Francis DesRoches

M. DesRoches est bien connu dans le monde des lettres par la publication de trois recueils: *Brumes du Soir*, poèmes; *En furetant*, billets; et *Chic'n'naudes*, gazettes rimées. Il nous présente maintenant un récit qui est une tentative de roman régionaliste, *Pascal Berthiaume*. Sans doute pour ne pas recevoir le reproche, que l'on fait à la plupart de nos romanciers, de créer des personnages sans caractère, M. DesRoches donne aux siens des attitudes et des gestes qui semblent excessifs. Mais quand on sait que le récit tourne autour d'une élection et combien nos campagnards sont passionnés de politique, on s'étonne moins de certaines réactions du héros de M. DesRoches.

Pascal Berthiaume est le maire et dictateur des Trois-Moulins, petit village canadien. Violent et autoritaire, il n'entend pas être délogé de son poste par qui que se soit. Au moment où s'ouvre le récit, un jeune médecin progressif, Georges Dupire, entreprend une lutte systématique contre le maire. Dès lors, les esprits sont divisés: Pascal Berthiaume est autocrate mais c'est un vieux citoyen; le docteur Dupire est charmant mais il est un nouveau citoyen; la lutte sera chaude. Cependant, le maire Berthiaume a une fort jolie fille que le jeune médecin rencontre parfois, de complicité avec Mme la mairesse.

Nous laissons aux lecteurs de *Pascal Berthiaume* le plaisir d'apprécier les péripéties qui découlent de cette situation.

Pascal Berthiaume est en vente par l'agence Elite, Inc., 40 avenue Marguerite-Bourgeois, Québec; et dans toutes les bonnes librairies.

OMBRES ET CLAMEURS

par Claude-Henri Grignon

Ce sont, réunies en volume après avoir été publiées dans des journaux et revues sous le pseudonyme bien connu de *Valdombre*, neuf études sur les lettres canadiennes. Critiques personnelles, véhémentes, enthousiastes, sévères, pleines d'aperçus originaux sur nos écrivains et leurs ouvrages, de jugements synthétiques sur notre littérature.

La première étude de l'ouvrage est consacrée à Marie Lefranc, cette Canadienne d'adoption, qui a chanté nos paysages en des pages sublimes, "qui appartient au Canada tout entier, dit M. Grignon, par l'ampleur de son regard, par l'ardeur de son amour et de sa compréhension, par la grandeur poétique, extrêmement originale et puissante, dont elle se plaît à nous envelopper, et cela par amour du Beau enfin trouvé". Après une brève et judicieuse critique consacrée à Albert Pelletier, M. Grignon remet à sa véritable place dans notre histoire littéraire, en des pages passionnées et convaincues, le grand journaliste Jules Fournier. "La Naissance d'une Race" de l'abbé Groulx fait l'objet d'un chapitre enflammé. Puis viennent des études sur Alfred DesRoches, Germain Beaulieu, Lionel Léveillé, Lucien Rainier et Harry Bernard.

Cet ouvrage de 208 pages est en vente, au prix de \$1.00 l'unité, aux *Editions Albert Lévesque*, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

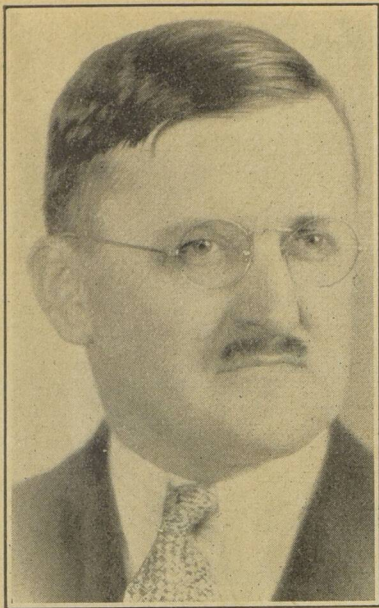
MON JACQUES

par Eva Senécal

Après "Dans les Ombres", ce roman lyrique qui révélait de solides qualités d'écrivain et lauréat du *Prix Lévesque* 1930, Mlle Senécal tente le roman psychologique avec un nouvel ouvrage, intitulé "Mon Jacques", qui vient de paraître aux *Editions Albert Lévesque*. Par cette étude d'une âme de jeune fille moderne, jetée dans la vie par l'amour et qui en est brutalement arrachée par le devoir, Mlle Senécal met dans notre littérature romanesque une note, sinon originale, du moins plus humaine que ne l'avaient fait jusqu'ici les écrivains qui avaient abordé ce thème.

Lina Lord, jeune fille qui attend l'amour, le voit paraître sous les traits d'un violoniste qu'elle entend jouer, une nuit, dans un chalet d'été, et dont le talent la captive. Après quelques mois, elle l'épouse. Mais certaines lettres que le mari reçoit jettent des doutes dans l'esprit de la jeune femme, jusqu'à ce qu'elle découvre enfin la terrible vérité. C'est l'angoisse et le désespoir de cette âme de femme que Mlle Senécal s'est attachée à peindre en des scènes à la fois touchantes et réalistes et où elle révèle un véritable talent de romancière.

"Mon Jacques", roman de 224 pages, est en vente au prix de \$1.00 l'unité, chez l'éditeur, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.



Cliché Albert Dumas

LE DOCTEUR DANIEL LONGPRÉ

Auteur de *l'Enfant Sain*, ouvrage récemment édité par Albert Lévesque, Montréal. Le docteur Daniel Longpré est chef de service à la Crèche d'Youville et à l'hôpital Saint-Luc de Montréal.

L'ENFANT SAIN

par le Dr Daniel Longpré

Le Dr Longpré, chef de Service à la Crèche d'Youville et à l'Hôpital Saint-Luc, à Montréal, vient de publier sous le titre de *l'Enfant Sain*, aux Editions Albert Lévesque, le premier livre de langue française traitant des techniques américaines d'hygiène et d'alimentation infantiles.

La puériculture qui, en d'autres pays, fait l'objet de recherches patientes et d'études prolongées de spécialistes, le Dr Longpré l'étudie au triple point de vue de notre situation géographique, politique et ethnique.

L'Enfant Sain est un manuel élémentaire destiné surtout aux gardes-malades et aux jeunes médecins. L'ouvrage est divisé en neuf chapitres. Après les notions préliminaires sur la croissance physique et psychique de l'enfant, l'auteur parle de l'hygiène pré-natale et du nouveau-né, de l'hygiène mentale et alimentaire, de l'allaitement maternel, de l'alimentation artificielle, de la médecine préventive, etc. Bref, ce petit volume, complet dans sa concision, sera désormais indispensable, non seulement aux gardes-malades, mais aux jeunes mères soucieuses de connaître les meilleurs soins à donner aux enfants pour qu'ils soient sains et forts.

"DOLORES", roman par H. Bernard

Ce livre est à peine paru que tout le monde le proclame l'ouvrage le plus réussi de M. Harry Bernard, lauréat du grand prix David 1932, avec "Juana, mon aimée". Cette fois encore, le romancier s'aventure, et avec un bonheur grandissant, dans le roman psychologique. Il est en cela dans la plus pure tradition française, et la plus moderne. Nul ne saurait l'en blâmer, après la succès obtenu par "Juana, mon aimée" livre qui a rallié les suffrages de tous les esprits. Les personnages de "Dolorès" sont, si l'on peut dire, plus fouillés encore, plus naturels, plus humains.

Un jeune avocat montréalais, Jacques Foret, se voit confier une mission dans les Laurentides. Il s'agit d'une affaire de meurtre. Jacques est plein d'ambition et n'attend que l'occasion de se mettre en vedette. Est-ce enfin le jour qu'il attend? Il est fiancé à une jeune fille de Montréal, et sur le point de se marier. Il se rend dans le nord et, en cours de route, est forcé par un accident de demander l'hospitalité pour la nuit dans un chalet isolé. Or, il arrive qu'une jeune fille vit seule dans ce chalet, avec des domestiques. Elle a nom Dolorès. Jacques accepte momentanément son hos-

pitalité, puis, fasciné par la beauté, la grâce de l'inconnue retarde de jour en jour son départ et finalement s'éprend, presque à son insu, de son hôtesse. C'est là qu'entre en jeu la subtilité psychologique de l'auteur, Jacques succombera-t-il au charme de Dolorès, abandonnant sa fiancée, ou retournera-t-il à celle-ci?

M. Bernard a traité avec beaucoup de tact cette intrigue, ingénieuse et passionnante à la fois, qu'il a située dans le cadre sauvage des forêts du nord québécois. Bien plus, ce romancier, qui connaît parfaitement les flore et faune de son pays, a su donner à son ouvrage un intérêt scientifique qu'on chercherait en vain dans les ouvrages du même genre. En sa compagnie, le lecteur prendra grand plaisir à connaître la forêt et ses habitants, les lacs du nord et leurs paysages de féerie, la montagne et le charme qu'elle exerce.

"Dolorès", roman de 225 pages, vient de paraître aux Editions Albert Lévesque, 1735 rue Saint-Denis, Montréal. Il est en vente, au prix de \$1.00 l'unité, chez l'éditeur et dans toutes les librairies bien assorties.

LA MORT DE L'OR

par Pierre Hamp

Ernest Flammarion, éditeur.

Plus qu'un roman ce livre est un pamphlet. Avec un sens aigu des réalités l'auteur y révèle les dessous d'une civilisation pourrie et dénonce âprement la politique à courte-vue des "possesseurs de l'or". La trame, très mince, n'est qu'un prétexte à étaler les derniers scandales de la banque et de la haute finance et à dénoncer les fauteurs dont les noms sont imprimés tout vifs.

Oeuvre violente, réquisitoire passionné contre la turpitude des trop riches, le dernier livre de Pierre Hamp se rattache naturellement à la collection "la peine des hommes". Rien n'est plus pénible, en effet, que le spectacle qu'il nous écrit de tant d'hommes usant leur intelligence et leur corps à servir le jaune métal et à ouvrir leur malheur avec celui de l'humanité.

On lira avec intérêt la partie documentaire très importante dans ce livre, sur la police, la banque, la bourse, les maisons de santé, etc. Certains chapitres sont de véritables grands reportages sur les institutions françaises.

C. M.

LENINE

par J. Jacoby

Ernest Flammarion, éditeur.

Quel était donc cet homme qui, sans armée, sans vrais amis, a conquis l'empire russe, commandé la mort de millions d'hommes et fait trembler le monde? Un génie? Pas même. Jacoby nous le montre tel qu'il fut, sans doute: un petit bourgeois ambitieux, un maniaque de la révolution hanté par une idée fixe, servi par un concours de circonstances fantastiques et la veulerie des gouvernements européens. Un monstre inhumain, un "fonctionnaire de la destruction", mais un homme "qui voulait" et qui a triomphé à force de persévérance.

Le fanatisme aveugle, la rage de détruire et la patience furent les seules armes de Lénine. Il faut lire le beau livre de M. Jacoby pour comprendre le parti que Lénine, le grand barbare moderne, a su tirer avec la complicité de l'Allemagne. C'est le documentaire indispensable à qui veut comprendre la révolution russe et l'homme qui l'a dirigée presque malgré lui.

C. M.

AUX MARCHES DE L'EUROPE

par Jean Bruchési

L'ouvrage que M. Jean Bruchési, professeur à l'Université de Montréal, vient de publier aux Editions Albert Lévesque, dans la série "Documents politiques" sous le titre de "Aux Marches de l'Eu-

rope", transportera le lecteur en Europe centrale et orientale. L'auteur, en même temps qu'il brosse un tableau des pays traversés, étudie les problèmes respectifs d'ordre politique, économique et social, qui retiennent l'attention sur ces pays de l'Europe centrale: Pologne, Roumanie, Bulgarie, Yougoslavie, Hongrie et Autriche.

"J'ai voulu, souligne l'auteur, avec le recul de trois ans, présenter au lecteur canadien des peuples qui ont été ou sont encore des défenseurs de la civilisation chrétienne de l'Occident, en un temps où cette civilisation est plus que jamais menacée. Je l'ai donc entraîné sur des routes qui ne lui sont pas familières, mais le long desquelles il aura pu noter, au passage, des traits communs avec son histoire, les problèmes qui l'obsèdent, les maux dont il souffre."

Les Canadiens français ne pourront, en effet, que tirer profit du récit des luttes entreprises par ces peuples pour conserver leur langue, leurs croyances et leurs traditions. Leurs problèmes nationaux sont, sur plusieurs points, identiques aux nôtres et leurs moyens de combat sont les mêmes. Inutile donc d'insister sur l'intérêt immédiat qu'offre l'ouvrage de M. Bruchési. Les connaissances de l'auteur en histoire générale et en science politique, son style précis et coloré, les descriptions de lieux féériques, les portraits de souverains et d'hommes d'Etat célèbres, font de "Aux Marches de l'Europe" un livre d'une valeur documentaire incontestable.

L'ouvrage contient une préface de M. Edouard Montpetit, une carte de La Palme et vingt photographies. Il est en vente, au prix de \$1.00 l'exemplaire, à la Librairie d'Action Canadienne-française ltée, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies assorties.

LE RETOUR DE NAPOLEON

(de l'île d'Elbe à Paris)

par Henry Houssaye
de l'Académie française

Ernest Flammarion, éditeur.

Voici le plus curieux chapitre, peut-être, de l'histoire de Napoléon. Comment Bonaparte, par le seul prestige de son nom et l'amour de ses anciens soldats, réussit, sans armée, sans organisation, sans complot, à chasser Louis XVIII de France et à rentrer aux Tuileries, c'est ce que le livre explique à l'aide des documents de l'époque. Jamais l'étoile du petit Corse n'a brillé d'un plus vif éclat qu'au cours de ce "vol de l'aigle" à travers la France. Henry Houssaye nous fait assister, étape par étape, à cette marche triomphale. Sa description est si vivante, si évocatrice que nous sommes nous-mêmes gagnés par l'enthousiasme de la population qui fait la haie sur la route du retour. Pour un peu nous crierions avec elle: Vive l'empereur!

C. M.

VERS L'INVASION

par Lucien Pemjean

Comment s'est accompli le désarmement moral de la France? Comment se parachève, étape par étape, son désarmement matériel? Comment s'exerce, sur nos dirigeants, l'irrésistible pression destinée à mettre notre pays pacifique à la merci des militarismes et des impérialismes voisins?

C'est ce que tout citoyen français, désireux de connaître les causes du marasme, du trouble et de l'inquiétude actuels, et soucieux d'y remédier, apprendra en lisant *Vers l'Invasion*, livre d'une saisissante actualité.

L'auteur de cet ouvrage ne se borne pas à des affirmations et à des critiques. Il accumule documents sur documents, tous puisés aux bonnes sources.

Et c'est ainsi qu'il arrive à nous faire partager sa conviction que, pour pouvoir nous défendre efficacement contre l'ennemi du dehors, il nous faut d'abord réduire à l'impuissance l'ennemi du dedans,

qu'il désigne et nous montre à l'oeuvre.

En un mot, un livre de salut public! Couverture illustrée de Claudel.

LA VERENDRYE, DECOUVREUR CANADIEN

par Robert Rumilly

Le plus téméraire de tous les héros canadiens des premiers temps de la colonie fut peut-être La Vérendrye, le découvreur trop oublié de l'Ouest et des Rocheuses. Cet aventurier trifluvien fut le premier blanc à fouler le sol de ce qui est aujourd'hui Winnipeg. Si l'on sait qu'il partit, avec ses fils, un missionnaire, et une poignée de compagnons intrépides, à pieds et en canots, de Québec, on imagine l'héroïsme qu'il lui fallut déployer et les privations qu'il endura. Ce héros, admirable à tous points de vue et dont l'épopée est si belle, revit dans le beau livre que M. Robert Rumilly vient de faire paraître aux Editions Albert Lévesque, de Montréal.

La lecture de "La Vérendrye, découvreur canadien", est un excellent prélude aux fêtes prochaines du tricentenaire des Trois-Rivières. Ce livre inaugure d'une manière éclatante, aux Editions Albert Lévesque, une nouvelle série, placée sous le titre général "Figures canadiennes". Il est en vente, au prix de \$1.00 l'unité, chez l'éditeur et dans toutes les librairies bien assorties.

CANADA

par Robert Rumilly

La maison d'édition française Larousse a publié dernièrement, sous l'habile direction de M. Robert Rumilly, journaliste de Montréal et auteur d'une étude sur la littérature française contemporaine, d'une biographie de Sir Wilfrid Laurier et d'un historique de Sainte-Anne-de-Beaupré, un ouvrage abondamment et intelligemment illustré sur le Canada, avec légendes explicatives. L'ouvrage a été mis en oeuvre avec beaucoup de soin. Les photos qui l'illustrent ont été fournies à la maison Larousse par nos compagnies de chemin de fer, le C.N.R., et le C.P.R. CANADA est en vente dans toutes nos librairies.



ROBERT RUMILLY

Auteur d'une vie de La Vérendrye, découvreur canadien, qui vient de paraître aux Editions Albert Lévesque, et de plusieurs autres ouvrages.

LE BATEAU MAUDIT

(Suite à la page 41)

«Terre, camarades, là, droit devant!»

Un profil de montagne, en effet, se dessinait à l'Ouest. Mais il vient de se diluer en un groupe de nuages qui déjà remontent au ciel.

Et pourtant, elle est enfin là, vraiment là, la terre; une terre réelle, non plus une terre de mirage, ni de délire. Au matin du vingt-quatrième jour, le dernier de l'épouvantable série, Sutse, à l'avant du canot, le doigt tendu, montre l'horizon à Sparks.

Mais Sparks secoue la tête.

«Il n'y a plus de terre, mon pauvre Sutse. Toute la terre a disparu sous l'eau.»

Fou, aussi, Sparks?

Waywood regarde. Il tranche, comme toujours, de sa voix demeurée forte.

«Si, c'est bien la terre. Une colline avec des palmiers.»

La terre, oui, mais l'atteindra-t-on vivants?

Ce canot qui n'avance que si lentement! Et cette ceinture de coraux qui barre la route, ces brisants sur lesquels on va se fracasser. A la droite d'un cap, s'étale, maintenant visible, une plage de sable, où déferle la mer. Où trouver la force de tirer sur les avirons pour contourner ce cap? Au gré des lames le canot se soulève et retombe. Une grosse vague emporte les rames que les mains trop faibles ne peuvent plus retenir. La barque est perdue.

Harmon aide Linns en hâte à passer à Ole sa ceinture de sauvetage. Il se lance à l'eau. Les vagues sifflantes le roule, la poitrine prête à éclater, le déchirent sur les arêtes du corail, le jettent enfin sur le sable de la plage, où, soudain, colline, arbres, ciel, tout chavire devant ses yeux. Sparks arrive, puis Metcalf, d'autres encore, un Philippin, un soutier, balbutiants, fous; Mackay, et le gros Linns, qui pleure Ole disparu dans le flot.

Ils se comptent. Des trente-deux hommes, ils sont là les treize derniers survivants. Tous sauvés, sauf Ole, le Philippin Benedicto et le second Waywood.

Quand, après une nuit de tortures passée dans la jungle, dans le grouillement des terribles insectes tropicaux, recueillis, aux trois quarts morts, par un pêcheur et des femmes de Samar, ils se réveillent sur des nattes, Waywood est là, mangeant une soupe, qui les regarde d'un air goguenard...

Quelques jours plus tard, à bord du *Palillo*, un cotre de la douane

battant pavillon américain, ils devaient apprendre que le transport *Logan* avait, le 17 octobre, rencontré à trois cent milles de Guam le radeau qui portait le capitaine Borrensen, un calier, un cuisinier malais et le corps du second lieutenant Staats, mort d'un accident une heure auparavant. Les cinq hommes étaient restés onze jours sans manger, mais à l'arrivée du *Logan*, ils avaient encore de l'eau dans les barils. Si l'on avait écouté les vieux, si on était resté près de l'épave! Personne ne serait mort, pas même Shaw, qui n'avait passé que le treizième jour. Pour la première fois de sa vie, Waywood ne ricana pas. Waywood baissa la tête.

Et la barque du trop pressé Nolan?

La barque de Nolan avait atterri dans l'île de Masbate. Elle n'avait pas perdu un seul homme. Parbleu! A neuf, ils avaient deux grandes caisses de biscuits pour leurs vingt-cinq jours de mer. Dans leurs barils, de l'eau à en revendre. Toutes les chances, y compris la pluie en veux-tu en voilà...

«Décidément, fit Waywood en serrant les poings, il est bien vrai que dans la vie chacun pour soi!»

Et de ce coup-ci, Waywood ricana.

F I N

— o —

CARTES DE VISITE

Comment doit être la carte de visite? Ni trop grande ni trop petite pour rester dans le bon ton. Pour les messieurs, le titre honorifique ou la fonction sont indiqués au-dessous du nom sur les cartes destinées aux relations d'affaires. Sur les cartes de dames, on ne met jamais l'adresse. Le mot de «Madame» doit précéder le nom sur les cartes de femmes, alors que le mot «Monsieur» ne se met jamais sur la carte d'un homme.

Les jeunes filles aiment, à notre époque, avoir leur carte de visite. Il est de meilleur goût de n'en user qu'entre amies, sauf quand la jeune fille occupe une situation indépendante qui peut l'obliger à user de cartes de visite.

La carte de deuil est encadrée d'une bordure noire comme le papier à lettres.

Enfin, il va sans dire que la carte gravée est beaucoup plus élégante que la carte imprimée. Elle est plus chère, il est vrai, mais la dépense de la plaque ne se fait qu'une fois, et le plaisir d'avoir sa carte gravée en vaut la peine.



Mères, ne savez-vous pas qu'il ne faut jamais donner aux enfants un purgatif destiné aux adultes?

CERTES, toutes vos pensées se rapportent à la santé et au bien-être de vos enfants...

Mais — sans le savoir — vous les exposez peut-être au danger en leur donnant des purgatifs destinés aux adultes... trop drastiques pour les tout petits... même en doses réduites.

90% de tous les enfants souffrent de constipation

Il n'y a pas d'enfant qui ne soit exposé à cette affection, en dépit de toute la culture physique du monde et du régime alimentaire le plus judicieux. En effet, une des causes les plus communes de la constipation échappe à votre surveillance — trop absorbé par ses jeux, le bambin néglige de se présenter à la garde-robe.

Symptômes révélateurs

Si votre enfant a le teint brouillé, s'il est maussade et grincheux, il est tout probable que ses selles ne sont pas suffisantes et qu'une accumulation de déchets alimentaires intoxique son frêle organisme. C'est alors qu'il est urgent de lui donner un laxatif bénin, mais efficace!

Le Castoria n'offre aucun danger

Pour les enfants, le Castoria est le laxatif parfait. Simple préparation végétale spécialement destinée aux tout pe-

tits, il ne cause aucun tenesme. Les enfants en aiment le goût, et il est recommandé aux estomacs délicats.

Le Castoria ne contient ni substances nocives NI NARCOTIQUES. C'est un médicament sûr et sans danger, nettement indiqué dans les cas de constipation infantile. Achetez-en un flacon chez votre pharmacien — le format des familles est le plus économique.

CASTORIA

Chas. H. Fletcher

contre la
constipation
infantile

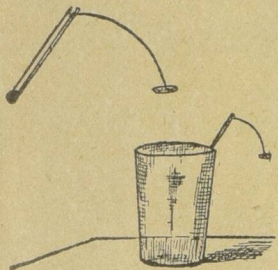


de la petite enfance
à la 11^{ème} année

L'ALLUMETTE EN EQUILIBRE

Il est toujours amusant, dans un party, de connaître quelques jeux pour amuser les compagnons. En voici un que vous trouverez facile.

Il s'agit de faire tenir une allumette en équilibre sur le bord d'un verre. Il ne vous faut qu'un verre, une allumette, un bouton et un bout de fil de fer. Vous



montrez l'allumette à vos amis et vous leur demandez de la faire tenir sur le bord du verre. Ils essaieront de multiples manières sans y parvenir.

Vous ferez quelques tours de fils autour d'une extrémité de l'allumette. Vous pliez ensuite le fil de la façon indiquée par le dessin. A l'extrémité du fil vous attachez le bouton. Celui-ci doit être assez léger. Il ne vous reste ensuite qu'à placer l'allumette sur le bord du verre où elle tiendra en équilibre. C'était facile mais, comme toujours, il fallait le savoir...

LE MOUCHOIR MYSTERIEUX

Vos amis s'amuseront de ce petit tour de magie si vous avez soin au préalable de vous exercer à le faire habilement. Il s'agit de faire apparaître un mouchoir.

Prenez deux feuilles de papier assez

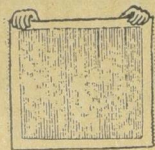


Fig. 1



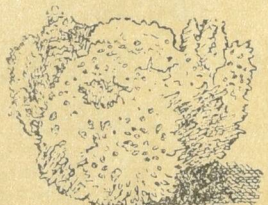
Fig. 2

mince, de même dimension, que vous collerez soigneusement sur trois côtés. Vous aurez ainsi une sorte de sac dans lequel vous placerez un mouchoir blanc en soie. La partie ombrée du dessin indique comment placer le mouchoir dans le sac.

Vous montrez aux spectateurs le sac comme s'il n'y avait qu'une simple feuille de papier. Vous promettez de faire apparaître un mouchoir. Roulez alors le sac en en laissant l'ouverture à l'extérieur. Après quelques passes savantes accompagnées d'un petit boniment, vous sortez sans qu'il y paraisse le mouchoir. Vos amis seront émerveillés.

L'EPONGE EST UN ETRE VIVANT

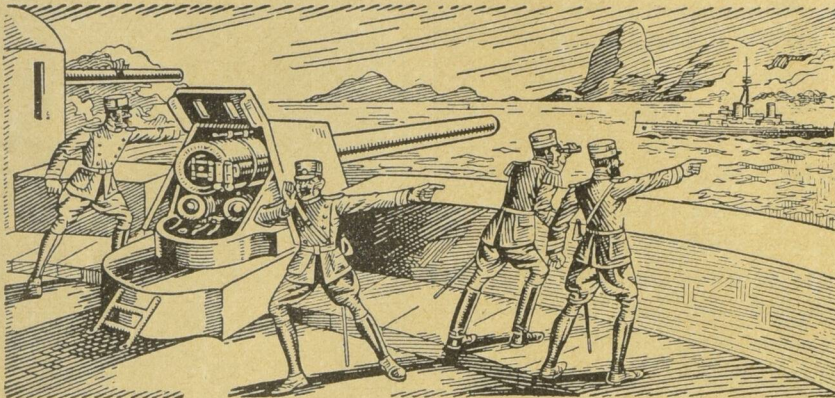
On devrait plutôt dire qu'une éponge, à l'état naturel, est une communauté d'un grand nombre de petits animaux. La masse de l'éponge est fixée, tout comme une plante, au fond de l'océan en certains endroits des tropiques. Chaque cellule renferme un minuscule organisme



qui vit tout en fabriquant les parois de son logis. Des plongeurs arrachent l'éponge qui est ensuite débarrassée de ses habitants par divers procédés chimiques. L'éponge flotte à cause de ses cellules pleines d'air. Elle peut absorber une très grande quantité d'eau par rapport à son volume.

LA PAGE POUR TOUS

UN CUIRASSE VOLE



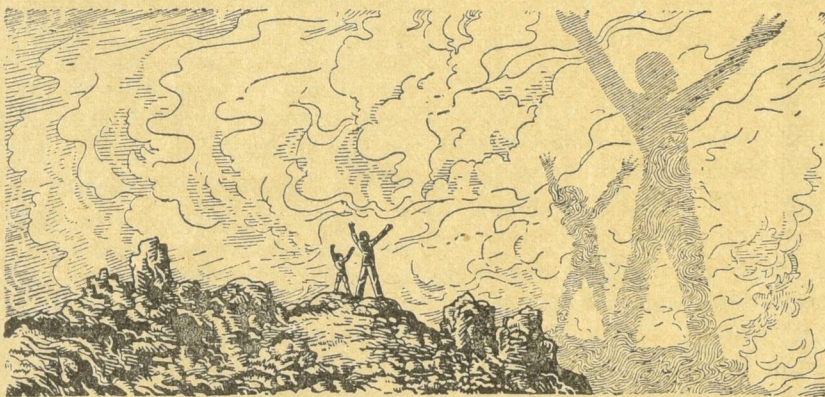
Au cours de la révolution de 1924 au Brésil, il se produisit un événement comme on n'en voit pas souvent: l'un des deux cuirassés de la flotte brésilienne, en rade de Rio de Janeiro, fut volé par cinq jeunes matelots. Profitant d'un moment où tous les officiers étaient à terre, les jeunes audacieux hissèrent le drapeau rouge et dirigèrent le vaisseau vers la mer. Les canonnières du fort, ne voulant pas détruire une des principales unités de la flotte, n'osèrent tirer. Les cinq aspirants-amiraux se promènèrent quelque temps en haute mer puis livrèrent le navire au Paraguay.

LE FEU DE LA RESURRECTION !



Il y a environ soixante-dix ans, Black Wolf, grand chef des Indiens Manitou (dans l'Etat de l'Oklahoma, E.-U.) promit, à sa mort, de revenir dans cent ans si jusque là un feu brûlait constamment dans son wigwam. Depuis que cette parole "prophétique" fut prononcée, la flamme est entretenue par des Indiens promus à cette charge. L'un d'eux a rempli cette fonction pendant plus de quarante ans. Espérons que tant de foi sera récompensée et que Black Wolf ne désappointera pas sa tribu.

OMBRES CHINOISES SUR LES NUAGES



Un phénomène unique se produit sur le sommet d'une montagne en Allemagne. Au lever ou au coucher du soleil, lorsque le ciel est couvert de gros nuages blancs, le sommet du mont Brocken et tout ce qui s'y trouve se reflètent sur les nuages, comme de gigantesques ombres chinoises. Les paysans appellent ce phénomène "Le fantôme du Brocken". De nombreuses légendes se rapportent à cette montagne. Grim en a fait la scène d'un grand nombre de ses merveilleuses légendes allemandes.

POURQUOI LES PALETOTS SE BOUTONNENT-ILS A DROITE?

Vous n'avez peut-être pas remarqué que les paletots d'hommes sont boutonnés à droite. Quelle est l'origine de cette coutume? Voici l'explication qu'on en a donnée.

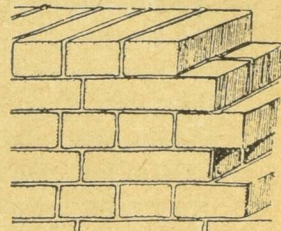
Autrefois, c'est-à-dire avant la révolution française, les gentilhommes portaient constamment une épée. Lorsqu'ils



étaient revêtus d'un long manteau et qu'ils devaient se servir de leur arme, il leur était plus facile de l'atteindre si le manteau était boutonné à droite. Pour plus de commodité le veston fut aussi boutonné à droite. La coutume s'est conservée dans tous les pays.

LES MURS EN BRIQUES

Avez-vous déjà observé l'agencement des briques d'un mur? Evidemment il y a plusieurs manières. Mais vous êtes-vous déjà demandé pourquoi les briques sont placées parfois en longueur, parfois

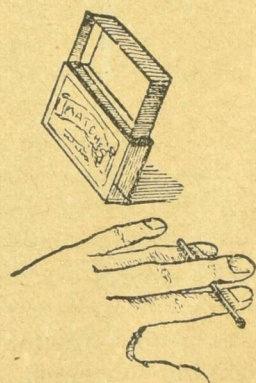


en largeur? Pourquoi les briques n'ont pas toutes la même dimension?

Il est évident qu'un mur dont les briques seraient simplement superposées sur le même plan ne serait pas très solide. En plaçant les briques en long et en large, on assure plus de stabilité à la construction. Il y a plusieurs méthodes d'agencement que connaissent bien les hommes du métier et qu'il serait trop long d'expliquer ici.

DEUX TOURS DE FORCE

Pour le premier, vous n'avez besoin que d'une petite boîte à allumettes vide. Placez la partie intérieure de la boîte sur la partie extérieure, tel qu'indiqué par le dessin ci-dessous. Vous demandez ensuite à un de vos amis qui se croit fort, d'écraser d'un coup de poing les deux boîtes. Apparemment rien de plus facile. Mais quand il frappera les deux parties de la boîte elles tomberont de part et d'autre sans être brisées.



Pour le deuxième jeu, placez l'allumette tel qu'indiqué sur la gravure et essayez de la casser en deux.

LES FONCTIONNAIRES INUTILES

(Suite de la page 15)

diens, que nous entretenons encore de nos deniers et qui viennent ici célibataires (c'est la règle) pour s'en retourner dans leur pays mariés à nos plus riches héritières. Et cette chronique se termine sur cette petite méchanceté: «Savez-vous ce que c'est qu'un gouverneur-général? C'est un homme qui reçoit beaucoup d'adresses, vient d'Ottawa à Montréal prendre un dîner, donne des levers où l'étiquette exige que les hanches soient à la hauteur du cou, dit une fois l'an «Il a plu à Sa Gracieuse Majesté...», ouvre les chambres en chapeau à cornes, sanctionne tous les bills qu'il n'a pas lus et reçoit pour cela 50,000 dollars de salaire.»

Sans la présence de cet honorable mais dispendieux personnage, les Canadiens, à quelque race qu'ils appartiennent, seraient tout aussi loyaux à la couronne britannique. C'est cela qu'il ne faut pas oublier.

Ce que nous disons du gouverneur-général s'applique également aux lieutenants-gouverneurs des neuf provinces du Canada, autres

personnages à peu près inutiles et dispendieux.

Quant au Conseil législatif, tout le monde, ou à peu près, en reconnaît l'inutilité absolue et demande son abolition. Il s'est trouvé à la dernière session des hommes courageux au sein de ce Conseil, mais la majorité des honorables conseillers législatifs se sont comportés cette année comme des enfants, alors que s'offrait à eux, pour la dernière fois peut-être, l'occasion de prouver et leur utilité et leur indépendance d'esprit. Le Conseil législatif n'a toujours été que la copie conforme de l'Assemblée législative. Pourquoi, dans ces conditions faire les frais de deux chambres? Une seule suffit amplement, car ce ne sont pas, en définitive, les chambres (c. à. d. les députés) qui mènent, mais le cabinet.

Au dernier jour de la session un député libéral a d'ailleurs présenté une motion où il réclamait l'abolition du Conseil législatif tel que présentement constitué. La lutte est engagée.

LOUIS SABOURIN.

MANNEQUINS OU ATHLETES

(Suite de la page 15)

cisions et font de tout ce qui touche à leur qualité de sokol (adresse gymnastique et dignité morale réunies) une question d'honneur. C'est à cause de cet esprit qui les anime qu'ils sont devenus, pour tous leurs compatriotes et pour eux-mêmes, les représentants authentiques des vertus que le peuple tchèque entend honorer par dessus tout.»

Un mouvement de cette force, organisé dans cet esprit, donnerait, nous le répétons, une image infiniment plus impressionnante de notre solidité que toutes les «parades» et tous les «pageants» les plus soigneusement organisés. Notre jeunesse doit faire du sport, comme en font nos compatriotes de langue anglaise, mais du vrai sport alors! Pour l'encourager dans cette voie, ceux qui organisent nos défilés du 24 juin doivent donner plus d'importance aux gymnastes qu'aux gardes en uniforme dont s'enorgueillissent nos paroisses. La gymnastique bien comprise est beaucoup plus profitable que le maniement d'un «fusil sans plaque».

Allons! Qui va lancer le mouvement? A quand les «Sokols» canadiens?

JULES JOLICOEUR

— o —

QUAND L'AMERIQUE BOIT

On sait que les Etats-Unis d'Amérique ne sont plus secs mais humides.

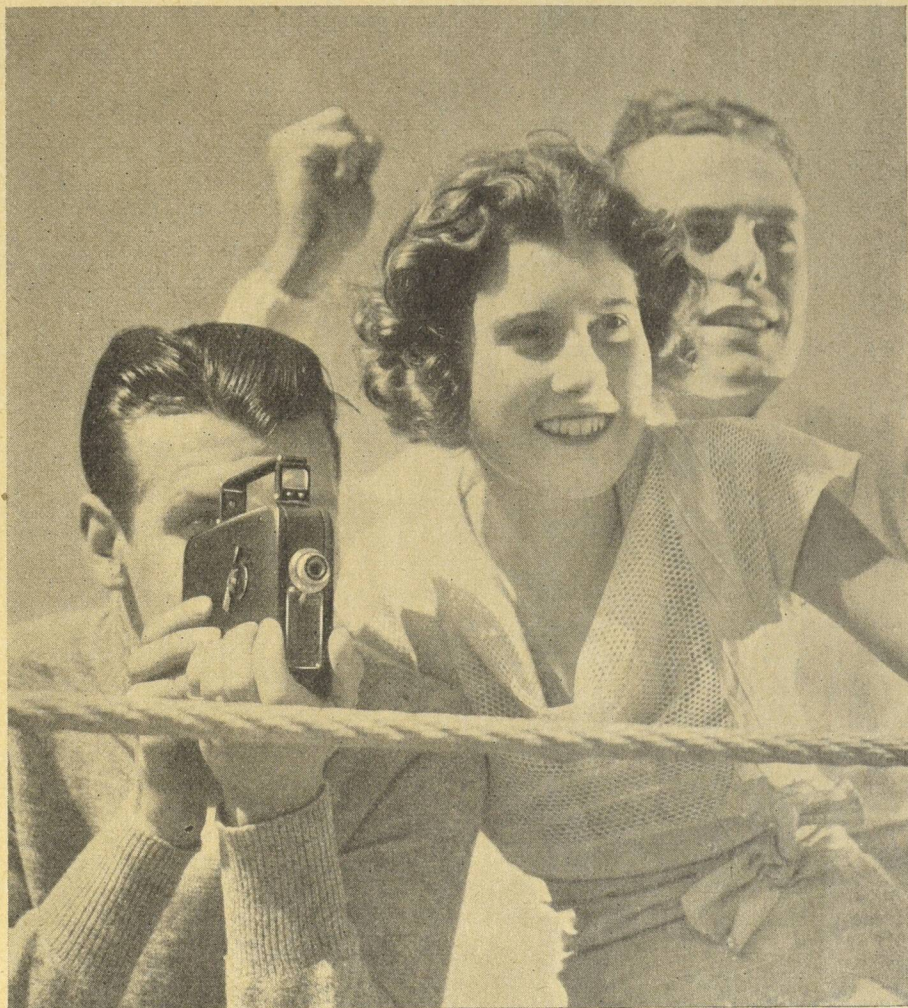
D'après une statistique établie au 12 avril, pendant la première semaine humide, New-York a bu 500,000 tonneaux de bière. Quel gratte-ciel ne ferait-on pas rien qu'avec les verres!

La population de la métropole des Etats-Unis étant de 7 millions d'habitants, chaque indigène aurait donc bu au cours de cette «ouverture» 8 pintes de bière.

Comme la municipalité de New-York, en municipalité bien moderne, n'a pas manqué de frapper d'une taxe la vente de la bière, elle a encaissé, à la fin de la première semaine, la somme appréciable de 445.000 dollars.

Notre Congé en Vues

ne nous a coûté que 10¢ par scène



Le nouveau Ciné-Kodak à \$39.50 prend une couple de douzaines de scènes sur une bobine qui ne coûte que \$2.50

NE laissez pas se dissiper ces moments d'excitation. En les enregistrant sur un cinématographe—pour montrer à vos amis ou pour les revivre vous-même—le retour d'une excursion de plaisir est presque aussi gai que le départ.

Et le coût n'en est que de 10c. par scène. . .

Avec le nouveau principe du Ciné-Kodak Huit, un pied de pellicule donne autant de rendement que quatre. Le huit vous donne de 20 à 30 scènes—il est aussi long que la moyenne des films d'actualité—pour une bobine qui revient à \$2.50—y compris le *finissage* par des experts Kodak.

Succès dès le début

Vous vous étonnerez sans doute que des résultats si merveilleux s'obtiennent si facilement.

Bien que le prix n'en soit que de \$39.50, le Ciné-Kodak Huit est un appareil complet—superbement construit, simple et

compact. Vous n'avez besoin d'aucune habileté spéciale pour obtenir des vues claires et nettes dès votre premier film.

Demandez au dépositaire du Ciné-Kodak de vous montrer le Huit—il vous fera voir aussi des échantillons de films sur l'écran. Ou bien, vous pouvez écrire pour faire venir la brochure décrivant ce camera qui fait des "vues" à 10c. par scène. Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

LE NOUVEAU PRINCIPE

● Avec le Ciné-Kodak Huit, un film spécial de 25 pds, 16 mm. de large fait le travail de 100 pieds. Il déroule le film passé la lentille deux fois, laissant deux rangs distincts d'images sur toute sa longueur. La Kodak Company finit ce film de 25 pds 16 mm., le coupe, le joint et vous le renvoie sous forme d'un film simple de 50 pds 8 mm. prêt à projeter avec le Kodascope Huit. Le coût du finissage est compris dans le prix du film.

SI CE N'EST PAS UN EASTMAN, CE N'EST PAS UN KODAK

Ciné-Kodak HUIT *Le nouveau principe Eastman pour le Cinéma à la maison*



Mme Jeanne MAUBOURG-ROBERVAL

L'inimitable "Gaby" de la radio à qui l'on doit l'interprétation toujours agréable et intelligente des programmes les plus variés.

Les postes de radio au Canada

Les postes de radio sont, au Canada, au nombre de 58, exactement. Ce n'est pas beaucoup. Le Mexique en a autant, et d'infiniment plus puissants, dans un seul de ses Etats. Par province, les postes se répartissent ainsi : Colombie britannique, 9; Alberta, 7; Saskatchewan, 7; Manitoba, 2; Ontario, 18; Québec, 6 seulement, qui sont les suivants : à Montréal, Marconi (CFCF), La Presse (CKAC), La Patrie (CHLP); à Québec, CHRC et CKCV; à Hull, le poste du docteur Chabot; Provinces maritimes, 9.



M. LOUIS CHARTIER

Baryton et directeur musical du poste CHLP, La Patrie.

Radio

Nino Martini à l'Opéra

La radio prend de l'importance, une importance chaque année plus grande. Pour la première fois un chanteur passé de la Radio à l'Opéra, contrairement à ce qui se passait jusqu'ici, la Radio ayant toujours emprunté ses chanteurs à l'opéra et au concert. Ce chanteur est le ténor italien Nino Martini que nous entendîmes pendant cinq mois continus, deux fois par semaine, avec l'orchestre du réseau WABC. Nino Martini, dont *Le Film* a reproduit une photo dans sa première chronique de la radio, n'a que 28 ans. C'est un beau garçon dont l'ambition est aussi de faire du cinéma, comme Lawrence Tibbett.

Est-il permis d'être plus impertinent et plus sot qu'un Orangiste ?

Lisez cet extrait d'un article paru en première page de l'*Evening Telegram*, de Toronto, et demandez-vous ce que nous devons penser de la mentalité Orangiste. Est-il possible de compter sur de pareils abrutis pour créer l'unité canadienne ?

« Nous n'avons pas besoin et nous ne devrions pas être obligés d'écouter ou de payer des programmes radiophoniques en français dans la province d'Ontario, a déclaré L.-H. Saunders, ancien maître des Orangistes, à une réunion de la «loge Armstrong», hier soir. De fait, nous ne devrions avoir aucun programme français dans aucune province de langue anglaise. Que la province de Québec ait des émissions françaises, je n'y ai aucune objection, mais la Commission de radio donne des émissions françaises dans les provinces anglaises, émissions payées par le public en général, c'est un gaspillage d'argent inutile. »

C'était le soir des ministres à la loge qui célébrait son 100e anniversaire. On y remarquait les révérends Morris Ziedman, W.-L.-I. Lawrence, Dr S.-T. Simpson, Dr Kennedy Palmer, L.-I. Hunter, Dr A.-P. Brace, D.-R. Gaultier, A. Scarlatta, R.-F. Widdows, et autres.

Théâtre contre radio en Angleterre

La «General Theatre Corporation» vient d'interdire à tous ses artistes liés par contrat de se produire devant le micro. D'où remue-ménage dans le monde des artistes de la scène.

Une clause du contrat passé entre la «General Theatre Corporation» et les artistes impose, en effet, à ces derniers, une autorisation spéciale pour confier leur talent à la T. S. F.

Les auditeurs des postes anglais et notamment du Poste National ne laissent pas de traduire leur mécontentement et les lettres de protestation affluent chaque jour par centaines au siège de la «General Theatre Corporation».

Le chiffre de la Radiophonie Anglaise

La *British Broadcasting Company* publie les résultats d'exploitation pour l'année 1932.

Le recettes provenant des taxes radiophoniques ont atteint près de \$4,600,000. Les dépenses concernant les programmes atteignent \$240,000. Les bénéfices nets réalisés par la B.B.C. dépassent \$1,610,000. une augmentation sur l'année précédente de près de \$60,000.

La Radiophonie en Suisse

La Société zurichoise de la Radiophonie publie également les chiffres d'exploitation relatifs à l'année 1932.

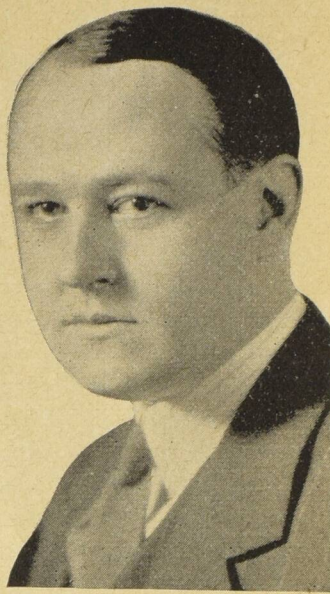
Le nombre d'auditeurs Suisses est passé de 150,000 (1er janvier 1932) à 231,400 (1er janvier 1933), de sorte que le nombre de possesseurs d'appareils par 1,000 habitants est passé de 26.8 à 56.8.

La Suisse arrive ainsi à prendre la septième place en ce qui concerne la densité proportionnelle d'auditeurs.

La Société Radiophonique Bernoise a dépensé, pour ses programmes, 112,600 francs-suisse.

Le bilan se solde par une perte de 3,714 francs.

Le nombre d'auditeurs en Autriche à la fin de février était de 473,461.



M. HENRI LETONDAL

Directeur conjoint et annonceur de L'Heure Provinciale, ainsi que de nombreux programmes. M. Letondal est l'un des plus grands animateurs de la radio française au Canada. Il a particulièrement contribué à remettre en vogue la chanson française. On lui doit encore Radio-théâtre, classique français et canadien; Allo Paris!; L'Heure optimiste, etc.

Un congrès de la radio au Mexique

Peu satisfaite de la loi actuelle de la radiophonie et désirant régler la question du côté technique et politique, la ville de Mexico a décidé d'inviter les nations de l'Amérique du Nord, de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud à une conférence qui aura lieu dans cette ville, le 10 juillet prochain. Le Dr Jose-M. Puig Casauranc, ministre des affaires étrangères, enverra les invitations. Au cours de la conférence, on se propose d'étudier des questions d'un aspect international.



M. AUGUSTE DESCARRIES

Pianiste et compositeur de grand talent que les radiophiles ont souvent l'occasion d'entendre à l'Heure Provinciale ainsi qu'aux programmes de la Commission Canadienne de la Radiodiffusion.

La Mère et l'Enfant

Soins des Ongles

Que les ongles des doigts et des orteils soient toujours coupés courts, ce qui empêchera le bébé de s'égratigner. Les ongles des orteils doivent être coupés droits afin de prévenir les ongles incarnés.

Au Grand Air

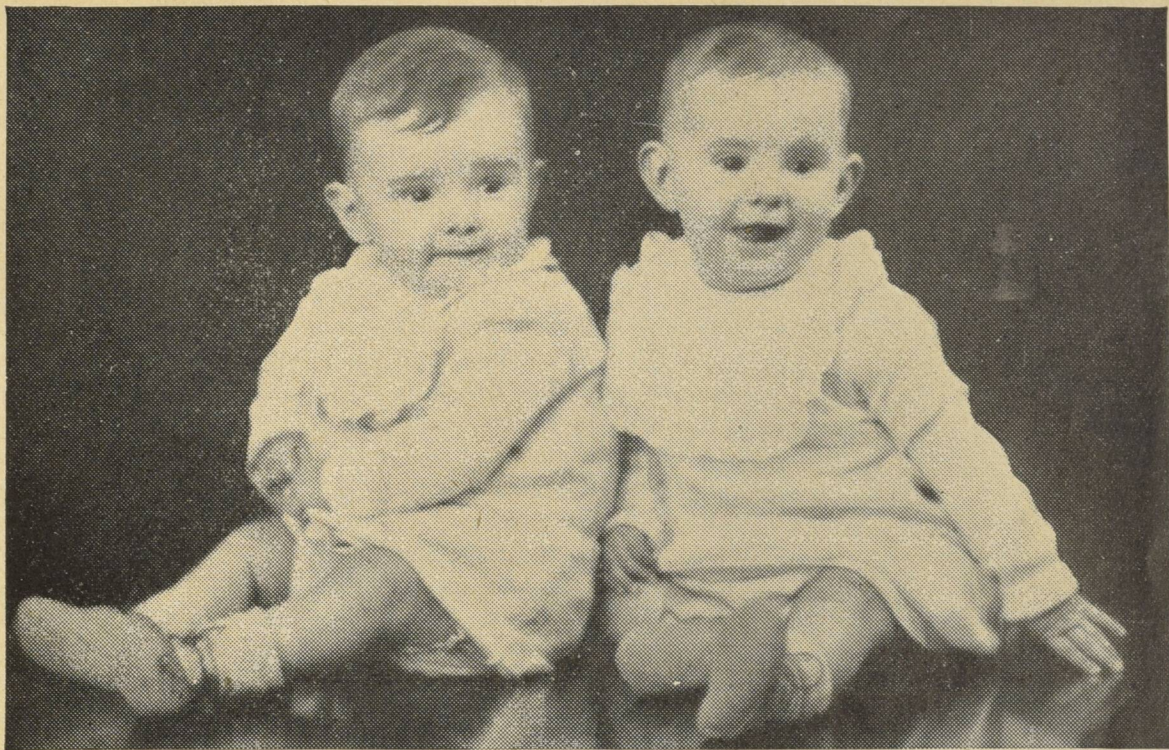
Le bon air est essentiel à la santé de l'enfant. Un bébé de deux semaines peut être couché dehors en été. Commencez par une demi-heure, puis augmentez graduellement afin que le bébé arrive à passer presque la journée entière dehors quand la température le permet. En hiver, on ne doit pas sortir l'enfant avant qu'il ait atteint l'âge d'un mois. Pour le carrosse, servez-vous d'un oreiller de crin ou d'une couverture de laine épaisse en guise de matelas. Ne vous servez pas d'un oreiller de plume ou de duvet. Si vous avez une véranda ensoleillée et à l'abri du vent, vous pouvez sortir votre bébé à peu près tous les jours pendant l'hiver. En été, couvrez le carrosse d'un filet pour protéger le bébé des mouches.

Le Sommeil du Bébé

Dans les premiers mois de sa vie, le bébé doit dormir de vingt-et-une à vingt-deux heures par jour. Durant les deux mois suivants il devra dormir vingt heures sur vingt-quatre. On doit prendre toutes les précautions possibles pour que l'enfant dorme profondément; s'il est à l'aise, il dormira mieux, le jour comme la nuit.

Habitude de Sommeil

Quand vous préparez le bébé la nuit, lavez-lui la figure, les mains et les fesses, tournez-le sur le ventre et frictionnez doucement son dos. Mettez-lui une couche sèche, sa chemise et sa robe de nuit, et donnez-lui sa tétée de six heures. Ouvrez les fenêtres de sa chambre. Eteignez la lumière et fermez la porte. Le bébé comprendra vite que s'il est mis au lit, c'est pour dormir. Jusqu'à l'âge de neuf ou dix mois il devra avoir une tétée à dix heures du soir. N'endormez jamais le bébé en le berçant et ne le mettez jamais au lit avec sa bouteille. Surtout, ne lui donnez pas de suce. Si vous suivez votre routine dès la naissance, le bébé ne pleurera pas à l'heure du coucher et ne vous donnera jamais de trouble.



On Désespéra De Leur Vie: Ces Jumelles Sont Maintenant Rayonnantes de Santé!

"Je suis la mère orgueilleuse de deux jumelles," nous écrit Madame J. C. Abbott, 7766 ave. Bloomfield, Montréal, Qué. "Elles ont eu sept mois le 24 novembre dernier. Je considère comme un miracle qu'elles soient pleines de vie. L'une d'elles, Florence, pesait 3 lbs. 13 $\frac{3}{4}$ onces, le jour de sa naissance. Le médecin déclara qu'il n'y avait pas d'espérance de la sauver.

"Au bout de son premier mois, elle avait encore dépéri et ses chances de survie étaient diminuées d'autant. A ce moment, je la mis au régime du Lait Eagle, et elle est maintenant rayonnante de santé. Florence ne donnait guère signe de vie durant son premier mois: elle était même trop faible pour pleurer. Mais il faut la voir depuis qu'elle est au régime du Lait Eagle.

"A six mois, Florence et Jacqueline avaient percé chacune deux dents; elles étaient grassouillettes et potelées, et leurs os vigoureux. A 7 mois, Florence pesait 14 lbs. 14 onces, et Jacqueline 15 lbs. 5 onces."

Si vous ne pouvez allaiter bébé, essayez le Lait Eagle. Le mode d'emploi se trouve sur chaque étiquette. Nous vous expédierons volontiers la nouvelle édition du "Bien Etre de Bébé," 84 pages. Il contient des renseignements pour l'alimentation et le soin des enfants et des photographies avec l'historique de nombreux bébés élevés au Lait Eagle.

Lait CONDENSE
Marque Eagle

The Borden Co. Limited,
Yardley House, Toronto, Ont.

Veuillez m'expédier la nouvelle édition du "Bien-Etre de Bébé" contenant des tableaux d'alimentation, des portraits et l'historique de bébés élevés au Lait Eagle.

Nom

Adresse

Prov.

Vous lirez un roman d'amour complet dans

La Revue Populaire
d'Août

VERS L'UNIQUE

par Max du Veuzit

En vente partout

15 cents

COUPON D'ABONNEMENT

**La Revue
Populaire**

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, L.TEE.
975, rue De Bullion - - Montréal



JUILLET

1—Personnes pétulantes, dominatrices, d'une intelligence supérieure et capables de réussir les entreprises sérieuses; ont le goût de leur intérieur pourvu qu'elles y dominent; aiment que toutes choses aillent à leur goût. Ne sont pas suffisamment douces, calmes, pas toujours sincères ou exactes; les choses simples ne les attirent pas toujours.

2—Personnes vives de corps et d'esprit; sont souvent trop promptes, bien que d'un tempérament généreux. Doivent s'entraîner à la douceur et à l'amabilité, ne pas négliger leurs aptitudes vers le commerce où elles sont appelées à réussir; doivent s'efforcer de respecter l'opinion des autres et aussi doivent s'étudier sérieusement avant le mariage.

3—Personnes aimant le confortable, les intérieurs artistiques et riches, les belles toilettes, les fêtes, tout ce qui signifie la vie et l'entraînement. Doivent éviter de se croire malades lorsqu'il ne s'agit que d'indispositions passagères; ne doivent pas chercher uniquement les défauts des autres et ne doivent pas trop parler de leurs affaires personnelles; ne doivent pas trop se vanter et croire en la bonté et la générosité chez autrui.

4—Personnes raffolant de la mise élégante et des vêtements clairs; recherchent le plaisir et sont surtout portées à l'amour et à ses complications; sont bonnes, douces, affables et parfois naïves; aiment les parfums et les fleurs ainsi que la publicité donnée à leur nom, dans les journaux. Les hommes doivent éviter d'abuser de leurs charmes et de leur attraction native; ne doivent pas chercher uniquement les défauts des autres.

5—Personnes souvent jalouses et vindicatives, d'esprit changeant et capricieux; se défient de tous; trop d'orgueil ce qui les pousse à la révolte, à l'indépendance outrée et à l'incrédulité. Ne sont pas très gaies ni aptes à atteindre le point culminant du succès avant que l'expérience ne les ait assagies; ne

L'HOROSCOPE DU MOIS

Les lecteurs de la Revue Populaire seront sans doute heureux de consulter l'horoscope ci-dessous qui a été consciencieusement préparé à leur intention.

sont pas souvent assez patientes ou endurantes.

6—Personnes d'une grande égalité de caractère, constantes, et atteignant la perfection dans beaucoup d'œuvres, surtout après la trentaine; ambitieuses, parfois enclines à l'orgueil, mais toujours de bonne foi; aiment les belles choses.

7—Personnes changeantes, lentes et capricieuses; ont l'imagination active; pas toujours constantes mais ont le cœur généreux. Ne sont pas toujours sincères ni exactes; manquent parfois d'énergie et ne sont pas assez au-dessus des potins.

8—Personnes d'une intelligence supérieure, d'une grande habileté; les hommes sont hardis auprès des femmes et savent s'en faire aimer; d'une constitution robuste; aiment le jeu, les conversations animées; aiment aussi le luxe et les belles toilettes; certaines femmes ont un penchant pour les toilettes tapageuses. Personne d'un caractère tranchant et ne sont pas toujours douce et s'emportent facilement; ne sont pas cependant portées à la vengeance; ne sont pas toujours sincères en amour, mais avec l'expérience et l'âge elles sont susceptibles de fonder de foyers modèles.

9—Personnes douces et aimables, ayant une réelle supériorité dans le commerce où elles apportent une conception rapide et de grandes vues; leur société est fort agréable parce qu'elles sont gaies bien qu'elles aiment souvent à se moquer; aiment l'étude de la science, de préférence dans la nature; sont amies de l'observation. Ne sont pas toujours scrupuleuses dans leurs entreprises; et souvent aiment trop l'argent pour aimer à rendre service.

10—Personnes nées sous une heureuse étoile; appelées à occuper de hautes situations et à réussir de bonne heure dans leurs entreprises amoureuses ou financières; ambitieuses mais aptes aux affaires; ont le don de la persuasion et de l'éloquence et possèdent un grand magnétisme personnel. Ne sont pas souvent humbles et modestes; ne sont pas toujours religieux et préfèrent le faste et tout ce qui paraît les impressionner plus vivement; ne sont pas assez prudentes dans le choix de leurs amis.

11—Personnes d'une nature ardente et fouguese; portées à l'a-

mour; prennent un grand soin de leur teint et de leur chevelure; sont cependant superstitieuses, mais ont le culte de la famille; ont souvent le don de charmer et d'attendrir. Doivent éviter de succomber à un premier emballement, parce que trop facilement inflammables, et ne pas se marier trop jeunes; doivent aussi éviter l'abus des parfums, des fleurs et autres excitants à l'amour.

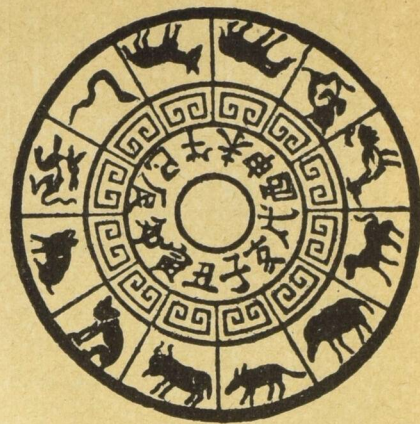
12—Personnes très intelligentes, mais souvent d'un caractère révolté, orgueilleux, indépendant et soupçonneux; se tracassent souvent pour des ennuis imaginaires; aptes aux mathématiques; aux sciences positives; le succès les attend parce qu'elles sont d'ordinaire laborieuses et patientes.

13—Personnes irascibles et s'apaisant très vite; aiment à commander chez elles et autour d'elles; ont souvent des ennemis mais savent en triompher; aiment les voyages à pied, la contemplation, les belles lectures, l'instruction, en un mot tout ce qui sert à orner leur intelligence; sont aussi fort généreuses. Doivent se montrer plus condescendantes pour leurs inférieurs et plus abordables dans leur intérieur; doivent soigner leurs yeux; doivent aussi préférer prévenir les maladies au lieu d'attendre d'être malades pour se soigner, parce qu'elles n'écoutent pas facilement les conseils et les avis.

14—Personnes à l'imagination trop vive mais enclines à une paresse prononcée du corps; ne mettent pas facilement leurs projets à exécution; la vie de famille n'a pour elles que de faibles attraits; sont plutôt mystiques que religieuses; aiment les «châteaux en Espagne» et ont besoin de sages conseillers dans la vie.

15—Personnes ordinairement au-dessus de la moyenne et fortement constituées; de fait elles sont fermes dans leurs résolutions mais elles ont trop l'esprit de domination; aiment les beaux arts, et sont souvent trop promptes; les hommes et les femmes ont des mouvements destructeurs; cependant généreuses et ne conservant pas de rancune; ordinairement prodigues.

16—Personnes ayant de la persévérance dans l'étude et de la conscience dans leurs entreprises; elles ont une éloquence naturelle et plusieurs d'elles brillent à la scène ou à la chaire; d'un caractère doux et



aimable; habiles, excessivement personnelles et ne manquent pas de diplomatie. Doivent suivre leur penchant quand ce dernier les dirige vers le bien; se lancer dans les affaires de bonne heure; se marier plutôt jeunes; apprendre à se contrôler; les femmes et les hommes doivent porter des onyx et des émeraudes.

17—Personnes n'ayant pas énormément d'enthousiasme et faisant tout consciencieusement; ont un penchant inné pour le beau; sont galantes mais sans exagération; ont en général une vie assez remarquable et assez heureuse. Doivent cependant prendre garde aux excès d'orgueil et ne pas trop écouter les conseils et compliments de flatteurs qui les entourent; doivent soigner leur chevelure puisque prédisposées à la calvitie; doivent avoir le respect de l'opinion des autres et s'entraîner à la charité envers le prochain.

18—Personnes bienveillantes pour les personnes dont les traits et le caractère extérieur les charment; se laissent influencer par la beauté des formes; ont du goût pour les beaux arts; sont prudentes et abhorrent les risques; sont souvent gaies et d'humeur constantes; sont portées parfois à l'amour excessif.

19—Personnes presque toujours tourmentées par le pourquoi des choses, entretiennent des doutes même sur les vérités fondamentales; sont souvent jalouses et se défient trop de tout le monde; ont de fréquents excès d'orgueil, mais sont âpre au travail et sont à la hauteur des emplois qu'on leur confie. Ne sont pas heureuses tant qu'elles n'ont pas eu le dernier mot dans bien des cas; ne sont pas toujours capables de s'empêcher de boudier, mais ne sont pas inconstantes ou infidèles; elles ne manquent pas d'attachement et de dévouement.

(Suite à la page 52)

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Company, Dépt. 191, Toronto 8, Ont.

Nos Vieilles Familles Canadiennes

par Emile FALARDEAU

AUDET-DIT-LAPOINTE

Dr A. Lorrainville.

L'ancêtre des Familles est :

Nicolas Audet-dit-Lapoite, né vers 1640, fils de Innocent Audet et de Vincente Reine, de la paroisse de St-Pierre de Moli, comprise dans le diocèse de Poitiers, arriva en ce pays de la Nouvelle-France ou Canada durant le cours de l'année 1665, faisant partie du Régiment de Soldats de Carignan, dans la Compagnie de Monteil (Voir Roy & Malche-losse).

Après avoir fait la campagne contre les Iroquois, Nicolas Audet entra au service de Monseigneur de Laval, (premier évêque du Canada).

Il se maria le 15 septembre 1670 dans l'église de Sainte-Famille, dans l'Île d'Orléans, à une Française, Madeleine Després, fille de François Després et de Madeleine LeGrand de la paroisse de Saint-Sauveur, Evêché de Paris.

BARRIERE-DIT-LANGEVIN

J. B. Victoriaville.

L'origine des Familles Barrière, ainsi que d'une lignée de Familles du nom de Langevin tirée du surnom, qui était attaché au nom de Barrière est :

René Barrière, né vers 1705, fils de Joseph Barrière et de Catherine Béranger, de la paroisse de Lezigné, Evêché d'Angers (cela explique la raison du nom de l'Angevin donné aux habitants de cette partie de la France).

René Barrière, s'est marié le 25 août 1728, à Chambly, à Marie-Françoise Gareau, fille de Jean Gareau et de Thérèse LeBeau.

Le Dictionnaire de Mgr Tanguay étant muet sur le renseignement donné ci-haut, je prie Messieurs les Bibliothécaires, de bien vouloir inscrire celui-ci au bon endroit afin de permettre à ceux qui en auraient besoin dans l'avenir de le trouver.

CYR

Mlle M. L. Ste-Blaise.

Les Familles Cyr dont les ancêtres ont vécu à l'Acadie, district de Saint-Jean d'Iberville, proviennent de malheureux exilés de l'Acadie et transportés dans la Nouvelle-Angleterre.

Les familles Cyr du District de Saint-Jérôme proviennent de André Sire marié vers 1680, à Repentigny (Registres disparus pour une période) à Elizabeth Charbonneau, fille de Olivier Charbonneau et de Marie Marguerite Garnier.

Pour pouvoir retracer l'origine, il faudrait que l'ancêtre ait passé un contrat de mariage, car dans ce contrat il serait fait mention des noms de ses parents, ainsi que le nom de l'endroit d'où il était venu.

DUPRAS

Mlle T. D. Gracefield.

Il est venu en Canada, durant la période de 1675 à 1700, trois colons qui ont fait souche.

Premier.—Jean-Robert DuPrac, notaire royal. Marié vers 175 à Marguerite Vachon.

Deuxième.—Joseph Duprat, marchand, marié vers 1680 à Françoise Charpentier.

Troisième.—Gabriel Duprat, de la paroisse de Notre-Dame de Cogne, paroisse située hors des murs de la Ville de La-Rochelle et Aunis. Marié deux fois. Descendants des deux mariages.

Malgré notre bonne volonté, dans les circonstances actuelles, il nous est impossible de vous dire lequel est l'ancêtre de votre lignée.

ELIE-DIT-BRETON

E. B. Hartford, Conn.

L'ancêtre des Familles Elie-dit-Breton est :

Jean Hélie dit le Breton car il venait de la Bretagne, marié une première fois en France à Jeanne Choret, venu au Canada, accompagné d'une fille et une seconde fois, le 28 novembre 1669, à l'Île d'Orléans, à Jeanne l'Abbé, Française, fille de Charle l'Abbé et de Marie Française, de la paroisse de Saint-Gilles, Evêché de Paris.

FALARDEAU

Il me fait plaisir de vous annoncer que je suis à mettre la dernière main à un Recueil de notes, qui paraîtra dans le cours de cette année. Celui-ci contiendra principalement les renseignements sur l'ancêtre, son pays d'origine, son arrivée et ses actions. Tous les événements tragiques ou mémorables, dont ont été victimes les membres de cette Famille, un grand nombre de copies d'actes d'état civil, la vie militaire de tous ceux qui se sont enrégimentés depuis 1687 à 1918, la vie religieuse de ceux qui se sont consacrés au service de Dieu, etc., etc.

Je prierais donc ceux qui ont eu des membres qui se sont faits religieux depuis 1900 de bien vouloir me renseigner, afin que je puisse avoir tous les détails de leurs communautés respectives.

Je désirerais surtout me mettre en communication avec Francis Falardeau ou sa famille, celui qui s'est enrôlé dans le 189e Bataillon sous le numéro 672068 à Québec en date du 8 février 1916 et a été démobilisé en date du 29 mars 1919, car je n'ai pu l'identifier par les renseignements reçus d'Ottawa.

Inutile d'ajouter que ce Recueil de Famille ne sera que pour les membres qui souscriront, car ce travail n'est pas pour être mis en vente.

GALIPEAU

A. G. Beloeil.

L'ancêtre des Familles de ce nom est : Gilles Galipeau, né vers 1655, fils de Antoine Galipeau et de Perrine Renaut, du diocèse de Poitiers. Marié le 30 septembre 1678 à Montréal à Montréal, à Jacqueline Langlois, veuve de Jean Mée.

HOGUE

J. H. Montréal.

L'ancêtre des Familles Hogue est : Pierre Hogue, né vers 1645, fils de Jean Hogue et de Nicole Dubus, de la paroisse de Notre-Dame de Bellefontaine, comprise dans le diocèse d'Amiens en Picardie. Marié le 10 novembre 1676 à Montréal, à Jeanne Théodore, fille de Michel Théodore-dit-Masson, et de Jacqueline LaGrange.

ISABEL

J. G. L. Québec.

Trois colons du nom de Isabel, me paraissent avoir fait souche en ce pays, de 1650 à 1700.

Premier.—Guillaume Isabel, marié en France, à Marie Dodier.

Deuxième.—Adrien Isabel, marié à St-Famille, Île d'Orléans, à Catherine Poitevin, en 1669.

Troisième.—Michel Isabel, frère du précédent, marié à Château-Richer, à Marie Bidon, en 1673.

JEAN

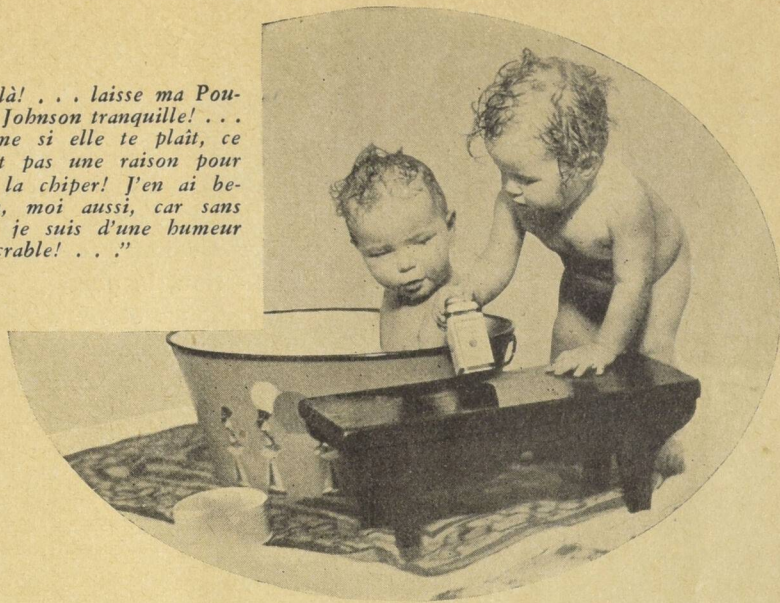
J. H. J. Papineauville.

Est un nom de baptême devenu nom de famille à la suite de circonstances qu'il nous est impossible de connaître.

C'est ce explique la raison pour laquelle il y a eu un si grand nombre de colons des noms suivants qui ont fait souche en ce pays.

Audon-dit-Jean; Barré; Bernier; Chaussé; Denis; deParis; Girardin; Goudon; Ham; Jahan; Labrie; Lafleur; Laforest; Lagirolle; Lamontagne; Latour; Laviolette; L'Irlande; Maurel; Sanschagrín; St-Onge; Tourangeau; etc., etc.

"Eh là! . . . laisse ma Poudre Johnson tranquille! . . . Même si elle te plaît, ce n'est pas une raison pour me la chiper! J'en ai besoin, moi aussi, car sans elle je suis d'une humeur exécrable! . . ."



MAMANS! . . . il vous suffit de frotter entre le pouce et l'index les différentes poudres "pour bébés" pour constater que la Poudre Johnson est plus veloutée que les autres. Préparée avec les meilleurs talcs italiens, plus douce que le duvet le plus moelleux, elle n'a rien de commun avec ces produits médiocres qui contiennent des fragments acérés. La Poudre Johnson convient si bien aux bébés qu'elle devrait aussi vous convenir . . . faites-en l'essai après votre bain. Tonique et rafraîchissante, elle vous surprendra agréablement.

Consultez votre fournisseur au sujet du Savon et de la Crème Johnson, produits définitivement essentiels au bien-être du Bébé.

Produit de Johnson & Johnson Limited

FABRIQUE AU CANADA

• POUDRE JOHNSON (POUR LES BEBES) •

ECHANTILLONS GRATUITS! Pour vous permettre de faire l'essai, sans frais, de la Poudre, du Savon et de la Crème Johnson (pour les Bébé) nous nous empresserons de vous envoyer, gratis, un généreux échantillon de chacune de ces préparations. Ecrivez à Johnson & Johnson, Limited, Montréal.

735

VOTRE TRAVAIL
vous fait vivre . . .

... mais plus tard? Etes-vous certain de travailler assez longtemps pour parvenir à l'indépendance financière? Soyez sage! achetez dès votre jeune âge une rente mensuelle vous garantissant \$25 par semaine, qu'aucune spéculation malheureuse ne saurait affecter.

Détails sur demande
D66

The DOMINION LIFE
ASSURANCE COMPANY
SIEGE SOCIAL: Waterloo, Ont.



SUCCURSALE MONTRÉLAISE
Edifice Dominion Square
Tél. HARb. 9277 Suite 910
PAUL BABY,
ASS.-Gér. Prov. et Inst. des agents
RAOUL CARIGNAN, Gér. Prov.



Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co Laval). P. Q.

Rajeunissez-vous avec un transformateur Pember



Un transformateur, ou un toupet, ou une perruque Pember, autant de choses qui vous embellissent et vous rajeunissent. Ces postiches de choix sont fabriqués sous la surveillance même de W. T. Pember, le plus grand spécialiste en cheveux du Canada. Ils s'harmonisent parfaitement à la couleur et à la texture de vos cheveux — ils sont confortables et hygiéniques. Semi-transformateur, de \$25 en montant. Transformateur complet, de \$40 en montant. Toupets pour messieurs, de \$45 en montant. Perruques, de \$65 en montant. Renseignez-vous dès maintenant sur les articles en cheveux Pember. Ecrivez-nous pour les renseignements.

Remédiez aux cheveux gris avec INECTO-Rapid

Vous pouvez rendre à vos cheveux gris leur nuance naturelle, facilement et rapidement, en recourant à l'INECTO-Rapid, la teinture de cheveux scientifique et de confiance, réalisée par W. T. Pember Stores, Limited, seuls distributeurs au Canada. Grandeur d'essai, \$1.50. Grandeur moyenne, \$3.00. Grand format, \$5.25. Vous pouvez vous le procurer chez votre marchand d'articles pour cheveux, à votre pharmacie ou magasin à rayons, ou à l'adresse ci-dessous en envoyant un échantillon de vos cheveux.

THE W. T. PEMBER STORES LTD.
129 Yonge St. :—: Toronto



2 pour 25c 3 pour 25c
Les papiers de toilette

PUREX
et
WESTMINSTER

Doux et souples
pour le confort du bébé
Stérilisés

Complètement enveloppés

Distributeurs :
MacGregor Paper & Bag Co. Inc.
Montréal

Poils

et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à

Gypsia Products Co. P.R. 55 W. 42 St., New-York



L'HOROSCOPE DU MOIS

(Suite de la page 50)

20—Personnes se laissant facilement séduire par le luxe et la beauté des choses; sont cependant pénétrantes et voient juste; aiment la contemplation, la poésie, la lecture; sont dignes et ne demandent jamais; sont amateurs et appréciateurs des arts; les femmes sont intellectuelles, et plusieurs aiment à écrire. Doivent s'efforcer de s'intéresser davantage à la vie de famille et prendre la vie telle qu'elle vient; penser à faire de beaux mariages, mais des mariages où l'amour est le principal facteur. Ne sont pas souvent assez simples ni modestes et ne sont pas assez portées à soulager les misères parce qu'elles ont horreur de la pauvreté; ne cherchent pas assez le côté pratique en toutes choses. Doivent éviter de se laisser guider dans la vie, par le côté artificiel seulement, éviter de s'entourer constamment de nuages; surtout éviter d'épouser des personnes de même caractère qu'elles. Doivent éviter ce qui peut provoquer chez elles les maladies des yeux.

21.—Personnes plutôt indolentes, mais ayant le goût des déplacements et des voyages fort développé; nombre de personnes nées sous l'influence de la lune, aiment les déménagements fréquents; n'ont pas un amour exagéré de la vie de famille, et sont parfois trop sensibles aux galanteries; ont cependant une imagination fort active.

22—Personnes généreuses et magnanimes; bons vivants mais n'accordant que peu de prix à la vie. Doivent surveiller les élans de leur tempérament; doivent chercher à calmer leurs penchants amoureux; s'entraîner à la constance; étudier davantage les gens et parfois essayer la douceur pour mieux parvenir à leurs fins.

23—Personnes douées d'une grande vivacité intellectuelle, aimant les mots spirituels et les salons où l'on cause; ont une grande facilité naturelle pour une foule de choses; ont cependant un penchant vers le mysticisme et les sciences occultes; on trouve chez elles beaucoup de médecins, d'ingénieurs, en un mot, de fervents des sciences appliquées.

24—Personnes aimant le confort chez soi, les belles réceptions, les dîners, les festins, mais aimant aussi et parfois un peu trop à dominer et à briller; ne manquant pas de charité, de générosité et d'amour de la famille, mais souvent d'un caractère trop prétentieux et trop portées, pour leur malheur, à écouter les discours mielleux des flat-

teurs; font de beaux mariages et soignent leur foyer.

25—Personnes aimant la mise élégante, les vêtements voyants; recherchent le plaisir et sont surtout portées à l'amour dont elles font la grande affaire de leur vie: recherchent les applaudissements, mais plus par le désir de plaire que par besoin de briller; sont confiantes et souvent trompées; sont prédisposées aux maladies des poumons, de la gorge. Doivent se montrer fréquemment gaies, mais ne pas céder à leurs caprices.

26—Personnes malheureuses au jeu de hasard et en proie à nombre de superstitions; sont cependant constantes dans leurs affections bien que portées aux excès de mélancolie et de tristesse; aiment les sciences et les arts et y réussissent; quelques-uns mêmes parviennent à la notoriété et à la célébrité.

27 — Personnes ordinairement d'une grande beauté physique à cause des influences qui ont présidé à leur naissance; d'un caractère généreux mais souvent trop porté à l'enthousiasme; sont irascibles mais s'apaisent à l'instant; sont appelées à atteindre souvent à la gloire et à la renommée; on rencontre chez ces personnes de grands artistes, de grands écrivains. Personnes ayant peu de goût pour les petites choses, ne s'abaissant pas aux commérages; pas assez originales dans leurs idées, cependant, et parfois portées à la copie ou à l'imitation trop servile.

28—Personnes de caractère inégal tantôt enthousiastes et actives, tantôt lymphatiques et inertes; inconstantes souvent, mais capables d'un attachement sérieux à qui leur a prouvé de la sincérité: demandent surtout à se laisser guider et capables, par l'exemple de devenir des époux fidèles; aptitudes pour la poésie et l'harmonie, amies des beaux arts et non réfractaires aux mouvements promoteurs de culture d'art.

29—Personnes pétulantes, vibrantes, aimant le danger mais sachant conserver leur sang-froid, même dans les circonstances les plus critiques; aimant le panache, les démonstrations; l'odeur de la poudre les enivre; promptes mais bon coeur, à ménager; le tout est de savoir s'y prendre.

30—Personnes ayant l'esprit vif et persuasif; ayant un rare magnétisme et appelées à de grands succès dans leurs affaires ou entreprises amoureuses; fort sociables et bout-en-train dans les réunions

nombreuses; savent ce qu'il faut pour se créer un intérieur agréable.

31—Personnes remplies d'entraînement et d'enthousiasme, mais un peu dominateurs, aimant peu la contradiction; aiment beaucoup les plaisirs parce que douées d'une vivacité naturelle et d'un magnétisme involontaire dont l'influence se fait sentir rapidement autour d'elles; ambitieuses et aptes aux affaires; font souvent de beaux mariages.

— o —

LA GUERISON DU RHUME DES FOINS

Tout le monde connaît le rhume et l'asthme des foin appelé communément chez nous la «fièvre des foin». Le coryza apparaît en général dès les premiers jours de chaleur pour se terminer à la fin de juillet et souvent plus tardivement.

Chez certains malades, les symptômes se bornent à un écoulement ble crise sympathique s'accompagnant de fièvre, de maux de tête, d'insomnie. Il n'est pas rare de voir ces phénomènes se compliquer de troubles oculaires, de toux, de chatouillement du palais, qui rendent l'existence insupportable. Cet état de crise dure un mois ou deux et se reproduit invariablement tous les ans.

Le docteur Georges Schoengrun ex-laryngologiste assistant des hôpitaux de Paris, dont les travaux sur la sympathique sont connus dans le monde entier, a communiqué à l'Académie de médecine de Paris les résultats remarquables qu'il a obtenus par sa nouvelle méthode de réflexothérapie.

Le docteur Schoengrun touche certains points de la muqueuse nasale avec un liquide qui varie suivant chaque cas. Cette technique, qui n'est pas douloureuse, exige évidemment une grande dextérité de la part de son auteur, qui l'a expérimentée depuis longtemps avant de publier ses travaux, ce qui est tout à l'honneur de sa conscience professionnelle.

L'agrandissement de l'usine Heinz

L'usine de la H. J. Heinz Company, fondée à Leamington il y a plus de 24 ans, annonce la nécessité dans laquelle elle se trouve de devoir faire des agrandissements considérables afin de pouvoir subvenir à l'augmentation rapide de la vente de Vinaigres Heinz en bouteilles. Ceci est une autre preuve de l'ampleur que les affaires prennent au Canada. La Heinz Company affirme que tout pointe vers un accroissement continu de la demande et que l'agrandissement de l'usine va se faire sous peu, avant qu'ait lieu l'augmentation prévue des frais de construction.

LA CHANSON FRANÇAISE

Le Samedi et Le Film publient également des textes de chansons françaises.

Est-ce un caprice ?

(Varenne-Bosc)

Enregistré sur disque Pathé, No 94137, par Jovati.

I

C'était un soir, t'en souvient-il, un soir d'automne . . .
Avec ferveur, je me penchais vers toi
Tu disais: non . . . Mais de l'amour quand l'heure sonne
Il faut bientôt qu'on subisse la loi !
Peureusement, ta douce main pressa la mienne
Et tu m'as dit: si tu veux, je serai tienne . . .
Et, fleur jolie,
Je t'ai cueillie.
Ce fut si doux,
Si fou! . . .

REFRAIN

Est-ce un amour, est-ce un désir, est-ce un caprice?
N'y songeons pas, car nos lèvres, vois-tu,
En se joignant, nous ont donné le pur délice
Qu'aucun de nous n'avait jamais connu.
Approche-toi, plus près de moi, plus près encore.
Je veux te prendre et te sentir frémir,
Je veux t'aimer jusqu'à l'aurore.
Viens, viens, je t'adore,
Ne résiste pas à mon désir

II

Pourquoi parler d'éternité, quand tout s'achève?
Pourquoi jurer de nous chérir toujours?
Si nous savons qu'il doit finir notre beau rêve,
Aimons-nous mieux d'un plus ardent amour!
Mais ne crois pas, toi qui passas, que je t'oublie . . .
Je veux garder ton souvenir toute la vie.
Quand les années
Sont envolées
Le coeur bat fort
Encor !

Tu ne sais pas aimer

(Aubret-Zoka)

Enregistré sur disque Pathé, No 94017, par Line Marlys.

I

Un soir, ton corps s'est donné . . .
Oui, mais ton coeur tu l'as gardé.
C'est pourquoi malgré tous tes sourires
Mon regret ne cesse de te dire . . .

REFRAIN

Tu ne sais pas aimer, tu ne sais pas,
En vain je tends les bras,
Je cherche une âme, au fond tes grands yeux,
Une âme! et ne vois rien qu'un peu de bleu.
Ta jeunesse ardente,
Qui se moque et chante,
Ne veut retenir
Que le plaisir.
Tu ne sais pas aimer, tu ne sais pas,
Jamais, jamais tu ne le sauras!

II

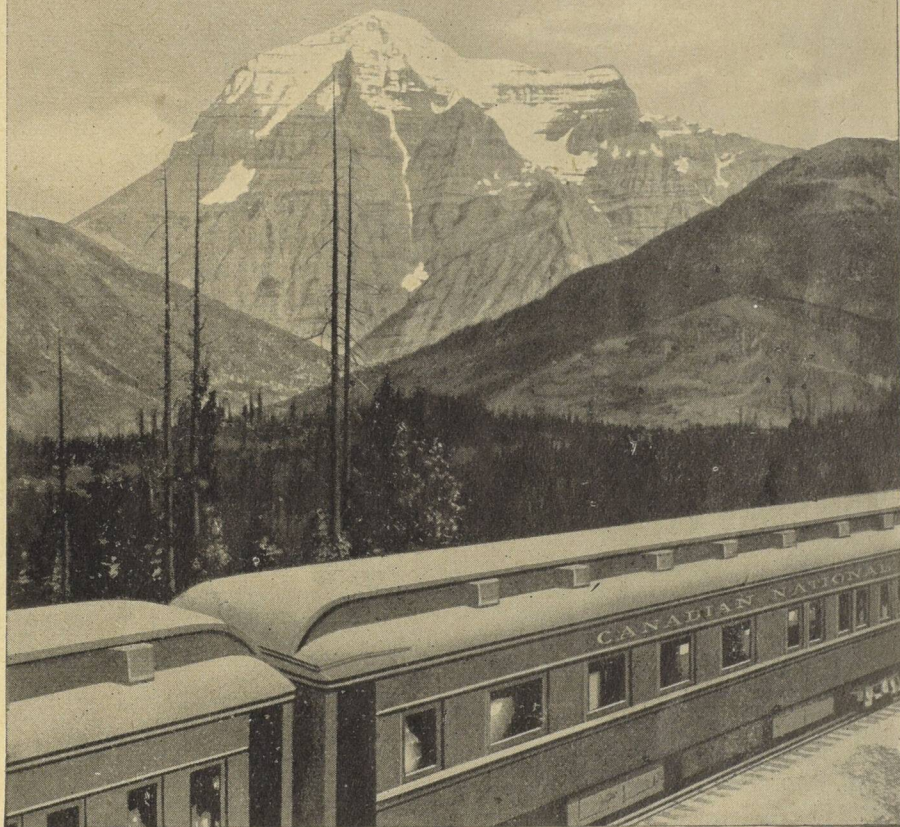
Bientôt finit le printemps,
Avec lui, va-t-en donc, va-t-en!
Et qu'un jour, enfin, vois-tu, j'oublie,
Ce rêve n'était qu'une folie.

REFRAIN

Tu ne sais pas aimer, tu ne sais pas,
En vain je tends les bras,
Je cherche une âme, au fond tes grands yeux,
Une âme! et ne vois rien qu'un peu de bleu.
Ta jeunesse ardente,
Qui se moque et chante,
Ne veut retenir
Que le plaisir.
Tu ne sais pas aimer, d'ailleurs, tant mieux
Cela fait trop souffrir, adieu!

Vous pouvez vous procurer ces chansons, paroles et musique, sur disque ou en feuille, chez les marchands de musique de votre localité.

PASSEZ PAR LE PARC JASPER dans les ROCHEUSES CANADIENNES



LE MONT ROBSON, le géant des Rocheuses Canadiennes, est l'une des merveilles scéniques sur la route qui mène à la côte du Pacifique par le Parc Jasper.

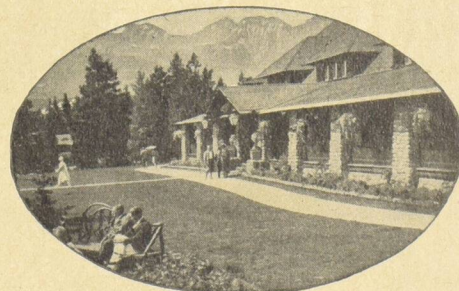
PROFITEZ des billets réduits pour traverser le continent et les Rocheuses. Le train de luxe "Continental Limited" part tous les jours de Montréal et de Toronto pour Vancouver. Le Parc National Jasper, sur son parcours, est un endroit idéal pour y passer ses vacances. Equitation, natation, marche, alpinisme, automobile . . . Golf dans un décor merveilleux. Pêche à la truite dans le lac Maligne. Piscine en plein air. L'hôtel "Jasper Park Lodge" est renommé pour son service et son confort. Tarif réduit pour séjour arrêté et payé d'avance. Ex. \$40.75 pour 6 jours, chambre et pension comprises. L'hôtel est ouvert du 15 juin au 23 septembre.

Passé Jasper, le train côtoie le majestueux mont Robson, puis traverse toute la Colombie Britannique par une série de cols et de canyons pittoresques . . . Ren-

seignez-vous sur la croisière en Alaska et le "Voyage en triangle" (randonnée de 1400 milles en chemin de fer dans les montagnes et de 600 milles en mer par la route des fjords).

. . .

Ecrivez ou rendez-vous à l'agence du Canadien National la plus proche pour vous procurer des brochures descriptives. Prix réduits pour aller et retour. Choix de diverses routes. Arrêts facultatifs multiples.

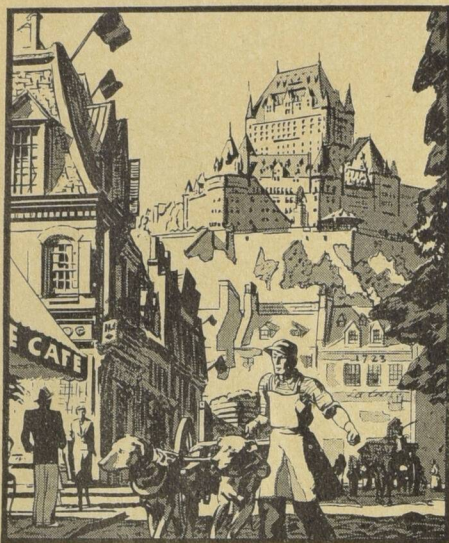


TOURNOI DE GOLF POUR LE TOTEM D'ARGENT
Jasper. 3 - 9 septembre.

CANADIEN NATIONAL

mène partout au Canada

VISITEZ QUÉBEC



LA VILLE HISTORIQUE ET PITTORESQUE !

ORGANISEZ cet été un petit voyage à Québec, soit pour une fin de semaine ou durant vos vacances. C'est l'un des endroits les plus agréables que vous puissiez visiter sur ce continent.

Québec, si appréciée des touristes de partout, est doublement intéressante pour les Canadiens-Français. Cette ville, qui fut le berceau de la civilisation en ce pays, est restée une source d'inspiration pour les descendants des valeureux pionniers qui défrichèrent les bords du Saint-Laurent.

Québec a conservé le cachet des vieilles villes européennes. Ses rues, ses maisons antiques, ses murs crenelés, ses batteries, sa citadelle et même son moderne Château Frontenac, lui donnent un aspect pittoresque charmant.

Un voyage à Québec s'accompagne ordinairement d'une visite à Ste-Anne-de-Beaupré, le plus célèbre sanctuaire de l'Amérique du Nord, où affluent chaque année des milliers de pèlerins. En route, on admire le Saut de Montmorency, plus élevé que les chutes Niagara.

Et naturellement, pendant votre séjour à Québec, vous logez au Château Frontenac, le centre social et touristique de la vieille capitale. Les prix de 1933 sont très modérés.

Pour renseignements complets, écrivez au Gérant du Château Frontenac ou adressez-vous à l'agent du Pacifique Canadien le plus rapproché.

Chateau Frontenac

UN HOTEL DU PACIFIQUE CANADIEN

184

BILLETS D'ETE ALLER - RETOUR
A PRIX SPECIAUX

La Chronique des Collectionneurs de Timbres

par Léonide Jasmin

L'UN des caractères de la science historique est l'élargissement continu de son aspect. A mesure que le temps s'écoule son domaine augmente.

Comme la numismatique, son aînée, la philatélie offre à l'historien d'utiles renseignements qui par la suite peuvent faire naître dans le grand public le goût de l'histoire.

L'expérience nous fait constater l'utilité de la philatélie comme moyen de vulgarisation historique.

nous constatons encore une fois les services que peut rendre la philatélie; l'unification du système monétaire de divers pays comme pour l'Allemagne les groschen et les kreusers se sont fondus dans le système du mark et pfennig.

Depuis 1900 l'union postale universelle avait prescrit l'unification des mêmes valeurs. Par les mêmes couleurs de divers pays un coup

pays veut populariser. Aux Etats-Unis, Hamilton Clay, Grant, Garfield dont sans le timbre-poste la physionomie serait pour ainsi dire inconnue de l'autre côté de l'Atlantique.

L'archéologie s'allie à la philatélie, voyez les timbres d'Egypte avec les phinx et les pyramides, les monuments historiques de Belgique dont quelques-uns détruits par les barbares de 1914.

Il nous reste à parler d'une dernière catégorie de timbres, de ceux destinés à commémorer un événement historique: La série très intéressante des Etats-Unis où toute l'histoire de Colomb est reproduite depuis son premier voyage jusqu'au retour triomphal de l'explorateur à la cour d'Isabelle.

Deuis lors les pays ont pris l'habitude de commémorer les faits par le timbre et des millions de personnes ont ainsi leur attention attirée sur des événements qu'elles eussent probablement ignorés.

Ainsi entendue la philatélie n'est plus simplement qu'une innocente manie de collectionneurs passionnés qui s'amuse à coller dans leurs albums des carrés de papier, elle peut être rangée parmi les sciences soeurs de l'histoire.

★

A L'UNION PHILATELIQUE

M. A Lamotte, avocat, a donné dernièrement une conférence sur la Belgique.

Sans doute M. Lamotte nous est connu comme avocat talentueux, collectionneur passionné, mais il s'est révélé en outre historien cou-



1—Egypte, 1914. 2—Algérie, 1930. 3—Arménie, 1921. 4—Algérie. 5—Egypte, 1914. 6—Egypte, même année. 7—Italie, 1926. 8—Iraq, 1923. 9—Italie, 1929. 10—Egypte, 1914.

En feuilletant l'album de timbres on peut appliquer l'évolution politique de la France depuis la deuxième république jusqu'à nos jours. Passant à l'Espagne on peut voir la tête d'Isabelle II, la physionomie populaire sur les derniers timbres d'Alphonse XIII et les élus de la nouvelle république. Une promenade parmi les timbres des anciens états allemands nous fait connaître le processus historique de la politique bismarckienne. Les timbres nous montrent encore comment s'est manifesté le démembrement dans ces dernières années des Etats centraux d'Europe, la dislocation des Hasbourg et des Romanoff.

C'est même par le timbre-poste que se sont révélés au grand public plusieurs nouveaux états tels que la Ruthénie blanche, Latvia, Esthonie etc...

On peut étudier sur le vif l'histoire de la Grande Guerre par les timbres d'occupation des puissances centrales nécessités par les opérations du traité de Versailles.

Des émissions spéciales et des surcharges variées pour la Sarre, la Silésie etc... En dehors de l'Europe les timbres nous montrent d'une façon saisissante l'ampleur du mouvement colonial, l'unification des anciennes provinces du Canada, bien marquée par la première émission des timbres datés de 1868.

Si nous passons de l'histoire politique à l'histoire économique,

d'oeil dans l'album nous permettrait de juger l'équivalence des valeurs du monde entier.

Bien plus depuis la fin de la guerre les répercussion du change international nous sont révélées d'une façon saisissante par les timbres poste. Une simple lettre affranchie par des centaines de Marks et de couronnes ou de milliers de roubles alors qu'une lettre du même poids nous arrive d'Angleterre avec trois pence nous en dit plus long que bien des articles sur la situation économique après la Grande Guerre.



11—Arménie, 1921. 12—Egypte. 13—Arménie. 14—Palestine, 1927. 15—Iraq, 1923. 16—Syrie, 1925. 17—Iraq, 1923. 18—Iraq même année. 19—Syrie, 1925. 22—Iraq, 1923.

L'héraldique est une autre science auxiliaire de la philatélie; les armoiries des pays sud américains, de l'île Maurice du Transvaal et les anciennes provinces du Canada.

La documentation est encore intéressante des monarques et des hommes d'états: le portrait idéalisé de la reine Victoria, celui du roi Léopold Ier de Belgique et des grands hommes que chaque

sommé. Avec clarté et intérêt il nous a décrit les différentes phases de l'histoire de ce petit pays, si grand par son passé, depuis le temps de la Gaule jusqu'aux jours historiques de 1914.

Pour le collectionneur les timbres de Belgique sont particulièrement attrayants. Le premier, Léopold Ier aux épaulettes, est des plus beaux.

Chronique Culinaire

Par Germaine Taillefer

Directrice de la Chronique Culinaire de La Revue Populaire

QUELQUES PLATS D'ÉTÉ

Choux rouges en salade

Taillez les choux rouges en fine julienne la veille du jour où vous voulez les servir. Mettez-les dans une terrine et versez dessus une sauce de salade avec moutarde. Tournez et laissez mariner. Servez dans un ravier à hors-d'œuvre au début du déjeuner.

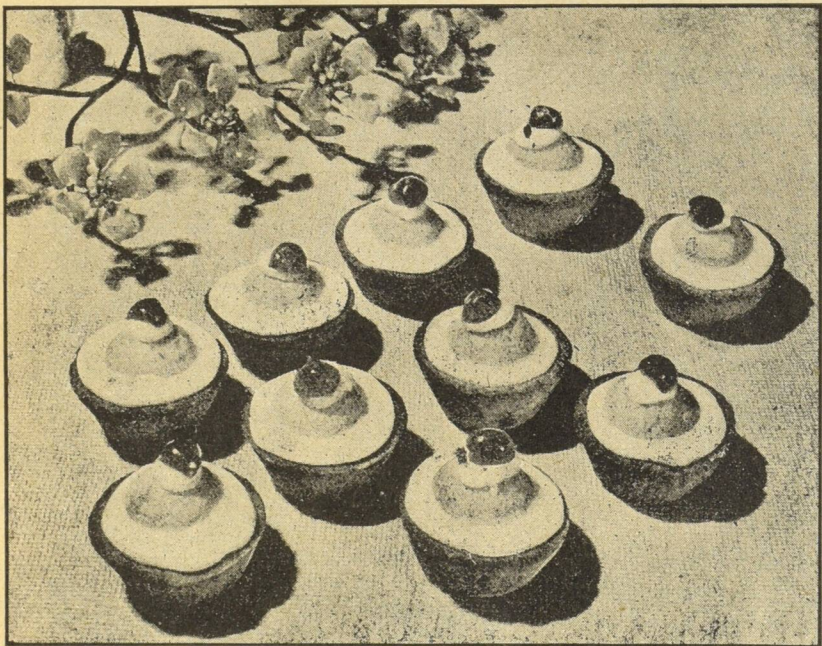
Endives à la crème

Epluchez les endives sans les éparpiller, cuisez-les dans une eau

le spaghetti, et faites chauffer suffisamment. Placez ensuite le tout dans un plat, les tranches de saucisses sur les bords, avec garnitures de persil et de cornichons. Pour 6 personnes.

Spaghetti cuit Heinz avec jambon et champignons

- 1/2 liv. champignons frais, finement tranchés
- 2 c. à table de beurre
- 1 t. de jambon ou langue en petites tranches.
- 1 petit oignon haché



Des cerises glacées en timbales qu'on peut servir l'été dans toutes les occasions.

très abondante, un peu salée. Egouttez et épongez-les dans un linge propre; déposez-les dans le légumier que vous tenez au chaud. Battez dans une petite casserole, que vous mettez au bain-marie, un bon morceau de beurre, une demi-tasse de crème fraîche, du sel égrugé et du poivre. Quand cette sauce est chaude et suffisamment liée, versez-la promptement sur les endives et servez.

Spaghetti cuit Heinz avec saucisses

- 1/2 liv. de saucisses
- 2 c. à table de beurre
- 1 oignon en menus morceaux
- 1 grosse boîte de spaghetti cuit Heinz avec sauce aux tomates

Coupez en tranches les saucisses et faites rôtir dans du beurre avec l'oignon. Puis jetez dans la poêle

- 1 grosse boîte de spaghetti cuit Heinz avec sauce aux tomates
- Sel et poivre au goût.

Faites sauter les champignons dans le beurre. Ajoutez le jambon et l'oignon et continuez la cuisson jusqu'à un tendre brunissement. Faites chauffer ensuite le spaghetti. Servez sur plat chaud et ornez d'olives Heinz «Ripe Mission». Pour 6 personnes.

Oeufs Normande

Mettez dans un plat allant au feu un bon morceau de beurre; quand il est chaud et avant qu'il grésille, cassez dessus des oeufs frais sans briser les jaunes. Salez, poivrez, couvrez de quelques cuillerées de crème épaisse, laissez cuire doucement et servez.



“Ma chère Jeanne, voilà un agréable changement! Cette soupe est tout à fait différente.”

Trop de cuisson gâte le bouillon

“J’ai cru que tu apprécierais un changement. Ce qui fait que cette soupe est différente, c’est qu’elle n’est pas diluée ni recuite. Tu sais que j’avais l’habitude d’ajouter de l’eau ou du lait aux autres soupes? Il n’y a rien à ajouter à cette soupe Heinz, car elle se vend préparée, telle qu’elle doit être, c’est-à-dire prête à réchauffer et servir.”

Les Soupes Heinz sont vraiment différentes. Elles sont faites d’après un principe différent et absolument comme elles doivent être servies sur la table — sans seconde cuisson, ni dilution ou addition de lait, d’eau ou d’assaisonnement.

Pourquoi ne pas régaler votre famille de ces délicieuses Soupes Heinz faites comme chez soi? Achetez-en aujourd’hui une provision chez votre épicier. Les Soupes Heinz prêtes à servir sont économiques parce qu’elles assurent une plus grande nutrition.

SOUPES prêtes à servir HEINZ

- Crème de Tomates
- Crème d’Asperges
- Crème de Blé-d’Inde
- Crème de Céleri
- Crème de Pois Verts
- Légumes
- Bouillon de Boeuf
- Tête de Veau
- Bouillon de Mouton
- Nouilles avec Poulet

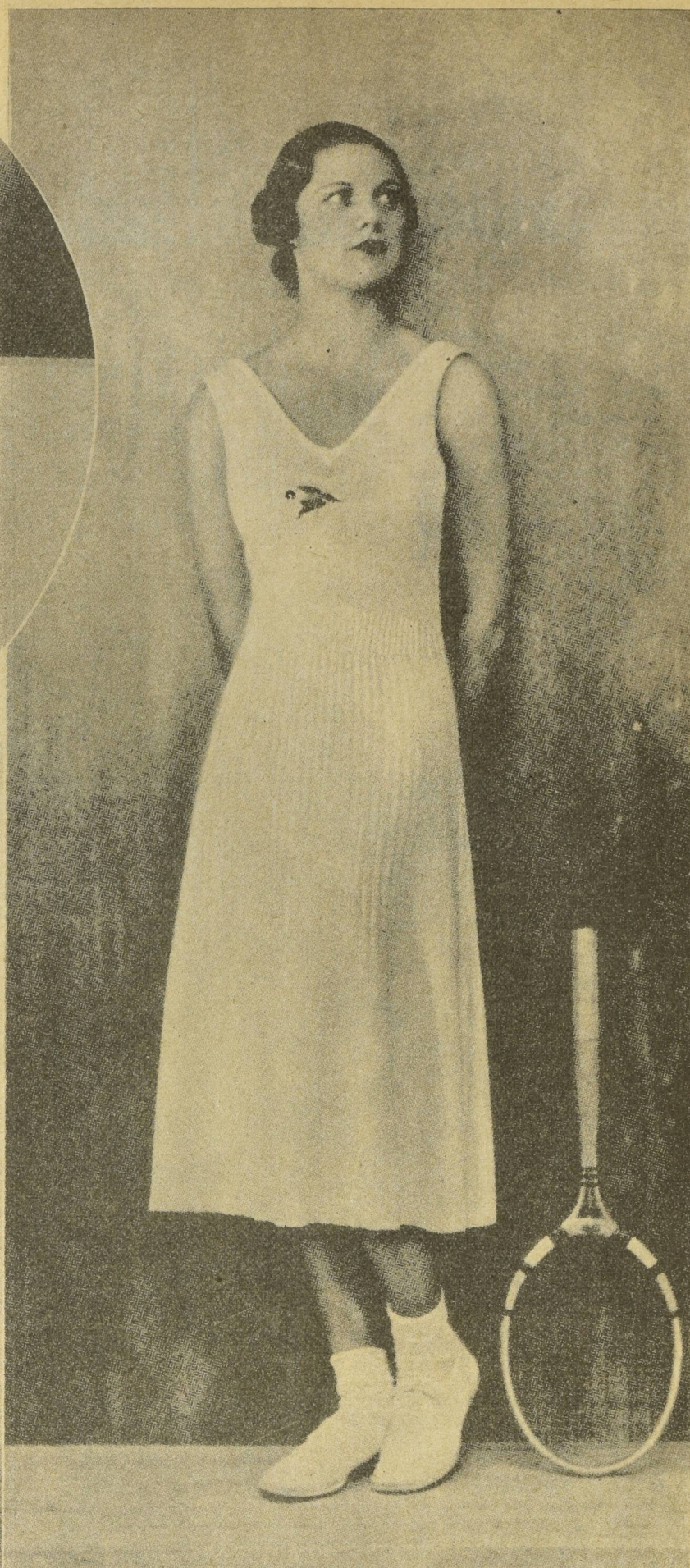


QUELQUES-UNES
DES

57

SOUPES comme chez soi HEINZ

Fabriquées dans les CUISINES HEINZ — Leamington, Canada — Etablie en 1909



Mme E. Fearnley Whittinstall, la brillante joueuse de tennis anglaise, est aussi l'une des joueuses les mieux habillées sur les courts. On la voit ici dans quelques-unes des tenues de tennis créées par elle.

ÉLÉGANTES TENUES DE TENNIS

La Leçon de Maquillage

VOILA, certes, un chapitre qui, écrit il y a vingt ou vingt-cinq ans, eût fait bondir toutes les lectrices... le Maquillage! Mais qui donc, en dehors des femmes de théâtre ou des personnes peu recommandables, en usait?... Quel scandale que d'oser, non seulement ajouter un peu de rouge à ses lèvres, mais encore poser un soupçon de rose sur la joue...

Jamais, au grand jamais, même mariée, une femme ne devait se maquiller: Pourtant, peu à peu, la coutume a gagné, et maintenant nous avons toutes observé que si, dans une réunion de jeunes femmes, l'une d'elles a osé se montrer le visage nu de fards, et telle que la nature l'a faite, elle donne, surtout aux lumières, l'impression d'être malade, en dépit du plus joli teint.

Il faut donc se maquiller, mais à la condition de s'y prendre adroitement, et de ne pas tomber dans l'exagération. Le maquillage vaut par l'usage que l'on en fait. S'il y a beaucoup de maladroites, il y a aussi d'admirables artistes qui créent la jeunesse et la fraîcheur sur leur visage las et ravagé. Ici encore, il faut s'inspirer du bon sens et du bon goût.

■

Voici quelques précisions sur l'art de se bien maquiller. Précisions toutes de détail, car en la matière il s'agit de nuances, c'est-à-dire d'assortir le rouge des joues à celui des lèvres, la crème à la poudre, et d'avoir la main légère pour ne pas dépasser de quelques lignes les zones prescrites pour les différents fards.

Donc, vous voici devant votre table à coiffer, votre peau ayant déjà reçu tous les soins nécessaires dont je parlais dans une autre chronique: ablutions, lotions, etc. J'insiste encore sur l'importance de l'hygiène de la peau, base de sa beauté, car tout le secret du bon maquillage, c'est d'avoir une peau saine qui absorbe bien.

Ceci dit, étendez la crème — ou le lait de beauté — indispensable, qui protège l'épiderme, sert de fond de teint et maintient la poudre. Généralement, la crème est rose pâle ou légèrement teintée, assortie à la nuance de la poudre. *Étalez-la avec un linge sec et très fin, sans oublier le front, le nez, les tempes et le menton.* Il faut que la crème soit absorbée en partie par



LES sourcils de Jean Harlow sont hauts, étroits et très arqués. Elle se sert d'un crayon très pointu. Le sourcil haut dilate l'oeil et lui donne plus d'éclat.

JEAN emploie pour ses lèvres un rouge bien rouge qu'elle étend bien à l'intérieur de la lèvre pour que la ligne de démarcation ne se voie pas. Ses longs cils sont noirs.

ELLE se saupoudre alors, légèrement mais complètement, le visage et le cou, en surveillant bien les narines, le coin des yeux et le menton.

Les Divers Secrets de Beauté des Actrices du Cinéma



La chevelure platine de Jean Harlow a probablement contribué à la faire connaître tout autant que sa plastique intéressante et son talent d'actrice. Naturellement blonde, Jean entretient cette teinte platinée par des shampoings hebdomadaires au savon blanc qui se terminent sur un rinçage contenant quelques gouttes de bleuissage français. Elle s'ondule à l'eau et au vinaigre

votre peau avant de continuer, aussi il est nécessaire d'attendre une dizaine de minutes pendant lesquelles vous aurez le loisir de brosser vos cheveux, limer et polir vos ongles, etc. Ensuite, essuyez votre visage avec un linge fin, et particulièrement les coins du nez et des lèvres.

Prenez maintenant, avec votre médium, un peu — très peu — de rouge gras. (N'utilisez jamais de rouge compact, à cause de la chaux qui entre dans sa composition, et qui, à la longue, abîme irrémédiablement la peau.) Mettez-le par petites touches légères, en prenant comme point de départ la saillie

de la pommette, et étalez-le en remontant vers les tempes.

Si vous avez la figure très ronde, afin d'en modifier un peu l'aspect, rapprochez le rose du nez.

Si vous avez l'ovale très allongé, tirez au contraire le rose vers les tempes.

De toute façon, ne descendez jamais, ou très peu, au-dessous de la pommette.

Si vous utilisez le rouge en poudre, placez-le de même façon, mais en l'intercalant entre deux couches de poudre.

Ensuite vient le moment de la poudre. Pour un maquillage foncé,

ne mettez jamais *directement* la poudre foncée.

Étalez d'abord soigneusement une couche de poudre claire. Commencez par tapoter tout votre visage avec la houpe, afin que la poudre adhère bien sur la crème. *Essuyez ensuite, pour égaliser,* avec une brosse douce ou un tampon d'ouate.

Vous aurez également une brosse douce, destinée aux cils et sourcils. Si vous tenez à corriger la ligne de ces derniers, à l'affiner, vous pouvez, une fois par semaine, faire vous-même cette petite opération, ce qui est bien suffisant pour conserver une ligne nette.

\$5.00 - A GAGNER CHAQUE MOIS - \$5.00

Toutes les bonnes solutions sont tirées au sort et les CINQ premières sortantes gagnent chacune un prix de \$1.00. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous, d'ici le 15 juillet inclusivement. Adressez: Les Mots Croisés, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 18

M	E	R	L	A	N		E	C	O	V	O	M	I	E
E	Q	U	I	P	O	L	L	E	N	T			O	K
S	U	I	V	I	M	E	S		C	R	A	C		I
A	E	N	E	S	I	D	E	M	E		T	H	O	N
Y	R	A	C		N	A	N	A	S	A	H	I	B	
E	R		H	U	A		E	L		O	E	U	V	E
N	E	Y	E		T	R	U	A	N	D	E	R	I	E
T		O		P	I	E	R	R	E		S	E	A	T
U	N	I	S	S	O	N		I	C	A			S	I
R	E	S	T	A	N	T		A	R	A	B	E		O
E	P	I	E	U		E	U		O	R	E	B	O	N
	O	N	T	E		R		P	O	R	E	S		
	S	A	T	I	R	E		C	O	N	T	R	E	
A	G	I	E	R		D	O	L	H	I		R		
G	U	E	R	R	E	S		N	E	M	E	N	S	

PARU DANS
LA REVUE
POPULAIRE
DE JUIN

Les CINQ gagnants du Concours No 18, paru dans LA REVUE POPULAIRE du mois de juin, sont:—

Mlle Henrietta Potvin, Ste-Anne de la Pocatière, P. Q. — Mlle Simonne Olivier, 7640 rue St-Dominique, Montréal, P. Q. — J. C. Nadeau, 120, 10e rue, Québec, P. Q. — Mlle Florence Gignac, 188 Avenue Station, Shawinigan Falls, P. Q. — R. Chrétien, 175 rue St-Jacques, St-Jean, P. Q.

LES MOTS CROISES DE LA REVUE POPULAIRE — PROBLEME NO 19

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom

Adresse

HORIZONTALEMENT

- 1—Religion des Arabes. — Oncle très connu.
- 2—Câble. — Somme donnée pour payer un travail. — Parcours des yeux.
- 3—Conseil des délégués, dans la Russie révolutionnaire. — Largeur d'une étoffe. — Pantoufle sans talon.
- 4—Chênes verts de l'Amérique du Nord. — Odorat.
- 5—Habitant d'un petit pays d'Europe.—Vous vous serviez.
- 6—Conjonctions. — Orifices d'un conduit. — Chacun des tours d'un câble enroulé sur lui-même.
- 7—Infinitif. — Général des armées de Charles-Quint. — Supportent la volure d'un navire. — 52 semaines.
- 8—Trois consonnes de nouvelle. — Habitants d'une péninsule à l'ouest de l'Asie.
- 9—Avant-midi. — Terminaison de participe passé féminin. — Tour d'une mosquée.
- 10—Ile. — Diphtongue. — Parfum extrait d'une plante des Indes.
- 11—Préposition signifiant en les.

VERTICALEMENT

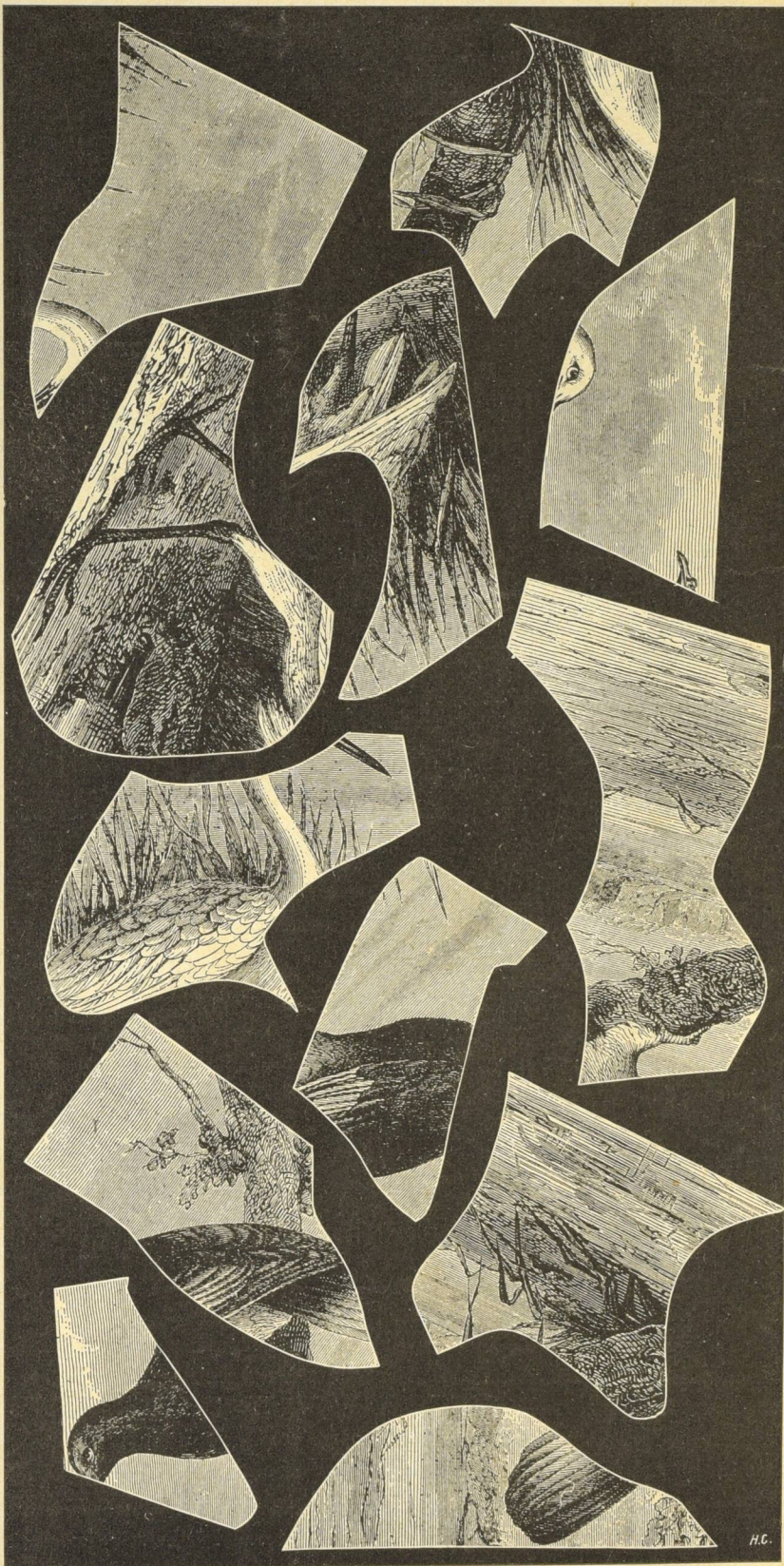
- 1—Temple. — Arme.
- 2—Archipel de la Malaisie. — Complot, intrigue.
- 3—Trois mois de l'année.
- 4—Divination par les songes.
- 5—Contenu d'un certain vase. (Pluriel)
- 6—Qui mérite l'estime.
- 7—Possessif. — Manie doucement, sonde.
- 8—Pronom personnel. — Divinités qui présidaient à la gaieté.
- 9—Pièce pour recevoir. — Imprimeur français (moins la dernière lettre).
- 10—A moi. — Contrat aléatoire.
- 11—Infinitif. — Empereur des Turcs.
- 12—Pronom personnel de la 1ère personne (renversé). — Genre de légumineuses des régions tropicales.
- 13—Joint. — Muse.
- 14—Chemin bordé d'arbres. — Fils de Jacob.
- 15—Membre du clergé musulman. — Deux consonnes de tarder.

RECONSTITUEZ NOTRE CASSE - TETE

Comme un grand nombre de lecteurs et de lectrices s'intéressent encore à nos casse-tête chinois, nous continuerons d'en reproduire un par mois pour leur amusement. Mais, jusqu'à nouvel ordre, nous ne consacrerons pas de prix à cet amusement. Ceux et celles qui veulent à la fois se distraire et courir la chance de gagner un prix en argent peuvent s'exercer à nos Mots Croisés.

LES 5 GAGNANTS DU CONCOURS DE JUIN

Mlle Thérèse Lord, 66, 3e avenue, Lachine, P. Q.
M. Gustave Sodomez, Fife Lake, Saskatchewan.
Mlle Yvette Bellehumeur, Lorrainville, P. Q.
Mlle Madeleine Prévost, 727, rue Outremont, Outremont, P. Q.
M. Bernard Doré, 281½, rue d'Assise, Québec, P. Q.



DEUX OISEAUX

L'ETOILE DU "FILM"

*Grand Concours de Popularité
dans*

LE FILM

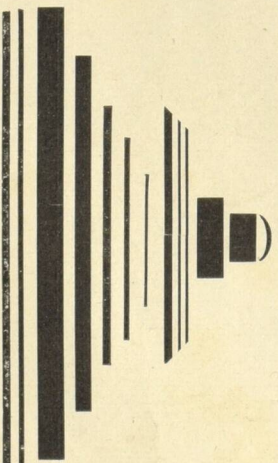
DU MOIS DE JUILLET



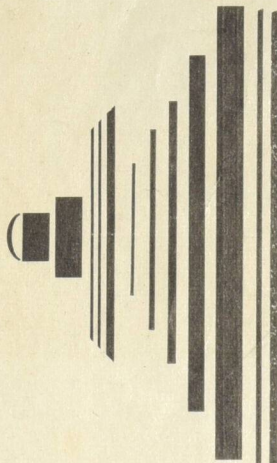
\$200.00 EN PRIX – 24 PRIX EN ARGENT

PREMIER PRIX	-- -- \$50.00	TROISIEME PRIX	-- -- \$10.00	CINQUIEME PRIX	-- -- \$10.00
DEUXIEME PRIX	-- -- \$25.00	QUATRIEME PRIX	-- -- \$10.00	ET 19 PRIX DE	\$5.00

VOTRE PHOTO DANS "LE FILM"



Pour vous donner une idée de ce Concours,
nous nous contenterons de vous dire que,
pour y participer, chaque concurrente
devra envoyer sa photographie, et que
toutes les photographies reçues seront
reproduites dans LE FILM, au fur et à
mesure de leur arrivée.



Achetez LE FILM de juillet, en vente le 8 juillet, pour y lire les règles
de ce CONCOURS ouvert à toutes et qui n'offre aucune difficulté.

PATRONAL LIBRARY
MONTREAL
BIBLIOTHEQUE NAZIONALE

POUR 10 SOUS

SEULEMENT

VOUS AVEZ MAINTENANT DANS

Le Samedi

Histoires sentimentales complètes

Feuilletons très choisis

Notes encyclopédiques très instructives

4 pages humoristiques

2 contes d'aventures

Les dernières nouveautés de la mode

“LE SAMEDI” est publié
chaque semaine, et est en
... vente partout ...

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois
(Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine
LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville et Province _____

Le Samedi

975, rue
de Bullion
Montréal,
Canada